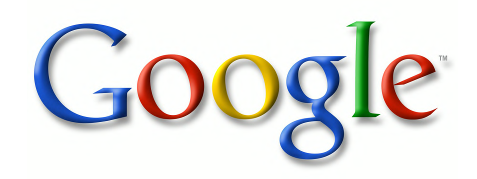
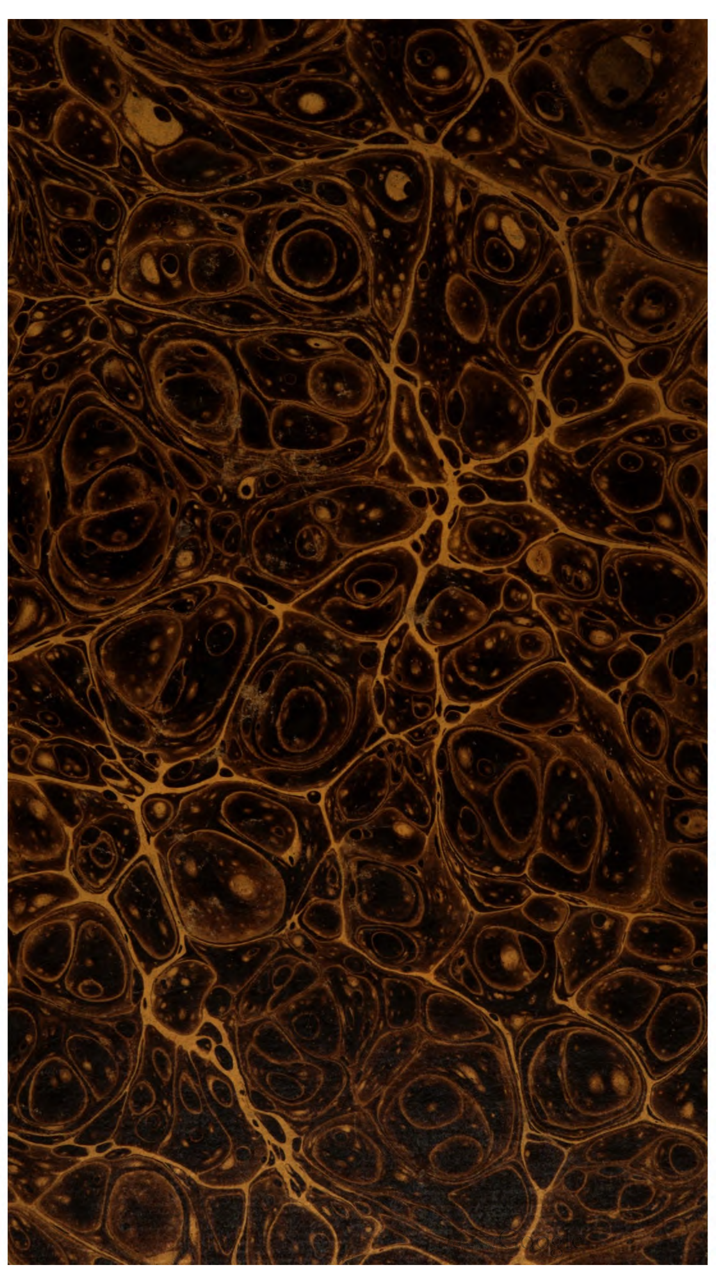
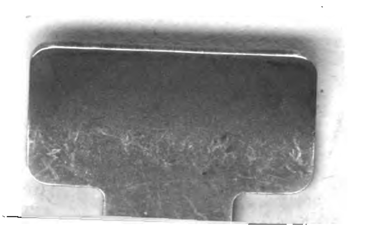








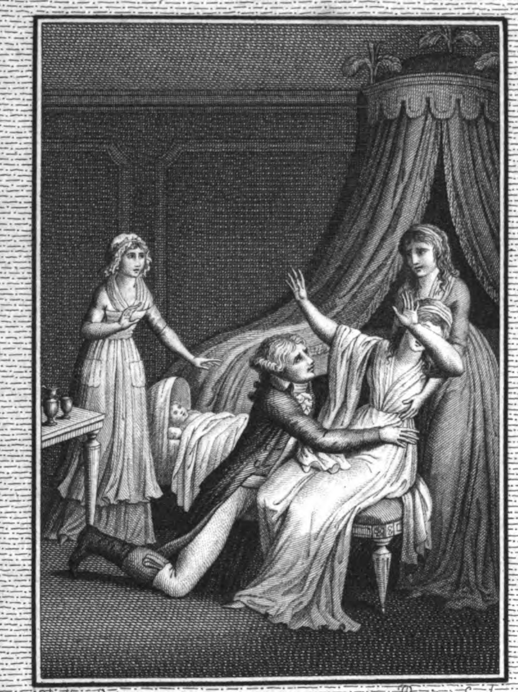
<36641750240010

LA

FEMME DE BON SENS,

OU LA

PRISONNIÈRE DE BOHÊME.



" Non! non! non! " dit Hélène avec effroi.

LA
FEMME DE BON SENS,
OU LA
PRISONNIÈRE DE BOHÊME:

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

par B. Ducos, traducteur de *Henry*.

Reason still use, to reason still attend. — Pope.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez Maradan, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

AN VI. — 1798.

LA FEMME DE BON SENS, OU LA PRISONNIÈRE DE BOHÊME.

CHAPITRE PREMIER.

Le tumulte des passions n'agite pas long-temps un cœur sur lequel la raison règne en souveraine.

Hélène revint un moment après de la surprise et du trouble qui s'étaient emparés d'elle ; elle se leva, et retourna au château le plus vîte qu'il lui fut possible.

On s'était déjà étonné de son absence ; on avait demandé quelle pouvait en être la cause, et Mary avait répondu que probablement Hélène faisait à la vieille Déborah sa visite d'adieu.

Mais cette visite s'était tellement prolongée, qu'enfin ceux à qui les minutes paraissaient des heures dans ce moment, en avaient conçu la plus vive inquiétude.

Mary et sir William se disposaient à chercher Hélène, lorsqu'ils virent par la croisée du salon, qu'elle arrivait à grands pas. Ils volèrent au-devant d'elle, et s'empressèrent de lui demander, l'une avec un tendre intérêt, et l'autre en lui adressant des reproches, d'où elle venait si tard et sans les avoir prévenus.

« De chez Déborah », dit Hélène. En même temps le son de sa voix trahit l'émotion qui l'agitait, et que son air égaré et le tremblement de tout son corps rendaient encore plus sensible.

« Pourquoi y êtes-vous allée? reprit Mary. Vous ne deviez pas douter que vous ne fussiez trop sensible à l'effusion de la reconnaissance de cette pauvre créature. Il aurait bien mieux valu que vous restassiez à jouer et à chanter avec nous ».

« Oui, oui, maintenant je vais jouer et chanter avec vous ». En disant cela, elle se hâta de s'asseoir devant le clavecin ; mais la précipitation de ses mouvemens, son embarras extrême, tout attirait les regards sur elle. Elle essaya de faire quelques accords : cela lui fut impossible. Ses doigts sous lesquels les touches étaient accoutumées à rendre des sons harmonieux, ne produisaient que des discordances révoltantes. Tout le monde avait les yeux fixés sur elle. Son père s'en approcha avec beaucoup d'inquiétude, et sir William, qui s'était toujours tenu auprès d'elle depuis son retour, lui dit d'un ton chagrin où se mêlait aussi un peu d'humeur : « Voilà une visite qui vous a étrangement troublée ».

« Je le suis en effet beaucoup », répondit-elle ; et elle ajouta en se levant : « Mon père, voudriez-vous me permettre de vous entretenir un moment en particulier » ?

M. Mordaunt qui était très-effrayé, sans savoir pourquoi, la prit par-dessous le bras pour la soutenir, car elle avait bien besoin d'un appui; et ils passèrent ensemble dans une autre pièce.

Là, d'abondantes larmes vinrent soulager le cœur d'Hélène, et devenue plus calme, son premier soin fut de chercher à rassurer, par un récit exact de ce qui s'était passé, son père qui s'alarmait beaucoup de l'état dans lequel elle était. Mais ces détails, loin de diminuer les craintes de M. Mordaunt, les augmentèrent considérablement : il crut y voir la destruction du bonheur de sa fille, et la perte de la réputation qu'elle avait acquise par ses vertus. Il s'imagina que le mariage de sir William allait être rompu, par le retour d'Hélène à des sentimens qui auraient dû être éteints, avant que l'on songeât pour elle à d'autres liens. Mais il ne connaissait pas Hélène; il ne savait pas que, pleine de courage pour supporter ses propres peines, rien ne

pouvait la détourner de ses devoirs ni de ce qu'elle croyait juste et raisonnable. Il la voyait agitée, effrayée, malheureuse, et ne pouvait découvrir la source de ces sensations pénibles. Comment deviner qu'une tendre pitié pour Henry, et la crainte de troubler son repos, pussent seules causer tant de désordre ? Il garda le silence, ignorant ce qu'il devait faire, quel conseil il devait lui donner.

« Faites-moi le plaisir, lui dit-elle enfin, d'aller chez M. Thornton ; qu'il cherche l'infortuné Henry, qu'il calme, s'il est possible, son désespoir, et qu'il l'exhorte à la patience, à la résignation ».

« Et sir William, qu'est-ce qu'on lui dira » ?

« Je lui avouerai tout moi-même ».

« Lui avouer ! et que lui avouerez-vous » ?

« Tout ce qui s'est passé. Je suis sûre qu'il sera, comme moi, touché de

compassion pour l'infortuné Henry ».

Les craintes de M. Mordaunt se dissipèrent, l'espérance rentra dans son cœur. « Cette fâcheuse circonstance, dit-il en hésitant, excitera peut-être en lui.... ».

« Rien autre chose que de la pitié, sûrement. Quel autre effet cela pourrait-il produire? N'ai-je pas toujours dit que je n'avais renoncé à Henry que par devoir? Ce qui est arrivé ce soir n'a porté aucune atteinte aux motifs de ma renonciation; cela n'a point ébranlé l'estime, l'amour que j'ai pour sir William. Cet amour, cette estime n'étaient pas fondés sur l'absence de Henry, mais sur les bonnes qualités de sir William et sur la tendresse qu'il a pour moi. Mes intentions, mes sentimens sont toujours les mêmes. Je ne nierai pas, à la vérité, que mon bonheur ne soit considérablement diminué. J'aimais à croire, parce qu'on me l'assurait, que Henry avait aussi immolé son ancien amour aux devoirs de

la piété filiale; cette confiance n'avait point influé sur ma conduite, mais elle avait beaucoup contribué à me faire espérer du bonheur. Je ne saurais en goûter, tant que Henry sera lui-même si malheureux, et malheureux par moi. Cependant si j'avais connu, il y a quelques mois, le véritable état de son cœur, en aurais-je agi autrement? Je n'étais responsable envers lui d'aucune de mes actions; et je le vois bien maintenant, non-seulement il n'a pas le droit de m'en demander compte, mais encore il ne le doit pas ».

« Ma chère Hélène, vous comblez les vœux de votre père; vous êtes telle que vous devez être ».

« Allez, mon cher monsieur, allez; envoyez M. Thornton à la recherche du pauvre Henry, et demandez à sir William de venir me trouver ».

Il serait impossible de décrire les tourmens qu'éprouvait sir William pendant cet entretien, et le reste de la société

n'était ni moins inquiet, ni moins agité. Au retour de M. Mordaunt, ils se réunirent tous autour de lui.

« Ne vous effrayez pas, leur dit-il, il n'est point arrivé de malheur. Hélène a vu Henry. Mon cher monsieur William, allez auprès d'elle, je vous en prie; elle vous racontera ce qui s'est passé; et dans tout ceci, il ne faut plaindre que cet infortuné jeune homme ».

« Elle a vu Henry »! répétèrent-ils tous, pendant que M. Mordaunt achevait de parler.

« Il ne faut plaindre que cet infortuné jeune homme »! reprit sir William, puis il passa dans la chambre où Hélène s'était retirée.

Elle se précipita au-devant de lui en lui tendant la main: « Venez, mon meilleur ami, lui cria-t-elle; venez, que votre tendresse calme l'agitation que me donne encore la pitié qu'a excitée en moi le malheureux Henry ».

« Le malheureux Henry! — Peut-on appeler

appelermalheureux, Héléne, celui dont les peines font couler vos larmes; celui dont la perte vous cause des regrets si amers, que le bonheur du moment de votre mariage en est lui-même empoisonné »?

« Ah! loin de nous de semblables pensées, reprit Hélène avec ingénuité; si mon cœur ne se brisait pas, si toutes mes forces ne m'abandonnaient pas, après la scène à laquelle je viens d'assister, je serais indigne de votre estime et de la mienne. Henry fut mon premier choix. Si des obstacles insurmontables ne s'étaient pas opposés à notre union, je n'en aurais pas fait un autre. Mais quand je cédai à ces obstacles, ce fut sans aucune réserve, sans aucune espérance cachée, que je renonçai à lui. Depuis, j'ai déclaré avec une égale sincérité, avec une égale liberté, que vos rares qualités et votre tendresse ont fait sur moi une telle impression, qu'en consentant à passer toute ma vie avec

vous, je crois m'être assuré pour le reste de mes jours une félicité tranquille et pure. Quoique ce qui vient d'arriver m'ait un peu troublée, mes sentimens ne sont point changés; et demain je vous épouserai avec la même joie et les mêmes espérances, que je vous aurais épousé aujourd'hui ».

« En me parlant ainsi, vous semblez me donner tout ce que je peux demander; et, cependant, combien il y a loin de toutes ces combinaisons, à l'amour ardent et exclusif que j'ai pour vous »!

« Soyez assuré, lui dit Hélène avec chaleur, qu'il n'y a pas d'amour plus exclusif que le mien, si vous n'étendez pas le sens de cette expression au-delà de l'amour qu'une femme doit avoir pour son mari; mais si vous y comprenez aussi l'intimité qui m'unit avec mes amis, et la tendre amitié que j'ai pour mes parens, il est de mon devoir de vous prévenir que jamais je n'éprouvai un pareil amour. Oui, je suis incapable de

me livrer à un sentiment qui fermerait mon cœur à toute autre affection : je vous le dis franchement, comme je vous dirais le contraire, si je le croyais. Je vous préfère à tout autre sans doute ; mais je ne peux pas n'avoir d'amitié que pour vous seul : jamais mon cœur n'appartint exclusivement à personne ».

« Jamais votre cœur n'appartint exclusivement à personne » ?

« Non...., et l'engagement que nous avons contracté ensemble en est la preuve. Si mon père, mes amis, mes devoirs n'avaient eu aucun empire sur mon cœur, croyez-vous qu'on eût jamais amené la rupture, qui m'a laissé la liberté de former de nouveaux liens avec vous » ?

« Ah ! s'écria sir Villiam en l'embrassant avec transport : je serais le plus heureux des hommes, si, avec ce beau caractère, cette raison parfaite, vous n'aviez d'amour que pour moi ».

« En doutez-vous ?.... Si je soupçon-

nais qu'il en fût autrement, aucune considération ne me déterminerait à devenir votre femme ».

Sir William écouta ensuite patiemment le détail des circonstances de la rencontre soudaine de Henry, et de son départ également précipité. Il écouta ce récit ; mais il n'était certainement pas aussi ému que celle qui le lui faisait ; car il craignait beaucoup que Henry ne conservât quelqu'empire sur Hélène, et cette crainte lui inspirait pour celui qu'il croyait son rival, un sentiment qui ressemblait à la haine.

Quoiqu'Hélène eût dit toute la vérité, elle avait évité avec soin et par délicatesse, de dévoiler aux yeux de sir William, toute l'étendue du malheur de Henry, et de lui montrer combien elle y était sensible. De son côté, sir William, malgré l'impression pénible que faisaient sur lui des détails qui lui prouvaient de plus en plus le tendre intérêt qu'Hélène prenait encore à son cousin, témoignait

la plus vive curiosité de connaître jusqu'aux moindres circonstances de ce qui s'était passé. Il chercha même à exciter Hélène à censurer l'emportement et les transports que Henry avait montrés dans cette occasion ; mais tous ses efforts furent inutiles. La franchise, la vérité, parlaient seules par la bouche d'Hélène. Le besoin de se livrer à toute sa sensibilité ne lui aurait pas permis d'user de fausseté ; et elle exprima toujours avec une égale vivacité, la tendre compassion qu'elle avait pour les souffrances de Henry. Elle voyait qu'on l'avait trompée sur l'état de son cœur, et ne doutait plus qu'on n'eût usé envers lui de la même surprise : elle ne pouvait attribuer son arrivée indiscrète et ses transports, qu'à l'ignorance dans laquelle on l'avait entretenu sur la véritable position dans laquelle elle se trouvait depuis quelque temps, et à la connaissance entière qu'il en avait acquise à la fin, et si brusquement, que, dans le premier

moment, il n'avait écouté ni sa raison ni les conseils de la prudence : de sorte que, loin de le blâmer, elle ne songeait qu'à le plaindre de tout son cœur.

Enfin M. Thornton revint : il lui apprit qu'il avait découvert que Henry avait rejoint sa voiture, qui l'avait toujours attendu au presbytère, parce qu'en quittant ses domestiques, il ne leur avait donné aucun ordre ; qu'y étant monté, il était retourné à la poste voisine, y avait changé de chevaux, et en était parti sans s'arrêter, afin de s'arracher, aussi vîte qu'il pourrait, des lieux qui lui rappelaient des souvenirs trop cruels, et qu'il n'était plus en son pouvoir de supporter.

Hélène ne s'attendait pas à apprendre des nouvelles plus consolantes : cependant l'idée que Henry fuyait, en proie aux mouvemens désordonnés d'une passion dont il n'était pas le maître, loin d'elle et malheureux par elle, lui fit une peine que la certitude qu'elle remplis-

sait son devoir et la perspective du bonheur qui l'attendait, ne pouvaient dissiper : les consolations de sir William eussent été pour elle un baume salutaire. En s'associant à ses chagrins, et en cherchant à les diminuer, il aurait plus sûrement évité le malheur qu'il redoutait : mais elle eut la douleur de le voir prendre un air sombre et garder un morne silence ; elle dut même en concevoir quelques alarmes. Les soins qu'il lui rendait semblaient plutôt commandés par le soupçon que conseillés par la tendresse ; et elle sentit la nécessité de cacher des sentimens qu'elle ne pouvait pas étouffer, et qu'elle regardait comme dignes de louange.

Ils passèrent le reste de la soirée peu satisfaits l'un de l'autre ; et Hélène se retira dans son appartement avec quelqu'inquiétude sur le repos de sa vie à venir ; non pas que la vue de Henry, ni les souvenirs qu'il lui avait rappelés, lui fissent craindre qu'elle ne fût pas assez

libre pour disposer d'elle-même avec sécurité, mais parce que ce qui s'était passé semblait avoir développé dans le caractère de sir William des dispositions véritablement alarmantes.

Lorsqu'Hélène parut à déjeûner le lendemain matin, elle avait un air rêveur, que personne ne pouvait condamner ce jour-là et au moment de son mariage. Elle avait réuni tous ses efforts pour ne pas paraître triste; la joie et l'amour qui brillaient dans les yeux de sir William, réussirent bien mieux à l'égayer, que toutes les réflexions auxquelles elle s'était livrée et les résolutions qu'elle avait prises pendant une nuit d'insomnie.

« Pardonnez-moi, lui dit-il, ma chère amie; pardonnez-moi tout ce que vous avez pu regarder, hier au soir, comme de la méfiance ou du mécontentement de ma part. Mon cœur vous condamnait peut-être; mais ma raison vous justifiait pleinement. Qui s'étonnera, connaissant

tout le prix de mon Hélène, que la crainte, même injustement fondée, qu'elle ne fût pas toute entière à moi, m'ait un moment plongé dans la plus profonde tristesse »?

« Mon cher sir William, rendez-vous justice à vous-même, et jamais vous n'aurez sur mon amour pour vous aucune crainte, aucun moment d'inquiétude ».

Sir William, transporté de joie, la serra contre son cœur et l'embrassa; et Hélène, qui avait cessé de croire que le chemin, que sa raison lui avait indiqué pour arriver au bonheur, l'y conduisît, espéra de nouveau qu'elle serait heureuse.

La cérémonie du mariage fut faite par M. Thornton: mistriss Thornton et sa fille accompagnèrent Hélène jusqu'à l'église, et la quittèrent lorsqu'elle en fut sortie. Cette séparation fut bien pénible: mais ils s'efforcèrent mutuellement d'en adoucir la rigueur, et les

Thorntons y contribuèrent sur-tout par la promesse de ne pas tarder long-temps à faire un voyage en Berkshire.

Charlotte suivit sa sœur à Oakley; et il fut convenu que M. et mistriss Mordaunt et leur fille aînée iraient les y rejoindre un mois après.

CHAPITRE II.

HÉLÈNE prit la route d'Oakley, quoique l'aventure de la veille lui fît envisager avec peine la situation de cette terre.

Oakley était environ à un demi-mille de distance de la petite maison de campagne où lord Villars s'était retiré après la mort de son fils aîné. Ce n'était pas la résidence accoutumée de la famille; mais Hélène savait que Henry s'y plaisait beaucoup, et qu'il y allait souvent quand il voulait goûter les plaisirs de la solitude. Elle ne pouvait pas s'attendre

qu'il fût bientôt en état de la voir, avec cette tranquillité sans laquelle il fallait qu'il ne l'approchât pas du tout; et elle s'affligeait en secret de le bannir ainsi d'une retraite, qui lui était sur-tout nécessaire dans ce moment, et où il se serait sans doute réfugié pour échapper au désespoir, aux regrets, qui lui déchiraient le cœur. Elle craignait qu'il ne lui restât d'autre ressource que de quitter de nouveau l'Angleterre, et que, sans cesse éloigné de son pays et de sa famille, il ne changeât de caractère et de façon de penser, au détriment de son bonheur et de ses principes. Elle le connaissait pour un homme capable de se rendre utile à la société, de la servir avec zèle et activité, et de remplir, avec honneur pour lui-même, et d'une manière avantageuse pour les autres, l'emploi civil ou politique où son rang et l'intérêt de son pays pourraient l'appeler. Le voir ainsi user sa vie à voyager de cour en cour, libre de tout lien social

ou domestique, en proie à de stériles regrets, ou victime de plaisirs frivoles, était pour elle un pressentiment tellement pénible, qu'elle pouvait à peine le supporter, lorsqu'elle se hasarda à se demander : « Qu'est-ce qui lui a donc causé tant de malheurs » ?

Sir William observait avec chagrin son inquiétude et l'empressement avec lequel elle desirait d'apprendre des nouvelles de Henry : il avait d'ailleurs toute raison de se trouver le plus heureux des hommes.

Les attraits d'Hélène, les charmes de sa conversation, la douceur de son caractère, et la tendresse parfaite qu'elle montrait pour son mari, ne lui auraient laissé rien à desirer, s'il avait su n'exiger d'elle que ce qu'il était raisonnable d'en attendre.

Mais sir William n'était ni raisonnable, ni même un homme aimable. Sous les apparences agréables et pleines de graces que pouvaient donner des manières

polies ; un jugement sain et un esprit cultivé ; il cachait beaucoup de violence et d'emportement, et une humeur qui devenait implacable, lorsqu'il se croyait poussé à bout. Prodigue pour satisfaire ses goûts, il était d'une extrême avarice quand il s'agissait de contenter ceux des autres. Il aimait passionnément Hélène ; mais comme on aime une propriété à laquelle on ne peut souffrir qu'un autre ait la moindre part. L'amabilité d'Hélène, ses prévenances, toute sa conduite enfin, et le contentement dont jouit un amant heureux, l'avaient préservé, pendant son séjour dans le Northumberland, du danger de découvrir son véritable caractère ; et, sans aucun dessein prémédité d'user de surprise, pendant les premiers mois de sa liaison avec Hélène, il avait été tout-à-fait différent de ce qu'il se montra pendant le reste de sa vie.

Néanmoins ce ne fut que lentement et par degrés que tous les défauts de

son caractère se manifestèrent aux yeux de sa femme, malgré les efforts qu'elle faisait pour repousser la conviction qui la pressait de toutes parts; et elle n'osa réellement croire que son mari, qui paraissait plein de raison, affectueux, sensible et généreux, pût avoir de l'entêtement, être dur, violent et personnel, que lorsque la plus affreuse certitude eut dissipé tous ses doutes. Au reste, la vérité n'était pas connue encore; l'accord le plus parfait régnait entre les deux époux, et la plus brillante perspective s'offrait devant Hélène.

A l'époque indiquée, sa famille arriva de Groby. Hélène apprit avec une satisfaction qui bannit de son cœur toute tristesse, que Henry avait exprimé à son père le desir de se fixer en Angleterre; que, dans ce moment, il voyageait dans le nord de l'Ecosse, et qu'il avait promis de passer à la petite maison les fêtes de Noël.

En effet, malgré les transports aux-

quels il s'était livré, et l'agitation qu'il avait éprouvée lorsque son cœur flottait encore entre la crainte et l'espérance, et que son silence et son éloignement pouvaient hâter la perte de son bonheur, l'accès de douleur et de désespoir que lui avait causé la consommation de son malheur n'avait pas plutôt été passé, qu'il avait appelé à son secours toutes les facultés de son ame, pour l'aider à supporter avec courage et dignité des peines auxquelles la colère et la folie n'auraient apporté aucun soulagement.

Il aimait en Hélène sa beauté et son caractère. Quelque part qu'il portât ses regards, il ne voyait rien qui lui fût comparable; et il était pénétré de cette idée, que si un penchant éphémère, un égarement passager, pouvaient quelque jour le rapprocher momentanément d'une autre femme, il n'en trouverait aucune qui fût digne de remplacer, à titre d'épouse, Hélène auprès de lui; et sans doute il plaçait au dernier rang

les prétentions de la frivole, de l'inconséquente lady Almeria. A ses yeux, elle était la cause principale qui l'avait séparé d'Hélène; et, indifférent pour les autres femmes, il avait celle-là en horreur.

Mais tout décidé qu'il était à ne céder à aucune des considérations que l'on pourrait faire valoir pour le déterminer à épouser lady Almeria, il aurait voulu adoucir sa résistance autant qu'il était possible, déguiser ce qu'il y avait de dur dans l'opposition qu'il mettait à la volonté de son père. C'était ce qui l'avait éloigné du projet qu'il avait d'abord adopté, de mener sur la terre une vie errante, et d'aller d'un endroit à un autre, sans jamais se fixer nulle part.

« J'ai un asyle naturel, une famille, une patrie, s'était-il dit à lui-même : oh! ma chère Hélène! encouragé par votre suffrage, je me serais efforcé avec délices de remplir tous les devoirs que m'imposent la nature et la société. Votre amour ne sera plus ma récompense; mais votre

vertu me servira de modèle. Vos yeux me suivront dans ma carrière ; et vous n'aurez point à répandre des larmes sur les faiblesses de votre cousin ».

Trois jours après le mariage d'Hélène, il avait été assez maître de lui pour former cette résolution, et pour écrire, à ce sujet, la lettre suivante à son père :

« Il me siérait mal, mylord, de vous » reprocher la désolation que vous m'avez » causée. Ma douleur sera silencieuse au- » tant que ma perte est irréparable. Je » consens volontiers à en attribuer la » cause à un moment d'erreur ; et pour » que les suites, déjà trop cruelles, de » cette fatale erreur ne s'étendent pas » plus loin, je prends la liberté, mylord, » de vous instruire avec franchise de mes » sentimens et de mes projets pour l'ave- » nir. J'espère que vous ne me refuserez » pas votre indulgence.

» Je voudrais pouvoir vous offrir une » soumission entière à vos volontés ; mais » les circonstances dans lesquelles je me

» trouve me mettent dans l'impossibilité
» de le faire. Cette image que la vertu
» elle même a gravée dans mon cœur,
» cet amour que vous aviez honoré de
» votre approbation, doivent laisser et
» laisseront en effet un souvénir ineffa-
» çable dans ma mémoire, tant que mon
» sang coulera dans mes veines, tant que
» je n'aurai pas perdu l'usage de mes
» facultés.

» N'espérez plus que je me marie;
» mylord : à cela près je m'efforcerai de
» prévenir tous vos vœux, et de les satis-
» faire. S'il m'est permis d'espérer qu'à
» cette condition je pourrai reprendre
» ma place dans votre maison, et parta-
» ger avec vous les douceurs de la vie
» domestique, je m'estimerai bien plus
» heureux de trouver un soulagement
» aux maux que je souffre, en remplis-
» sant scrupuleusement mes devoirs en-
» vers ma famille et mon pays, que si
» j'étais obligé de chercher un asyle dans
» quelque pays étranger, où j'ai déjà

» voulu, pour échapper aux regards cu-
» rieux qui sont fixés sur moi, aller m'en-
» sevelir et faire oublier les maux que je
» souffre. Mais si (pardonnez-moi, my-
» lord, les expressions peut-être peu
» mesurées dont je me sers), si la persé-
» cution qui m'a déjà rendu le plus mal-
» heureux des hommes, ne devait pas
» s'arrêter, je me verrais forcé de dire,
» pour jamais, adieu à ma terre natale.

» Mes résolutions sont inébranlables;
» et je me garderai bien de contribuer,
» en vous montrant la moindre possibilité
» d'un changement de ma part, à nourrir
» en vous, ou dans tout autre que cela
» pourrait intéresser, une espérance qui
» finirait par être trompée.

» Je vous supplie de communiquer ma
» lettre à tous ceux à qui vous croirez
» qu'il importe de la connaître. Je vou-
» drais bien n'être pas dans la nécessité
» de montrer moi-même si peu de mé-
» nagement, pour des personnes qui pen-
» sent peut-être que je leur dois quelque

» chose de plus que de la reconnais-
» sance; mais si vous avez la moindre
» répugnance à m'épargner cette dé-
» marche véritablement très-désagréa-
» ble, il est certain que je n'hésiterai pas
» à courir le danger de mériter l'accu-
» sation d'insensibilité, plutôt que de me
» laisser soupçonner d'être capable de
» fausseté.

» Je resterai ici jusqu'à ce que vous
» ayez eu la bonté de me répondre; et
» quelle que soit votre réponse, je m'ef-
» forcerai de m'y soumettre, et de vous
» prouver, mylord, un parfait dévoue-
» ment.

» HENRY VILLARS ».

Lord Villars avait été informé de l'entrevue d'Hélène avec Henry, et du désespoir où cette entrevue l'avait jeté, et il en avait conçu les plus vives alarmes. Il n'y avait point d'extrémités auxquelles il n'eût craint que Henry ne se portât, de sorte que cette lettre le délivra de la plus pénible inquiétude.

Il ne pouvait rien attendre de moins dans ce moment, de la part de son fils, qu'une renonciation formelle à toutes les femmes; mais il était bien sûr qu'un homme de l'âge et du caractère de Henry ne tiendrait pas une pareille résolution. Le desir que Henry témoignait de rentrer en grace avec lui et son projet de se fixer en Angleterre, lui persuadèrent que le temps pourrait encore amener le changement qu'il souhaitait.

Il s'empressa de lui promettre qu'on ne lui offrirait ni la main de lady Almeria, ni celle d'aucune autre femme, et il lui assura qu'il partageait toutes ses peines, « Mon cœur saigne, lui dit-il, » quand je songe à tout ce que vous » devez souffrir; mais soyez persuadé » qu'une nécessité cruelle a pu seule » me porter à affliger un fils que j'aime » à l'égal de moi-même ».

Les promesses et les protestations ne coûtaient rien à lord Villars. Il savait, quand cela était nécessaire, oublier le

passé, et ne pas s'occuper de l'avenir. Il savait qu'il lui serait toujours facile, en présentant les événemens sous le point de vue qui lui conviendrait le mieux, de violer l'esprit de ses engagemens, sans en altérer la lettre. Indépendamment des projets de son mari, lady Villars desirait beaucoup de voir son fils; lord Villars le manda à Henry, qui se rendit sur le champ à la petite maison, mais il n'y fit qu'une courte visite. Au bout de quelques jours, il partit pour aller faire un voyage dans l'intérieur de l'Angleterre, espérant que la variété des objets qui attireraient son attention, et le peu de séjour qu'il ferait dans le même lieu, adouciraient un peu des souvenirs, qui, tels qu'ils étaient alors, lui causaient quelquefois de si vifs regrets, que toute sa raison et tout son courage ne lui suffisaient pas pour y résister.

CHAPITRE III.

Lord Villars et sa famille avaient été des premiers à rendre visite à Hélène. Elle ne put cacher l'éloignement et le mépris que lui inspiraient la flatterie offensante et la feinte tendresse de lord Villars ; mais elle trouvait un vrai plaisir dans l'amitié dont la mère de Henry se plaisait à lui donner des témoignages.

Lady Villars ne connaissait pas parfaitement tout le mérite de la conduite d'Hélène ; elle croyait seulement lui avoir de très-grandes obligations. Elle regardait, en effet, comme un service important, la promptitude avec laquelle Hélène avait abandonné ses droits sur Henry, parce qu'elle était persuadée que le mariage de son fils avec elle, aurait eu les plus funestes conséquences pour sa famille.

De sorte que lady Villars se réjouissait

de la position dans laquelle se trouvait Hélène, et qu'elle regardait même son mariage comme une juste récompense du désintéressement qu'elle avait montré. Mais lorsqu'elle vit avec quelle aisance lady Ackland faisait les honneurs de sa maison, qu'elle était à la fois l'ame et l'ornement de la société, et combien elle savait se concilier la bienveillance de tous ceux qui l'approchaient, elle ne put s'empêcher de regretter, que des considérations quelconques se fussent opposées à ce qu'elle eût une fille si aimable, et eussent privé son fils d'une femme qui l'aurait rendu parfaitement heureux.

Lady Almeria accompagnait lord et lady Villars dans leurs visites. Elle avait su par lady Villars, qui était incapable de se prêter à une tromperie, ce que contenait la lettre de Henry; mais loin de s'affecter de ce refus positif, elle ne paraissait pas moins gaie qu'auparavant: elle jouait, riait, dansait, et faisait des

courses

courses à pied et à cheval avec les plus folles de ses compagnes, se moquant de la cruauté de Henry, et plaisantant Hélène de ce que ses charmes n'avaient rien perdu de leur empire, sur un amant qui ne pouvait conserver aucun espoir. Dans ces occasions, la gravité d'Hélène aurait commandé, à toute autre que l'insensible lady Almeria, la réserve que celle-ci aurait dû s'imposer d'elle-même; mais lady Almeria avait à dire des méchancetés, un penchant qu'aucune considération ne pouvait contraindre; et quoiqu'elle ne goûtât aucun plaisir à tourmenter Hélène, elle croyait que c'était jouer un tour fort plaisant que de rendre sir William jaloux.

Pour une jeune fille qui n'avait pas encore dix-sept ans, sir William, âgé de plus de quarante ans, était un vrai Mathusalem; et elle trouvait fort gai d'exciter l'inquiétude et la mauvaise humeur du vieux mari (c'était ainsi qu'elle le nommait), et de le bien tourmenter

en parlant de l'amour du jeune rival, et en rappelant toutes ses qualités.

Quelquefois lady Villars essayait de réprimer cette impertinence ; mais lady Almeria était incorrigible. A une ignorance absolue des égards et des convenances, elle joignait le sentiment de l'intérêt que la famille des Villars avait à la ménager ; et elle ne doutait pas que, malgré les dédains qu'elle éprouvait alors de la part de Henry, lord Villars ne conservât l'espérance de l'avoir un jour pour belle-fille : aussi lui arrivait-il fort souvent de traiter lord et lady Villars avec une sorte de politesse mêlée d'insolence ; et elle ne laissait passer aucune occasion de montrer qu'elle se croyait en droit de faire tout ce qu'il lui plairait. Elle ne manquait d'ailleurs ni de talens, ni d'intelligence, et elle méprisait lady Villars à cause de son peu d'esprit, et le lord pour son avidité.

Lord Villars supportait tout cela, parce qu'elle était fort riche ; mais lady Villars

ne tarda pas à concevoir un grand éloignement pour elle, et à redouter qu'elle devînt la femme de Henry : cet éloignement et ces craintes s'augmentaient même chaque jour, par la comparaison qu'elle faisait de cette étourdie avec Hélène.

Les espérances de lord Villars et les craintes de sa femme, étaient également dénuées de fondement. Le frère d'Hélène n'avait pas été oublié dans les invitations qu'elle avait faites, pour réunir autour d'elle, à son mariage, un cercle joyeux. Il était resté sous la tutèle de l'ami, à qui Mr. Mordaunt l'avait confié à son retour de la Jamaïque, jusqu'à ce qu'il fût assez âgé pour être envoyé à l'université, et à dix-huit ans il était entré à celle d'Oxford. M. Mordaunt craignant l'influence de sa femme sur le caractère de son fils, n'avait permis qu'il passât à Groby que très-peu de temps lorsqu'il était encore chez son instituteur; et pendant ses études à Oxford, il lui avait

toujours préparé l'emploi de ses vacances, de manière qu'il l'avait, pour ainsi dire, totalement banni de la maison paternelle, sans cependant que l'on pût l'accuser d'y mettre de l'intention ou de l'insensibilité. A l'époque du mariage de sa sœur, c'était un homme fait ; et les précautions qu'on avait prises jusqu'alors pour le contenir, n'étaient plus ni possibles ni nécessaires. M. Mordaunt, d'ailleurs, n'aurait pas pu se refuser plus long-temps le plaisir d'avoir son fils auprès de lui, d'autant plus qu'il se flattait que désormais ses conseils seraient probablement plus écoutés que ceux de sa femme.

William Mordaunt se trouvait donc avec toute sa famille à Oakley. Il était bien fait : il avait beaucoup d'enjouement et de gaîté ; mais en même temps il était léger, étourdi, et absolument indisciplinable.

Lady Almeria et lui, étaient attirés l'un vers l'autre par la conformité de

leurs caractères et de leurs goûts. A peine se connurent-ils, qu'ils devinrent inséparables; et lord Villars s'apperçut que, s'il ne trouvait pas un moyen prompt d'éviter ce danger imminent, la fortune de lady Almeria serait à jamais perdue pour sa famille.

Il eut recours aux expédiens qu'il avait coutume d'employer, les délais.

Il exposa à sa pupille l'inégalité et l'inconvenance de l'alliance qu'elle paraissait disposée à former; et lui déclara que, tant qu'il aurait quelques droits sur elle, il croirait manquer à son honneur et à sa conscience, s'il souffrait qu'elle se mésalliât ainsi.

Elle écouta cette leçon sans rien dire et avec une indifférence vraiment impertinente; et quand son tuteur eut fini, elle sortit de la chambre en faisant tourner autour de son bras, le ruban qui lui servait de ceinture, et répondit entre ses dents: « Nous attendrons donc que j'aie vingt-un ans ».

Si réellement elle avait eu l'intention d'attendre, comme elle le disait, elle aurait comblé les vœux de lord Villars, qui n'aurait pas osé se flatter d'en obtenir davantage, parce que cela lui aurait donné le temps de prendre ses mesures, et d'assurer encore le succès de son entreprise. Sa position était cependant bien changée : il ne pouvait plus, comme autrefois, aller demander des secours à sa sœur; car l'intérêt que mistriss Mordaunt prenait à son fils, devait naturellement l'emporter sur celui que lui inspirait son neveu. Elle avait vu naître et se développer l'amour qu'avaient l'un pour l'autre son cher William et lady Almeria, et en secret elle avait résolu d'en tirer tout le parti possible. M. Mordaunt, qui s'en était également apperçu, n'y avait attaché ni la même importance ni les mêmes intentions. Il avait jugé sagement, que le meilleur moyen d'empêcher qu'un penchant éphémère ne devînt une véritable passion, était de

feindre de ne pas s'en appercevoir; et il s'était imaginé que, si son fils n'était pas excité, par la contrariété, à prendre la résolution de ne jamais renoncer à lady Almeria, le goût qu'il avait pour elle se dissiperait peu à peu et n'aurait aucune suite.

La violence du caractère de lady Almeria, et l'emportement de sa passion, rendirent également illusoires et inutiles tous les plans qu'avaient formés lord Villars et M. Mordaunt, et même les secours que mistriss Mordaunt se proposait de donner aux deux amans.

Lady Almeria avait écouté lord Villars avec une indifférence apparente; mais cela ne provenait pas du peu de cas qu'elle faisait de l'opposition qu'il mettait à ses projets : la résolution qu'elle avait prise de ne se laisser arrêter par aucun obstacle, de quelque part qu'il vînt, en était la seule cause.

En quittant lord Villars, elle alla trouver Mordaunt, qui s'amusait à tirer

de l'arc avec quelques jeunes gens.

« Venez avec moi, lui dit-elle, j'ai quelque chose à vous communiquer ; mon tuteur, ajouta-t-elle lorsqu'ils furent seuls, a fulminé une bulle contre notre mariage. Ni son honneur, ni sa conscience, en vérité, ne lui permettent de consentir à une alliance si mal assortie ; c'est-à-dire que son honneur médite de donner ma personne à son fils, qui ne prend aucun intérêt à moi, et que sa conscience lui fait regarder ma fortune comme le patrimoine de ses enfans : mais si je dois perdre mon bonheur et les biens que je possède, je veux n'avoir à le reprocher qu'à moi-même. Il ne trouvera pas en moi tant de soumission et de faiblesse, que votre sœur Hélène en a montré. Que répondez-vous ? Auriez-vous du penchant à exposer ma constance à toutes les attaques que je subirai pendant les quatre années qui vont suivre, et à toutes les tentations qui s'offriront à moi ? ou bien préférez-vous

de couper court à tout cela, et de m'attendre à une heure du matin avec une voiture bien attelée, à l'extrémité de la grande avenue du parc ? nous fuirons en Ecosse, et nous défierons le gardien de nous rejoindre, dût-il crever tous ses attelages, le bai et le brun ».

« Cette nuit !.... ah ! dans ce moment même, en plein jour, malgré tous les gardiens et tous les plus vigoureux attelages du monde ».

« Ce serait hardi ; mais, non : il nous faudrait supporter des querelles, répondre à des bravades, peut-être même nous enfermerait-on : Dieu sait tout ce qui pourrait nous arriver. Je crois bien qu'ils ne triompheraient pas pour cela de ma volonté ; mais je hais les tracasseries inutiles, et ne me soucie point de jouer le rôle d'une fille que l'on réduit au désespoir. Nous exécuterons notre projet tranquillement, à une heure, dans le silence de la nuit, au clair de la lune. — Ah, mon Dieu ! j'oubliais qu'il n'y en

a pas ; n'importe, les étoiles la remplaceront. — Je serai exacte à la minute. Si vous n'avez pas d'argent, j'y suppléerai. Il n'y a que deux jours que j'ai reçu le quartier de ma pension, et je n'ai encore payé aucune dette, de sorte qu'elle est fort heureusement toute entière ».

« Fort bien. Soit; à une heure précise ».

« Ma main sera la récompense de votre courage, et nous reviendrons ensuite auprès de nos tantes, de nos oncles, de nos cousins et de nos tuteurs; nous les traiterons un peu décemment, comme doivent faire, en pareille circonstance, des gens du bon ton, et nous ne nous en moquerons que mieux lorsque nous serons tête à tête ».

Ce fut ainsi qu'en moins de dix minutes, ces deux étourdis prirent une résolution d'où dépendaient le bonheur et le malheur de toute leur vie.

William n'eut pas de peine à louer une

chaise et quatre chevaux qui vinssent le prendre dans l'endroit indiqué, à l'heure qui avait été fixée. De son côté, lady Almeria réussit facilement à congédier sa femme-de-chambre avant de s'être déshabillée : elle s'enveloppa ensuite dans ses fourrures, descendit doucement l'escalier avec un petit paquet de linge à la main, ouvrit la porte qui donnait sur le jardin, le traversa, s'enfonça dans le parc et arriva au rendez-vous.

Elle trouva son amant à l'extrémité de la grande avenue du parc, comme elle le lui avait recommandé. Il la reçut avec toute la joie de la jeunesse, et tous les transports de l'amour heureux. Ils se placèrent l'un à côté de l'autre dans la voiture; et avant qu'on se fût apperçu de l'absence de lady Almeria, ils étaient déjà trop avancés dans leur voyage pour qu'il fût possible de les atteindre.

Quelque surprise que pût causer à Oakley la nouvelle de leur fuite, et quelque peine qu'en ressentît intérieurement

lord Villars, qui voyait ainsi s'évanouir tous ses projets ambitieux, les égards qu'il devait à de proches parens avec qui il se trouvait, l'empêchèrent de se livrer à sa mauvaise humeur et à ses regrets. Il fut même le premier à parler de cet enlévement, avec un air d'indifférence qui ne paraissait pas affecté. Il assura que le respect qu'il avait pour la confiance dont le père de lady Almeria l'avait honoré, l'aurait à la vérité empêché de donner son consentement à une pareille alliance; mais qu'il s'en réjouissait sincèrement, puisque, sans avoir manqué à ce qu'il se devait à lui-même, il pouvait se féliciter du bonheur d'un neveu à qui il prenait le plus vif intérêt.

Sous l'apparence de ces sentimens, il fit, d'assez mauvaise grace cependant, son compliment à son beau-frère, qui lui répondit, avec beaucoup plus de franchise, que ce mariage, s'il avait dépendu de lui, n'aurait jamais eu lieu: en

effet, le profond soupir qui lui échappa, en songeant aux malheurs qu'entraîne après soi une union mal assortie, prouva qu'il était persuadé que la haute naissance de lady Almeria, ni sa grande fortune, ne pouvaient compenser la légéreté de son caractère et l'insensibilité de son cœur.

Quant à mistriss Mordaunt, qui était d'un avis opposé, son contentement n'avait pas de bornes; et lady Villars, quoique par des motifs différens, partageait de bon cœur la joie de sa belle-sœur.

Cet événement rendait sur-tout la position de lord Villars extrêmement difficile. Les uns révoquaient en doute son honnêteté, en le voyant ainsi sacrifier les intérêts de sa tutèle à son neveu; les autres le taxaient d'imprudence, pour avoir laissé échapper une si belle proie: et l'une et l'autre censures étaient également dénuées de fondement, car il n'avait rien négligé pour éloigner lady

Almeria de son neveu, et il avait usé de tous les artifices pour la conserver à son fils.

Hélène fut vivement affectée de ce qui venait de se passer : elle ne pouvait pas ne pas voir avec plaisir que Henry fût délivré de toute persécution au sujet de lady Almeria, et qu'il n'eût plus à craindre la possibilité d'y céder un jour ; mais l'opinion très-défavorable qu'elle avait du caractère de lady Almeria, et dans laquelle elle s'était confirmée, à mesure qu'elle l'avait mieux connue, lui faisait craindre pour le bonheur de son frère.

Enfin, les jeunes mariés revinrent d'Ecosse ; on les accueillit sans leur adresser beaucoup de reproches. On s'occupa des arrangemens nécessaires pour leur établissement, et la bonne intelligence parut régner aussi-tôt entre toutes les parties intéressées.

Un autre événement, qui arriva à cette époque dans la famille d'Hélène,

causa une plus grande consternation, et des peines plus sérieuses.

Mistriss Mordaunt avait depuis long-temps la douleur de voir sa fille aînée vivre dans la plus profonde misère. Personne ne l'accusait d'en être la cause; mais, malgré son indifférence naturelle pour tout ce qui ne la touchait pas personnellement, elle ne pouvait échapper à ses propres reproches. Elle fut témoin de l'issue terrible de ses projets mal conçus d'ambition et de vanité. Sa fille infortunée revint lui demander du pain. L'homme débauché qu'elle lui avait donné pour époux venait de réunir les débris de sa fortune : il avait laissé sa femme et deux enfans à la mendicité, et quitté l'Angleterre pour n'y jamais revenir.

M. Mordaunt était bien peu en état de supporter cette nouvelle charge. Il ne lui était cependant pas possible de s'y refuser. Sa fille et ses petits-enfans mouraient de faim. Le château de Groby était le seul asyle où ils pussent se réfu-

gier : M. Mordaunt, après avoir passé trois mois auprès d'Hélène, les ramena avec le reste de sa famille dans la maison de ses pères.

CHAPITRE IV.

HÉLÈNE et sir William se trouvèrent seuls alors, et Hélène eut le loisir de jeter les yeux autour d'elle, et d'examiner quels devoirs et quelles obligations lui imposait son nouvel état.

Dans le plan de bonheur qu'elle s'était fait, en consentant à recevoir en mariage sir William Ackland, elle avait placé en première ligne le plaisir de pouvoir se livrer à la bienfaisance envers ses voisins, et joindre aux secours pécuniaires qu'elle leur donnerait, les consolations qui sont aussi bien nécessaires aux pauvres. Au milieu des transports de joie que lui avait causés cette douce espérance, elle s'était écriée plus d'une

fois : « Mes paroles attireront sur moi mille bénédictions ; ma vue consolera les malheureux ; les vœux du mourant dont j'aurai adouci les derniers momens seront tous pour moi, et je sècherai les larmes de la veuve éplorée ».

Déjà par la pensée elle secondait l'éducation des enfans, encourageait ceux qui avaient atteint l'âge mûr, et fournissait aux besoins des vieillards. Elle voyait une chaumière s'élever à sa volonté ; des ruches, placées de loin en loin le long des murs d'un jardin, ouvrir leurs trésors aux heureux qu'elle aurait faits, et leur offrir un spectacle digne d'admiration ; un petit parterre se couvrir pour eux, pendant toute l'année, des fleurs de la saison ; un verger leur prodiguer ses fruits, et un ménage innocent et industrieux, jouir, au sein de cette propriété, de la santé et de l'abondance.

Tels étaient les songes dont Hélène se berçait ; car, insensible au bonheur

auquel elle ne pouvait associer personne, elle ne se trouvait vraiment heureuse que lorsque d'autres l'étaient avec elle.

Ces idées n'avaient cessé d'occuper son esprit avant qu'elle fût mariée, et elle ne les avait pas perdues de vue, quoique, pendant les trois premiers mois de son mariage, elle eût eu d'autres devoirs à remplir, d'autres soins à donner, qui paraissaient n'intéresser qu'elle seule, et n'avoir de rapports qu'avec son bien-être personnel.

Dans toutes ses promenades aux environs d'Oakley, elle avait attentivement regardé autour d'elle avec l'intention d'exécuter son projet favori; elle avait même pris quelques informations sur la situation des paysans, et cherché à faire connaissance avec les plus pauvres de ses voisins: mais elle rencontra des obstacles qu'elle n'avait pas prévus.

La longue absence de sir William, et la manière de vivre de ses parens qui

avaient toujours passé très-peu de temps dans cette terre, et ne s'y étaient jamais occupés de venir au secours des pauvres qui l'environnaient, avaient fait oublier aux malheureux que des gens riches étaient propriétaires du château, et les leur représentaient comme des êtres durs et personnels, qui ne regardaient leur fortune que comme un moyen de fournir aux dépenses qui flattaient leurs vices ou leur procuraient des plaisirs. Il n'y avait point dans la maison d'anciens domestiques, à qui Hélène pût demander de diriger ses bienfaits; ils étaient tous, depuis très-peu de temps, au service de sir William qui les avait pris à l'époque de son mariage, et par conséquent étrangers dans le pays, et fort indifférens sur le sort de ses habitans. L'intendant avait été amené du pays de Galles, afin qu'il n'eût point de préférence pour aucun de ceux avec qui il aurait à vivre. Quant à sir William, il connaissait aussi peu ses voisins que

ses vassaux ; il savait seulement s'ils payaient bien ou mal leurs redevances ; et toutes les fois qu'Hélène cherchait à lui inspirer le desir de s'informer de l'état de leur fortune, ou qu'elle lui communiquait ses propres intentions à cet égard, il lui imposait par un regard d'improbation, ou bien il tournait en ridicule, le goût qu'elle avait pour devenir une dame de charité.

Hélène attribua d'abord ce mépris de sir William pour une vertu dont elle le croyait encore susceptible, et qu'elle espérait de le voir pratiquer un jour, aux habitudes qu'il avait contractées depuis si long-temps, aux soins différens qui l'occupaient alors, et à la nouveauté de la vie qu'il menait. Il lui donnait beaucoup d'argent, de sorte qu'elle pouvait, en distribuant autour d'elle des guinées, pourvoir aux besoins les plus pressans des pauvres qu'elle rencontrait dans son chemin; et elle s'efforçait de se contenter de cela, jusqu'à ce que le

temps eût mûri ses projets de bienfaisance, qu'elle voulait combiner de manière que l'indigence y trouvât des secours; l'ignorance, de l'instruction; et le vice, un grand attrait pour la vertu.

Soit qu'elle se promenât à pied ou à cheval avec son mari, elle s'arrêtait pour interroger les femmes et les enfans qui se trouvaient sur son passage; ou bien elle le forçait d'entrer avec elle dans les chaumières, dont l'air aisé ou la misère attiraient particulièrement l'attention: mais sir William témoignait la plus vive impatience de la voir s'occuper ainsi un moment d'autre chose que de lui. Il paraissait être dans le ravissement de ce qu'enfin elle était restée en son pouvoir; et il ne voulait pas même qu'elle donnât un seul instant aux soins de son ménage. La profonde indifférence avec laquelle il écoutait ce qu'elle lui disait des maux qui accompagnent la pauvreté, et des projets qu'elle avait conçus pour détruire la mendicité dans le voisinage,

la convainquit enfin qu'elle devait s'estimer trop heureuse, qu'on lui permît de se livrer en secret à sa générosité, et ne plus attendre de sir William qu'il l'aidât, ni qu'il l'encourageât par ses applaudissemens. Ce fut la première contrariété qu'elle éprouva, et qui n'était que le prélude du malheur qui l'attendait.

La tendresse qu'elle avait pour son mari se composait de confiance, d'estime, de respect pour les vertus dont elle le croyait doué, et du charme qu'avaient pour elle ses manières et sa conversation. Elle n'avait pas douté qu'elle ne trouvât le bonheur auprès de lui, malgré la préférence qu'elle avait d'abord eue pour Henry. Elle regardait autour d'elle, et, voyant qu'on pouvait être heureux dans le mariage, lors même qu'on n'épousait pas l'objet de son premier amour, elle croyait religieusement que le bonheur dépendait beaucoup plus des qualités d'un mari, que du hasard qui con-

duisait un homme auprès d'une femme, et qui voulait que, le premier, il fît impression sur elle. « Sir William est estimable, disait Hélène : il n'est point dénué d'agrémens, et je serai heureuse ». Pour que cette conclusion eût été juste, il aurait fallu que sir William eût possédé réellement les qualités qu'elle supposait en lui : mais si ces qualités, sur lesquelles se fondait la tendresse d'Hélène n'existaient pas, était-ce bien assez pour la mériter, que d'avoir des formes agréables et une conversation spirituelle ?

Hélène ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle ne serait pas aussi heureuse qu'elle l'avait imaginé ; mais elle se flatta (car elle était jeune, et elle avait cette activité d'espérance, ce penchant à croire tout ce qui plaît, qui n'abandonne jamais un cœur bon et sensible), elle se flatta qu'il était encore en son pouvoir d'augmenter le nombre de ses chances de bonheur. Elle s'était promis que

sir William la seconderait dans la pratique de ses vertus, et qu'il partagerait ses plaisirs. Pour n'avoir pas atteint son but sous le premier rapport, elle ne désespéra pas de réussir dans son second projet, et de parvenir, par cette voie détournée, à rendre son mari tel qu'elle souhaitait. En conséquence elle contribua, autant qu'il était en son pouvoir, à exécuter le dessein qu'il avait formé de lui faire construire une laiterie. Mais l'ostentation déplacée qu'il déployait dans la construction de cette fabrique, et l'affectation avec laquelle il voulait paraître consulter sans cesse sa femme, tandis qu'il montrait le mécontentement le moins équivoque, lorsque son goût n'était pas en tout conforme au sien, lassèrent la pauvre Hélène de sa laiterie long-temps avant qu'elle fût achevée, et jamais elle n'y but une jatte de crême qui ne lui rappelât la personnalité, la violence, ou la jalousie de sir William.

Chaque jour lui apportait de nouvelles preuves

preuves qui ne lui permettaient pas de douter que celui qu'elle s'était engagée à aimer et à respecter, n'eût tous ces défauts.

Il ne faisait de dépenses que pour se satisfaire lui-même. Ses libéralités arrivaient à la vérité jusqu'à Hélène, parce qu'il mettait dans ce moment presque tout son orgueil à la voir bien parée et ne manquant de rien; mais elle ne tarda pas à découvrir qu'il regarderait sûrement comme un crime, les plaisirs innocens et dignes d'éloges dont il ne serait pas le principal objet.

Des manières les plus douces et les plus polies, elle le voyait passer fréquemment, pour la plus légère provocation de la part d'un domestique, à l'emportement et à la fureur; et il lui était impossible de ne pas remarquer qu'il prenait envers ses inférieurs, le ton le plus dédaigneux, et qu'il en était véritablement le tyran.

Hélène était l'objet de l'admiration et

de l'amour du voisinage : sa jeunesse et son humeur enjouée la portaient à accepter toutes les parties de plaisir qui lui étaient offertes, et à en provoquer elle-même par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Sir William lui donna bientôt à entendre, car personne n'était plus prompt à trouver un sujet de contrariété, que tant de gaîté et tant de fêtes lui déplaisaient ; et elle se confina aussi-tôt dans l'intérieur de sa maison. Un pareil sacrifice ne lui aurait rien coûté, si son mari avait eu quelque motif raisonnable de l'exiger : mais la certitude qu'elle sacrifiait quelques jouissances agréables à l'hydre de la jalousie, lui fut extrêmement pénible.

On demandera de qui sir William était jaloux : il l'était de tout le monde, et de tout ce qui pouvait contribuer aux plaisirs d'Hélène, lorsqu'il n'en avait pas eu l'idée, ou qu'il n'y était pour rien.

Des événemens de tous les jours don-

naient de la consistance, et justifiaient déjà tous les soupçons désavantageux pour sir William, qui, avant son mariage, s'étaient élevés d'une manière vague et indécise dans l'esprit de sa femme; et il n'y avait pas encore six mois qu'Hélène était mariée, qu'il lui fallut faire la tâche difficile de tenir sans cesse en haleine, par tous les artifices qui étaient en son pouvoir, son affection pour un homme qui, s'il avait voulu, serait parvenu, dans la moitié moins de temps, à s'assurer à jamais la possession d'un cœur qui ne voulait que lui appartenir; mais les efforts de sir William paraissaient tendre, si réellement ils avaient quelque objet, plutôt à détruire, qu'à exciter et à nourrir l'amour.

Hélène savait qu'elle ne serait heureuse, qu'autant qu'elle conserverait dans son cœur de tendres sentimens pour son mari; elle craignait même que l'accomplissement de ses devoire ne dépendît aussi de cette condition. Elle avait

été élevée à l'école de l'adversité, et s'était montrée capable des plus grands sacrifices, et de la résignation la plus docile mais alors elle trouvait, dans un père qui l'aimait avec la plus vive tendresse, un consolateur affectueux, un panégyriste éloquent. Dans les momens les plus cruels, lorsque ses efforts étaient plus difficiles, elle avait recours à lui ; et les consolations et l'approbation qu'il lui donnait, l'encourageaient, diminuaient l'amertume de ses chagrins, et la soutenaient dans le sentier épineux de la vertu. Les épreuves qu'elle s'attendait à subir ne lui promettaient pas de semblables secours, de pareils encouragemens. Son premier devoir était de s'interdire toute plainte : oublier les rigueurs de sa destinée, et garder sur ses malheurs un silence inviolable; telle était la conduite qu'elle devait tenir désormais.

Cependant, lorsque tout lui faisait sentir qu'elle était malheureuse, com-

ment pouvait-elle se le dissimuler ? lorsqu'elle souffrait, comment se taire ? Trompée dans son attente, pouvait-elle se donner un air satisfait ? Comment enfin conserver de l'amour pour sir William, lorsqu'il perdait à ses yeux tout ce qui le lui avait rendu estimable ? C'était pour Hélène autant de motifs d'inquiétude qui l'agitaient à-la-fois, et elle avait encore un autre sujet de chagrin qui l'occupait bien davantage.

Ne pouvant pas aimer, il était impossible qu'elle se trouvât heureuse d'être aimée. Elle sentait qu'elle ne devait ni à ses vertus, ni à son esprit, la passion que sir William avait pour elle. Chaque jour elle acquérait la certitude que le desir qu'il avait montré dans les premiers momens de leur liaison, de se bien assurer de la bonté de son caractère, desir qu'elle avait considéré avec joie comme une preuve qu'il ne l'aimait que pour ses qualités, et que par conséquent il s'attacherait à elle

davantage, à mesure qu'il la connaîtrait mieux, lui avait été suggéré par le plus pur égoïsme, par la crainte que, sous les apparences de la docilité, elle ne cachât une humeur impérieuse. Quant à lui, il trouvait dans un esprit raisonnable la garantie de la paix de sa maison, dans de bons principes, une sûreté pour son honneur; et voulant avoir une femme par système et pour se donner un héritier, il n'avait pas poussé plus loin ses recherches.

Il avait fixé son choix sur Hélène, parce qu'elle se distinguait particulièrement par son extrême douceur, et par sa bonté parfaite. Son intention avait toujours été de se choisir une femme avant d'en être devenu amoureux. Hélène, qui d'abord lui avait paru plus agréable que belle, semblait plus propre à lui plaire qu'à enivrer ses sens; il put croire qu'il serait toujours auprès d'elle maître de lui-même; mais quoique du premier coup-d'œil elle ne s'em-

parât pas d'un cœur, ses séductions n'étaient pas moins dangereuses. Les agrémens de sa conversation, les graces de sa personne, sa franchise, sa modestie, son ingénuité, tout conspirait pour rendre inutile la résistance qu'on aurait voulu lui opposer, et pour lui donner sur les cœurs cet empire que la beauté seule ne donne pas. Sir William l'aimait passionnément, et pour qu'il n'eût plus rien à desirer, ou pour endormir sa jalousie, il aurait fallu qu'elle le payât du plus tendre retour.

Raisonnable comme elle l'était, Hélène n'aurait pu se passionner pour personne : un être parfait à tous égards ne lui aurait inspiré qu'un sentiment approuvé par sa raison; il était par conséquent de toute impossibilité qu'elle devînt éperdument amoureuse d'un homme qui perdait chaque jour ses droits à l'estime qu'elle s'efforçait de lui conserver, non-seulement par sa conduite envers les autres, mais encore

par celle qu'il tenait envers elle-même.

En aimant, sir William avait conservé la crainte d'être dupe ; de sorte qu'on pouvait dire que sa tendresse n'était qu'un piége, et sa complaisance qu'un véritable despotisme ; et Hélène, qui avait cherché dans le mariage un ami, y trouvait tour-à-tour un amant et un maître.

CHAPITRE V.

Ce fut à faire ces pénibles découvertes qu'Hélène employa les six premiers mois de son mariage.

Dérangée dans ses projets de bienfaisance, trompée sur le caractère de son mari, mécontente d'elle-même, elle était quelquefois tentée de se reprocher son mariage avec sir William ; mais son bon sens la détournait bientôt de cette pensée.

Elle savait qu'en ne s'écartant pas des

principes, elle n'était pas responsable des événémens. Son erreur ne provenait pas d'un manque de réflexion, d'une démarche trop précipitée, ni d'aucun motif qui blessât les convenances. Elle repassa dans son esprit toute sa conduite, et trouva que, placée de nouveau dans les mêmes circonstances, et éclairée des mêmes lumières, elle se conduirait comme elle avait déjà fait. Cela lui donna un peu d'assurance et de repos. Elle resta persuadée que ce qui était approuvé par la raison, devait nécessairement avoir un résultat capable de satisfaire une créature raisonnable; et elle chercha à tirer de sa position le meilleur parti possible.

Elle considéra qu'elle se trouvait dans une hypothèse toute particulière; qu'un mauvais mariage pouvait être la suite du plus ardent amour, comme celle de l'ambition et de l'avarice; que la prévoyance la plus active ne le prévenait pas plus, que la prudence n'y pouvait

ensuite porter remède. Si les liens qu'elle avait formés offraient un exemple de l'insuffisance de la réflexion la plus froide pour éviter toute méprise, le choix de son père prouvait également qu'il ne fallait pas s'abandonner à ses passions.

« Il y a des maux, disait-elle, qu'il n'est pas en notre pouvoir d'éloigner de nous, et auxquels la pureté même de nos intentions ne saurait nous soustraire. Tout notre mérite consiste dans la manière dont nous nous y soumettons ; et c'est de notre résignation que dépend le bien ou le mal qui en résulte pour nous ».

Cette réflexion amenait à sa suite les plus vives inquiétudes. Hélène avait d'elle-même toute la défiance que donnent la véritable modestie et le desir de toujours bien faire. Pour se mettre à l'abri de ressentir ses peines si vivement qu'il lui échappât des regrets qu'elle aurait condamnés, elle évitait avec soin de donner carrière à son imagination,

qui lui aurait peut-être exagéré les maux attachés à l'erreur funeste qu'elle avait faite. Elle ne se permettait pas même d'envisager le malheur de sa situation, d'examiner les circonstances qui l'aggravaient et lui donnaient un caractère d'originalité capable de réduire au désespoir l'être le plus sage et le plus patient. Elle repoussait à-la-fois celles de ses pensées qui s'élançaient dans l'avenir, et celles qui revenaient sur le passé. Enfin elle acceptait sans se plaindre, le surcroît de peine qui venait à chaque instant augmenter ses souffrances.

Si la mauvaise humeur de sir William, ou sa tendresse (car les effets étaient souvent les mêmes, quoique les causes fussent bien différentes), excédaient les bornes de sa patience, ou la détournaient des plaisirs qu'elle aurait préférés, elle cherchait un autre moyen, moins direct à la vérité, d'arriver à son but. Elle s'efforçait de le désarmer, de l'adoucir par sa complaisance et par sa

gaîté, et de répondre à son amour par l'expression du sentiment le plus tendre : mais c'était la partie la plus difficile de sa tâche. Si elle avait pu estimer son mari, elle aurait peut-être supporté sa dureté et l'exigence avec laquelle il la traitait ; elle aurait même espéré d'en triompher : mais en cessant d'avoir de l'estime pour lui, elle avait perdu cette espérance ; et la perte de cette espérance lui avait ôté tous les moyens de répondre à la passion dont elle était l'objet, autrement que par les témoignages d'une tendresse affectée.

Ainsi Hélène, avec un cœur pur et sincère, se voyait obligée de se faire de l'hypocrisie une vertu : mais ce déguisement, qu'on aurait justement reproché à d'autres comme un crime, n'était pour elle qu'un nouveau malheur.

Un voyage à Londres interrompit momentanément le cours des contrariétés qu'elle éprouvait, et la soulagea un peu du poids des devoirs difficiles qui lui

étaient sans cesse imposés. Le spectacle de la capitale, la vivacité des plaisirs qu'on y goûte, le luxe qu'elle offre, et l'aliment qu'elle donne à la curiosité, occupèrent son esprit d'une manière agréable. Sir William parut lui-même y perdre aussi beaucoup de la mauvaise humeur qu'il avait à la campagne. Il semblait que son ame s'y agrandît. On aurait dit que l'air de Londres convenait mieux à son caractère, et qu'il n'était propre qu'à faire ressortir ses qualités aimables. Sir William y reprit sa libéralité et sa gaîté. Il y dépensait son argent sans contrainte et pourtant sans prodigalité. Sa maison était ouverte à la meilleure compagnie. L'élégance et le goût y régnaient; sa table était servie avec délicatesse, et il en faisait parfaitement les honneurs.

Mais le motif qui le dirigeait ne convenait pas du tout à Hélène, qui aurait bien voulu lui donner d'autres idées sur la manière de dépenser son revenu, et

qui les suivait elle-même pour tout ce qu'elle avait en sa possession. « Voilà, lui disait-il quelquefois, voilà ce qui s'appelle jouir de la vie et de la fortune. Je regrette chaque guinée que je dépense à la campagne. Je ne puis souffrir que mon argent soit employé par de stupides paysans, à acheter une boisson grossière comme eux, et un pain plus grossier encore, ni qu'il me serve à solliciter une popularité, qui perd celui qui en jouit, et l'avilit en même temps ».

« Ce ne serait pas de l'argent dépensé mal-à-propos, lui répondait Hélène, que celui que l'on répandrait même à la campagne, soit pour seconder le développement des richesses et des beautés de la nature, soit pour secourir les infirmes et les vieillards ».

« Quelles beautés dans la nature sont comparables à celles qu'on trouve dans Hyde - Park, et dans les jardins de Kensington ? et quels secours les loix sur la mendicité n'assurent-elles pas aux pau-

vres ? Il n'y a point en Europe de pays où l'on ait autant pourvu à leurs besoins qu'en Angleterre, ou qui puisse le lui disputer en établissemens publics destinés au soulagement de tous les maux qui affligent l'humanité. J'approuve les motifs qui ont déterminé ces diverses fondations ; mais j'ai fait tout ce que je devais faire en y contribuant pour ma part, selon mes facultés. Je n'ai point cherché à me soustraire à cet appel à ma bienfaisance ; mais je suis persuadé que les aumônes particulières ne produisent d'autre effet que d'entretenir les paresseux, et d'augmenter pour ceux qui les font, la taxe imposée par le gouvernement ».

Hélène n'insistait pas, parce que toutes ses représentations auraient été inutiles. Elle se contentait de songer en elle-même que celui qui n'hésitait pas à dépenser deux cents francs pour passer à Londres une soirée agréable, trahissait la vérité, lorsqu'il disait qu'il ne devait

plus rien à ceux de ses semblables qui manquaient des choses les plus nécessaires à la vie.

Une des maximes favorites de sir William, était que l'argent employé en objets de luxe avait un plus grand motif d'utilité que celui que l'on distribuait en aumônes ; et lorsqu'il passait avec Hélène devant des boutiques riches et brillantes, il les lui montrait d'un air triomphant, et lui demandait si elle ne croyait pas que ceux qui contribuaient à les soutenir, fussent infiniment plus utiles à la société, que toutes les bonnes ménagères et toutes les dames de charité qui eussent jamais existé.

Hélène avait trop de raison pour discuter avec l'égoïsme et de vains préjugés. Elle lui répondait : « Si tout le monde était à Londres, mon cher sir William, votre réflexion serait parfaitement juste : mais, après avoir contribué de tout son pouvoir à l'entretien des manufacturiers qui créent pour le riche des

moyens de subvenir à des besoins factices, il reste encore un grand nombre de gens qui mourraient de faim, si ceux qui ont de grands biens ne détournaient pas de temps en temps leurs regards de dessus les boutiques, pour les fixer sur les chaumières ».

Ces sortes d'entretiens diminuaient beaucoup le plaisir qu'Hélène aurait goûté à se promener dans la ville; elle finit par feindre de partager les opinions de son mari; elle prit plus de soin de sa toilette; elle devint plus recherchée dans sa parure; elle se livra à tous les amusemens de son âge; elle chercha enfin à justifier, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, le goût de sir William, et à tenir son rang dans la société où il l'avait introduite.

Dans l'espèce de cohue où elle vivait, il n'était pas probable qu'elle fît un choix qui pût alarmer la jalousie de son mari, ou blesser son amour-propre: elle n'avait pas le temps de connaître assez

aucun de ceux qui l'approchaient, pour s'y attacher. Les plaisirs se succédaient sans aucune interruption, et sa santé et ses forces suffisaient à tout; mais en même temps elle avait l'esprit trop vif et trop bien cultivé pour ne pas rencontrer, au milieu des hommes étourdis et frivoles qui peuplaient les salons où elle était invitée, des occasions de perfectionner son jugement par les observations et l'expérience.

Si elle se trouvait déplacée dans un monde que sa jeunesse, sa beauté et tous les avantages avec lesquels elle y paraissait, auraient dû lui rendre extrêmement agréable, ce n'était pas par un retour sur le passé, mais par le chagrin secret que lui causait la connaissance du véritable caractère d'un homme dont dépendait son bonheur, et avec qui elle devait passer sa vie. Pour être heureuse, il fallait absolument qu'elle aimât ceux avec qui elle vivait. Le caractère de sir William s'y opposait; de sorte qu'avec

tous les dons qui peuvent embellir la vie et en faire le bien le plus précieux, elle était malheureuse.

Mais elle ne l'était pas seule. Henry n'avait pu retrouver le repos, quoiqu'il n'eût plus rien à espérer, et qu'il eût supporté avec courage la perte de ses espérances. Le mariage de lady Almeria avait été pour lui un soulagement momentané; mais, de même que le relâchement de la fièvre augmente souvent une maladie, son amour semblait avoir pris ensuite une nouvelle force. Vainement sa raison lui disait-elle que quand bien même Hélène n'eût pas été mariée, une autre lady Almeria aurait succédé à celle qu'il ne craignait plus; une sorte d'espoir, que peut-être on n'aurait pas poussé plus loin cette persécution, s'offrait à lui sans cesse, et lui déchirait le cœur.

« Il en sera ce qu'il plaira au ciel, se disait-il à lui-même; le sort en est jeté. Je ne puis échapper à ma destinée; je

suivrai la route que je me suis tracée ».

A la suite de cette résolution, il était allé visiter sa famille qui l'avait fort bien accueilli; il s'était même efforcé de répondre aux marques d'attachement qu'on lui donnait, et de s'occuper de ceux qui l'entouraient; mais ce n'était plus ce même Henry d'autrefois. Sa gaîté, sa pétulance, la sociabilité de son caractère, et son air ingénu et ouvert avaient entièrement disparu. Une gravité inaltérable en avait pris la place, et une réserve extrême, une froide indifférence caractérisaient toutes ses actions. Il paraissait cependant être plutôt dégoûté des plaisirs de son âge, que porté à les fuir. Incapable de s'intéresser à quoi que ce fût, il ne songeait qu'aux peines de son cœur. Quelquefois il rougissait de se laisser abattre ainsi par la douleur, et alors il faisait quelques efforts pour reprendre son ton naturel. Il imaginait même que cela lui deviendrait plus facile s'il pouvait revoir Hélène, et s'accoutu-

mer à sa présence. « Désormais, disait-il, elle ne doit plus rien être pour moi : je ne dois en conserver que le souvenir chéri d'un bien inestimable que j'ai perdu pour jamais. Je veux me familiariser avec ses traits adorés; ce peut être un moyen de diminuer l'amertume de mes regrets ».

Encouragé par cette espérance, il se rendit à Londres, et il lui fut facile de voir Hélène tous les jours, sans en être apperçu : sa présence le jetait dans un trouble inconcevable; mais enfin, après avoir pendant long-temps éprouvé en la voyant la plus vive émotion, il se crut plus sûr de lui-même, et se décida à l'accoster. Il se souvenait encore des derniers mots qu'il l'avait entendue prononcer : « Je ne vais nulle part où vous » ne puissiez m'accompagner, si vous le » voulez ». Il pouvait donc la voir encore, la voir en qualité d'ami; et l'amitié d'Hélène était plus précieuse que l'amour de la femme la plus aimable.

Un soir qu'elle sortait de l'opéra, suivie de lady Almeria, il alla l'attendre à la porte de sa loge.

« Voyez, voyez donc, s'écria lady Almeria, la désolation en personne ! savez-vous que vous avez presque tué cet homme-là » ?

Hélène s'arrêta involontairement. Il lui fut impossible, pendant quelques minutes, de faire le moindre mouvement. Mais Henry, qui avait étudié sa leçon, s'approcha d'elle. Il avait plutôt l'air d'une personne qui était accoutumée à la voir tous les soirs, que d'un amant qui rencontrait pour la première fois, depuis qu'il en avait été séparé, l'objet chéri que le destin cruel avait arraché d'entre ses bras, sans pouvoir le bannir de son cœur.

Il lui demanda des nouvelles de sa santé, si l'opéra lui plaisait, s'il pouvait lui être bon à quelque chose ; et tout cela, avant qu'Hélène, surprise et affligée de la gravité et de la froideur de ses

manières, eût pris assez d'empire sur elle-même pour lui répondre un seul mot.

« Quel air vous avez aussi ! ajouta lady Almeria en éclatant de rire. — Mon cher, elle se porte fort bien ; elle a été enchantée de l'opéra ; et si vous voulez faire appeler notre voiture, vous nous obligerez beaucoup ».

Henry disparut comme un trait lancé par un bras vigoureux. Malgré tous les apprêts qu'il avait faits, et tout le courage qu'il avait rassemblé, cette rencontre était encore au-dessus de ses forces, et il n'aurait pas pu la supporter plus long-temps.

« M. Villars a l'air bien malade » ! dit Hélène en s'efforçant de revenir à elle-même.

« Et lady Ackland ? reprit l'impitoyable lady Almeria. Si vous la voyiez, vous ne pourriez la reconnaître. Tenez, mon enfant ; respirez l'odeur de ce flacon. Si les imbécilles qui se disputaient hier au

soir pour savoir si vous mettiez du rouge, étaient ici, leur pari serait déjà décidé ».

« Que dites-vous donc ? je n'ai besoin ni de sels ni d'essences ».

« Ah, mon dieu, non ! Allons, n'ayez pas peur ; je n'en dirai rien au vieux mari ».

« Je vous supplie, lady Almeria, reprit Hélène avec vivacité, de ne pas parler ainsi. Vous savez que je ne le souffrirais pas ».

« Eh bien ! je lui dirai tout : cela vous fera-t-il plaisir ? On ne sait comment s'y prendre avec vous autres gens à sentimens ».

Au même instant quelques personnes de leur connaissance les accostèrent, et leur demandèrent si elles voulaient qu'on appelât leurs domestiques. Hélène accepta cette offre avec reconnaissance : mais lady Almeria prit aussi-tôt la parole : « Pouvez-vous, lui dit-elle, être si insensible ! Ne savez-vous pas que votre pauvre victime s'acquitte dans ce

moment de la même commission ? Si vous partez sans qu'il vous ait revue, vous le réduirez au désespoir ».

Henry revint à l'instant même. Il annonça que la voiture attendait devant la porte, et il prit la main d'Hélène pour l'y conduire. Ce fut avec quelque peine qu'il parvint à lui faire traverser la foule; et les soins que cela exigea de lui, et la difficulté qu'elle-même éprouvait à le suivre dans le passage qu'il lui frayait, leur épargnèrent à tous les deux un bien plus grand embarras, dont ils ne seraient pas sortis avec si peu d'efforts.

Au moment où elle montait dans la voiture, il lui demanda : « Pourrai-je vous rendre une visite ? Me présenterez-vous à sir William » ?

« Sans doute, répondit-elle; avec le plus grand plaisir »! Elle ne put pas en dire davantage, car lady Almeria la suivait, et la voiture partit presque aussi-tôt.

CHAPITRE VI.

Lady Almeria accompagna Hélène jusques chez elle ; et, chemin faisant, elle n'épargna pas ses plaisanteries sur ce qui s'était passé. Hélène avait du monde à souper ; mais comme il était d'assez bonne heure, personne n'était encore arrivé ; de sorte qu'elles trouvèrent sir William seul, qui avait dîné en ville, et qui n'était rentré que depuis très-peu de temps.

Hélène aurait bien préféré de ne pas prononcer le nom de Henry devant lady Almeria ; mais comme elle était sûre qu'il serait question, dans le cours de la soirée, de sa rencontre avec lui, elle jugea qu'il était plus prudent d'en parler elle-même de l'air le plus indifférent qu'il lui serait possible de prendre.

« M. Villars s'est approché de moi à la sortie du spectacle, dit-elle à sir Wil-

liam, et il m'a témoigné le desir de vous être présenté ».

« Oh! je voudrais que vous les eussiez vus tous les deux, s'écria lady Almeria, lui si sérieux, si grave, et elle si pâle, et se faisant l'un à l'autre les plus froides politesses; vous auriez juré qu'ils ne s'étaient pas vus depuis trois cents ans, et qu'ils n'éprouvaient aucun plaisir à se revoir. En vérité, je ne m'étonne plus qu'Hélène vous ait choisi, si elle a pu deviner le moins du monde ce que Henry deviendrait; car je vous assure que vous êtes dix fois plus agréable que lui ».

« Avez-vous promis à M. Villars que vous me le présenteriez »? dit gravement sir William sans regarder lady Almeria.

« Oui », répondit Hélène.

« Pourquoi donc cette question, interrompit lady Almeria? Auriez-vous quelque motif de vous y opposer? Vous savez bien qu'Hélène l'a abandonné pour vous ».

« Que de folies vous dites, lady Alme-

ria »! reprit Hélène, dans l'intention de lui imposer silence.

« Et certainement, rien de tout cela n'est vrai », ajouta gravement sir Willam. Dans ce moment, au grand contentement d'Hélène, il arriva du monde, et la soirée se passa comme à l'ordinaire.

Lorsqu'ils furent sur le point de se retirer chacun dans leur appartement, Hélène remarqua dans le maintien de sir William, un embarras et une préoccupation qu'elle n'avait jamais vus en lui depuis leur arrivée à Londres. Elle s'efforça d'abord de le distraire par beaucoup de gaîté : mais il la regardait avec des yeux inquiets ; il paraissait avoir des soupçons sur elle, et gardait un morne silence. Elle ne sut d'abord si elle lui laisserait appercevoir qu'elle remarquait ce changement, ni si elle chercherait à regagner sa confiance et à dissiper son chagrin par les protestations d'un attachement inaltérable.

Les choses étaient bien changées depuis la dernière fois qu'elle avait vu Henry, avant la rencontre de l'opéra, et que cette conduite lui avait réussi. Elle estimait alors sir William; elle l'aimait tendrement. Depuis, il avait presqu'entièrement perdu son estime et son amitié. Elle aurait pu, sans blesser la vérité, promettre une fidélité inviolable; mais parler d'un attachement qui n'existait plus, lui semblait joindre la fausseté à une indifférence déjà bien rigoureuse. Son cœur lui avait suggéré les protestations qu'elle avait faites la veille de son mariage. Dans ce moment, elle ne les aurait répétées qu'avec une extrême froideur. Elle avait eu pitié des craintes qu'il lui avait témoignées à une époque où il était censé la moins bien connaître: mais les soupçons que lui inspirait évidemment ce qui s'était passé dans la soirée, lui parurent injurieux; elle les regarda comme de nouvelles preuves d'un égoïsme et d'une petitesse d'esprit,

dont elle avait chaque jour sujet de déplorer les effets.

Son indécision sur le parti qu'elle prendrait se prolongea tellement, qu'avant qu'elle se fût apperçue de son propre silence, il était devenu aussi remarquable que celui de son mari; et ils se retirèrent tous les deux pour se coucher, également peu disposés au sommeil.

Quelques momens d'une pénible méditation, rendirent à Hélène le calme dont son esprit jouissait ordinairement.

Malgré l'impression douloureuse qu'avait faite sur elle le changement qui s'était opéré dans le caractère de Henry, et quoiqu'elle fût alarmée, et en quelque sorte offensée des soupçons auxquels sir William s'était livré, cependant la certitude que sa conduite ne trahirait pas ses regrets, et l'espérance que le temps apporterait quelque remède à la jalousie dont elle était menacée de devenir la victime, lui donnèrent la force de bannir de son cœur tout ressentiment,

et de retenir l'expression de la contrainte qu'elle s'imposait, au point qu'il était impossible d'en appercevoir aucune trace dans son air ni dans son maintien. En réfléchissant sur sa position, tout n'avait pas été cependant au désavantage de sir William : elle ne lui demandait autre chose que de se laisser aimer.

Le cœur qui peut former de pareils vœux n'est pas loin de les accomplir pour sa part ; et ce fut avec une tendresse sincère que, le lendemain, Hélène proposa à sir William de faire hors la ville une promenade de quelques milles, dont il avait parlé depuis peu de jours : mais il s'y refusa d'un air dédaigneux et indifférent, disant qu'il avait d'autres engagemens.

Il alla ailleurs en effet ; car il quitta Hélène immédiatement après le déjeûner, et elle ne le vit plus de toute la matinée.

Hélène s'était d'abord proposé d'employer ce temps à quelques occupations

domestiques ; mais le trouble où l'avait jetée la conduite de sir William, et les conséquences pénibles qu'elle en avait déduites, lui firent craindre de rester pendant plusieurs heures vis-à-vis d'elle-même. Après le départ de son mari, dès qu'elle eut réussi à rasseoir un peu ses esprits, elle donna l'ordre d'atteler sa voiture, et ne cessa ses courses dans la ville que le plus tard qu'il lui fut possible.

A son retour, la première carte de visite qu'on lui remit, fut celle de M. Villars : elle s'en occupa peu, parce qu'on lui apprit presque aussi-tôt que sir William n'était pas encore rentré.

Ils étaient engagés à dîner chez lady Almeria ; mais Hélène, après avoir attendu sir William jusqu'à ce que l'heure du dîner fût passée, conçut de si vives inquiétudes sur cette absence, qu'elle fut absolument hors d'état de tenir sa promesse. Elle s'en excusa sous le prétexte d'une indisposition soudaine ; et,

le cœur oppressé de conjectures et de craintes qu'elle osait à peine qualifier, elle attendit, avec une impatience qu'elle n'avait jamais éprouvée, l'arrivée de son mari.

Sa pendule sonnait neuf heures, lorsqu'elle entendit sir William frapper à la porte. Elle vola aussi-tôt au-devant de lui jusques sur le pallier, et lui dit en lui prenant la main : « Que je suis heureuse de vous voir ? Où donc avez-vous été » ?

« Je suis allé chez votre frère, répondit-il froidement ; mais je n'ai pas pu y rester, quand j'ai su que vous étiez malade. Comment vous trouvez-vous » ?

« Où avez-vous donc passé toute la matinée ? pourquoi n'êtes-vous pas revenu faire votre toilette » ?

« On m'a retenu fort tard. Je savais que votre frère m'excuserait ; mais vous, pourquoi n'êtes-vous pas venue dîner chez lui ? qu'est-ce qui vous en a empêchée » ?

Pendant qu'Hélène lui disait combien elle avait été inquiète d'une si longue absence, il la regardait comme s'il eut douté de la vérité de cette excuse.

« J'aurais cru, reprit-il, que vous n'étiez pas susceptible de vous laisser alarmer si facilement, et que vous saviez résister aux faiblesses de votre sexe. Il est bien malheureux que vous y ayez succombé dans cette circonstance, vous avez manqué l'occasion de voir un ancien ami. — M. Villars était chez votre frère ».

Les yeux d'Hélène se mouillèrent de larmes. « Non, sir William, dit-elle; je n'ai manqué aucune occasion qui puisse me laisser des regrets, je vous le jure. Je vois combien vos soupçons vous rendent injuste envers moi : recevez la promesse solennelle que je vous fais; comptez qu'il ne dépendra pas de moi, que je n'aie vu M. Villars pour la dernière fois ».

« Point de ces résolutions romanes-

ques, s'il vous plaît. Ayez la bonté de ne pas chercher à me rendre ridicule, par l'exaltation de votre vertu. Si M. Villars vous est aussi indifférent qu'il doit l'être, et que vous le dites, pourquoi ne viendrait-il pas chez moi comme toutes vos connaissances et les miennes »?

« J'aurais pu vous faire la même question, car c'était vous qui sembliez vous y opposer ».

« Vous ne saviez donc pas que M. Villars dût aller aujourd'hui chez votre frère? et ce n'est pas la crainte de le rencontrer qui vous a retenue chez vous »?

« Non, sur mon honneur : les motifs que je vous ai exposés, m'ont seuls empêchée de me rendre à l'invitation que j'avais acceptée ».

« En ce cas j'implore mon pardon : j'ai peut-être été trop prompt dans mes conjectures. M. Villars est maintenant une de mes connaissances, vous le regarderez désormais comme tel; et si

vous voulez que je croie que vous ne le recevez pas à d'autres titres, vous en ferez votre société, et vous le mettrez de vos parties, comme vous faites pour tous ceux qui ont les mêmes droits à vos attentions ».

C'était presque trop pour Hélène, mais elle répondit en cachant ce qui se passait en elle : « Je ferai toujours tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous satisfaire ; si je manque en quelque chose, j'espère que votre amour prendra ma défense et que vous m'excuserez ».

« Ah ! Hélène, dit sir William en lui serrant affectueusement la main ; si vous m'aimiez seulement autant que je vous ai aimée ! mais je suis un insensé d'y prétendre. Je me rends moi-même ridicule.... Je vais faire ma toilette, et nous irons ensemble chez M. Carzon : ainsi qu'il ne soit plus question de rien ». En achevant ces mots il passa dans son appartement.

« Hélas ! s'écria Hélène en poussant un profond soupir ; il est bien impossible d'aimer cet homme-là » !

Ils trouvèrent lady Almeria chez M. Curzon.

« Eh bien ! vous n'êtes pas du tout malade, dit-elle à Hélène en la voyant ; je n'ai jamais cru que vous le fussiez. Je gagerais ma vie que vous aviez peur de retrouver d'anciennes amours ».

Hélène raconta combien elle avait été effrayée de l'absence inexplicable de son mari.

« Oui, oui ; c'est bien naturel.... Je ne crois cependant pas un mot de tout cela. Nous allons voir si réellement vous ne craignez rien : voici l'occasion de le prouver ; car il est ici. Je l'ai amené avec moi, malgré son sérieux imperturbable ; grace à mon étoile, Mordaunt n'est pas jaloux ».

Quoiqu'elle n'eût pas dit tout cela en présence de sir William, il était assez peu éloigné pour n'en avoir pas perdu

un seul mot. Il se répandit alors dans le salon, et lady Almeria ajouta : « J'allais partir quand vous êtes arrivée. Cette assemblée est triste comme la rencontre d'un quaker. J'ai voulu essayer d'arranger un cassino ; mais il aurait fallu en mettre de vieilles douairières, dont la vue seule me donne des vapeurs. Maintenant que vous êtes ici, j'aurai du moins avec qui causer : ou bien, venez avec moi, faisons un cassino, et mettons-en M. Villars, quoiqu'il vaille en vérité aussi peu que ces vieilles femmes dont je n'ai pas voulu ; au reste votre présence le ranimera peut-être un peu ».

M. Villars s'approcha alors, et s'inclinant vers Hélène, il lui dit très-froidement qu'il espérait qu'elle se portait mieux.

« Eh bon dieu ! elle n'a pas eu la plus légère indisposition, répondit lady Almeria, qui ne cessait de parler ; je vous l'ai dit tout le long du chemin ».

« Je me flate que M. Villars ajoutera

plus de foi à ce que je lui dirai, reprit Hélène en souriant; je suis parfaitement bien dans ce moment ».

C'était la première fois qu'en parlant de Henry, elle l'appelait M. Villars : il crut que son sang s'était glacé dans ses veines.

« Lady Almeria a la complaisance de répondre pour tout le monde, dit-il avec un sourire forcé; il n'est pas étonnant qu'ayant tant d'occupation, elle se trompe quelquefois ».

« Enfin je vois, repartit l'étourdie, qu'on pourra tirer quelque parti de vous. A votre âge ce serait une folie que de vous condamner ainsi à la douleur. Vous allez jouer avec nous. Je n'ai rien fait encore, et je me suis ennuyée à la mort ».

« Sir William jouera aussi », dit Hélène.

« Non, en vérité, reprit lady Almeria avec vivacité. Je dois vous prévenir que j'en ai eu assez pour ma journée : il devient insupportable ».

« Croyez-vous que vous me plairez davantage en me parlant ainsi »?

« Vous ne m'en aimeriez peut-être pas moins ; au reste, rien ne m'empêchera de dire ce que je pense ».

« Je n'ai pas non plus perdu ce privilége ; et je vous avoue franchement que, si vous voulez que je sois de votre partie, il faudra que vous vous rendiez plus aimable ».

« Plus aimable ! Je serai aimable comme un ange. — C'est une bonne enfant, ajouta-t-elle en s'adressant à Henry ; ainsi, allez ; cherchez-nous un quatrième : mais point de sir William, je vous en prie ».

Quoique Henry fût accoutumé au bavardage de lady Almeria, et qu'il sût le peu de cas qu'il fallait faire de ce qu'elle disait, il ne put s'empêcher de remarquer sur la physionomie d'Hélène quelques traces de mélancolie, des signes d'un chagrin secret ; et cette observation excita en lui la curiosité d'en con-

naître la véritable cause. Il revint un moment après, amenant avec lui sir William.

« Vous voyez que j'ai exécuté vos ordres », dit-il à lady Almeria.

« Mes ordres? Non. Je m'oppose à ce que les maris jouent avec leurs femmes; sir William, vous êtes le seul ici que j'eusse exclus de notre partie ».

« Il faut donc que je croie, pour m'en dédommager, répondit-il en riant, que vous êtes aussi la seule qui m'eût traité avec cette rigueur. Cependant je ne peux vous cacher que ce mouvement de vanité de ma part ne me consolera pas du malheur que j'ai de vous déplaire ».

« Votre exclusion n'était pas absolue, elle n'était que relative : c'est en votre qualité de mari que je vous avais excepté ».

« Je vous prie d'être persuadée que je reçois avec reconnaissance, tout ce qu'il y a de flatteur pour moi dans cette ingénieuse distinction. Si vous voulez,

nous allons nous réunir, et essayer de battre lady Ackland et M. Villars ».

Le jeu donna un peu plus de liberté à Henry, à Hélène et à sir William, et les mit plus à l'aise ensemble; quoique de temps en temps cette réunion fût pour chacun d'eux un véritable supplice. Depuis cette soirée, Henry fut reçu dans la maison de sir William comme une ancienne connaissance.

CHAPITRE VII.

COMME Hélène et Henry se voyaient alors presque tous les jours, ils n'étaient plus si émus quand ils se rencontraient; toutefois Henry ne perdait rien de son extrême réserve; il était même impossible qu'il ne s'apperçût pas qu'elle devenait en quelque sorte contagieuse.

D'un autre côté, la raison d'Hélène et son courage succombaient souvent sous le poids des vexations de tous les

jours, que sir William lui faisait éprouver, et l'on en voyait des traces sur sa figure. Mais Henry, qui ignorait tout ce qui se passait, espérait presqu'autant qu'il le craignait, que l'air rêveur qu'elle avait quelquefois, ne devait être attribué qu'aux souvenirs que sa mémoire lui retraçait. Il souhaitait qu'elle fût heureuse, qu'elle remplît à la rigueur tous ses devoirs ; mais il ne pouvait former des vœux pour qu'elle oubliât tout ce qu'il avait souffert pour elle, et qu'elle vît avec indifférence ce qu'il souffrait encore. Cependant rien n'éclaircissait ses doutes. Hélène ne paraissait ni le fuir ni le rechercher ; elle s'entretenait familièrement avec lui comme à l'ordinaire ; elle le traitait comme son parent et son ami, et l'on aurait dit qu'elle ne se souvenait plus qu'il eût jamais été son amant ; seulement il voyait souvent des larmes couler de ses yeux, et quelquefois il l'entendait soupirer profondément.

Il tourna toute son attention vers sir

William; mais il n'apperçut rien dans sa conduite, qui lui donnât lieu de soupçonner qu'il rendait sa femme malheureuse. Sir William était en effet un homme impénétrable; il savait cacher à tout le monde son caractère, et il avait habituellement d'autres manières et un air tout différent en public et en particulier.

Il craignait d'attirer sur lui le ridicule dont on couvre un mari jaloux, et il voulait que ses connaissances, celles surtout avec qui il vivait dans une plus grande intimité, fussent persuadées qu'il était très-content du choix qu'il avait fait.

Cependant le poison de la jalousie s'infiltrait chaque jour de plus en plus dans son cœur. Plus il apprenait à connaître Henry, et plus il trouvait de conformité entre ses sentimens et ceux d'Hélène. Dans des conversations dont le hasard seul offrait le sujet, il était souvent frappé de la coïncidence de

leurs opinions. Leurs ames semblaient avoir été jetées dans le même moule; leurs cœurs, battre à l'unisson; et leurs vœux, leurs plaisirs, leurs goûts être les mêmes. On aurait dit que la nature les avait formés l'un pour l'autre, tant elle avait établi de ressemblance et de rapports entre eux: et sir William n'osait pas croire que les vertus dont ils étaient doués, eussent assez d'empire sur eux pour les empêcher de céder au penchant qui tendait à les rapprocher. Cependant l'œil pénétrant de la jalousie ne trouvait rien à reprendre dans la conduite d'aucun des deux.

Il faut convenir qu'en effet elle était franche et toute à découvert. Sir William ne voyait point que Henry cherchât à se ménager des momens de solitude avec Hélène, ni qu'Hélène affectât de prendre trop ou trop peu d'intérêt aux entretiens qu'elle avait avec lui: mais il s'appercevait à chaque instant que lui-même il perdait ses droits

à l'estime de sa femme, parce qu'il savait qu'il le méritait; et il ne trouvait pas naturel qu'Hélène, lorsqu'elle aurait cessé de l'aimer, ne se rappelât pas l'amour qu'elle avait eu pour son cousin. Henry d'ailleurs était si digne de cet amour! Il était si intimement persuadé qu'il n'y avait pas de femme qui fût comparable à Hélène! Sir William aurait reçu les preuves les moins équivoques d'une intelligence secrète entre eux, qu'il n'en eût pas été plus certain.

Aussi, lorsqu'il était seul avec sa femme, leurs entretiens se passaient-ils en reproches indirects, en allusions perfides, et en accusations d'indifférence, qu'une pareille conduite ne servait qu'à justifier.

Hélène opposait à tant d'injustice le calme que le bon sens commande, et la plus grande douceur. Elle traitait sir William comme s'il eût été malade, et croyait ne pouvoir le guérir qu'en affectant de ne lui rien cacher.

« Vous avez conçu les soupçons les plus cruels, lui disait-elle quelquefois: et c'est d'autant plus malheureux que, comme ils sont absolument dénués de fondement, je ne sais comment les détruire. Si vous voulez que je conserve dans mon cœur cet amour, que vous vous plaignez si amèrement de voir diminuer, il faut que vous fassiez vous-même quelques efforts pour le nourrir. Les plaintes, les reproches, les calomnies, n'inspirent que de l'éloignement. Conduisez-moi où il vous plaira, je suis prête à vous suivre jusqu'au bout du monde: là, vous serez du moins assuré que je ne vivrai qu'avec vous et pour vous. Tracez-moi un plan de vie où, quoiqu'éloignée de toute société, je puisse remplir les devoirs qui me sont imposés, et vous me trouverez encore prête à l'exécuter. Mais de grace, cessons de vivre dans un monde où de prétendues jouissances s'offrent à nous de toutes parts; et qui nous rend en effet

très-malheureux ; où il est impossible que le genre de vie même auquel vous me forcez, ne soit pour vous la source des peines les plus vives, et n'augmente un mal, qui ne se guérira que par les réflexions que le temps et des observations plus suivies sur mon caractère, vous mettront à même de faire ».

C'était un conseil salutaire ; mais un conseil donné par la froide raison, et non de vives instances dictées par un cœur vivement épris et affligé des soupçons dont on l'accablait : de sorte que sir William s'en indignait plus qu'il n'en profitait.

La retraite d'ailleurs n'était aucunement de son goût : il n'aurait pas été heureux, même avec l'amour d'Hélène, s'il lui avait fallu goûter les douceurs de cet amour dans un désert. Le monde était le théâtre sur lequel ses talens et ses qualités se montraient avec plus d'avantage. Dans la société des savans, chez les grands, à la cour, on l'avait accoutumé

accoutumé à être écouté, admiré; et c'était-là seulement qu'il trouvait le bonheur. S'il avait été possible qu'Hélène l'y accompagnât, et qu'il eût pu se persuader qu'elle le préférait à tous ceux qu'elle y aurait rencontrés, il eût été au comble de ses vœux: mais dans une solitude, la satisfaction de son orgueil manquait à sa félicité; et dans le monde, il lui manquait aussi la certitude d'être aimé comme il voulait l'être. Enfin, plein de cette idée que le cœur d'Hélène appartenait tout entier à Henry, il résolut de les séparer. C'était plutôt par précaution que pour assurer la guérison des blessures cruelles que la jalousie lui avait faites. S'il avait eu des preuves qu'elle eût immolé son honneur à sa passion pour Henry, il aurait trouvé dans la punition qu'il projetait de lui infliger, sinon un dédommagement, du moins une sorte de satisfaction: tandis que la perte d'un cœur, dont la possession était pour lui du plus grand prix;

troublait son repos à jamais et l'affligeait si profondément, qu'aucune vengeance, aucun dédommagement, ni même une distance quelconque mise entre Hélène et Henry, n'auraient réussi à l'en consoler. La solitude lui parut aussi plus propre à exalter les sentimens dont il la croyait occupée, qu'à leur nuire; de sorte que pour lui offrir des sujets de distraction, auxquels Henry fût étranger, et pour ne pas se priver lui-même du plaisir qu'il trouvait à vivre dans le monde, il la conduisit à Weymouth.

Victime infortunée de ce mélange d'égoïsme et de vanité, Hélène s'était flattée qu'elle obtiendrait la permission d'aller visiter le château de Groby, ou de retourner à Oakley; mais sir William semblait avoir un égal éloignement pour ces deux séjours.

Les bienfaits qu'Hélène répandait à Oakley, et auxquels il n'avait aucun desir de s'associer, lui paraissaient accuser

la sensibilité dont il se croyait doué, et il trouvait que Groby était trop intimement lié au souvenir de Henry, pour ne pas craindre l'impression qu'elle en recevrait en le revoyant.

Hélène quitta la capitale sans se plaindre; mais elle n'alla à Weymouth qu'avec une extrême répugnance. Les mauvais procédés de sir William avaient depuis long-temps dissipé le peu de gaîté qu'elle avait apporté à Londres. Les plaisirs qu'offre le séjour de cette ville avaient perdu le mérite de la nouveauté, et avec lui le don d'intéresser un cœur aussi peu satisfait que celui d'Hélène. Les travaux, au contraire, et les amusemens de la campagne, étaient tellement conformes à ses goûts, qu'elle y aurait trouvé sans cesse de l'occupation pour son esprit, et des jouissances pour son cœur. Elle n'espérait plus de pouvoir jamais aimer sir William, ni de rendre à un homme si personnel et si exigeant, cet esprit de justice, qui seul

lui aurait promis encore quelque bonheur, pendant qu'il aurait continué d'avoir pour elle de l'amour; et s'élançant quelquefois dans l'avenir, elle envisageait avec effroi le moment où elle lui serait devenue indifférente.

Mais le bon sens d'Hélène ne lui permettait pas de se tourmenter d'avance par la crainte des malheurs qui pouvaient lui arriver, et elle employait les ressources de son esprit à se persuader que, si elle pouvait obtenir de se retirer à Oakley, soit que William l'y suivît ou non, elle saurait encore se rendre la vie assez douce, en remplissant avec activité les devoirs qui lui seraient imposés. Il lui fallut néanmoins abandonner, pour le moment, toutes ses idées de repos et de plaisirs champêtres, et se préparer à aller vivre dans la dissipation et les fêtes bruyantes, qui se succèdent sans interruption dans un endroit où l'on prend les bains de mer.

Il y avait très-peu de temps qu'elle

était à Weymouth, lorsqu'elle eut des motifs de se croire dans un état qu'elle s'attendait qui ferait le plus grand plaisir à sir William.

Pendant les premiers mois de son mariage, il avait souvent témoigné la plus vive impatience de devenir père, et plus d'une fois il s'était plaint amèrement de voir son attente trompée. Hélène jouissant déjà de mille soins délicieux que lui promettaient les devoirs de la maternité, se hâta d'informer son mari, que le dérangement de sa santé lui faisait espérer qu'elle remplirait les vœux qu'il avait inutilement formés pendant long-temps.

Loin de recevoir cette nouvelle avec joie, sir William en fut accablé, comme il l'aurait été d'un malheur imprévu. Il changea de couleur; ses lèvres éprouvèrent un mouvement convulsif, signe certain de la violence qu'il se faisait, et il eût à peine assez d'empire sur lui-même, pour répondre à sa femme quel-

ques mots de tendresse, et la féliciter.

C'était une véritable énigme pour Hélène : heureusement son innocence trompa sa pénétration ; et après des conjectures, toutes plus alarmantes les unes que les autres, elle s'arrêta à cette supposition, bien pénible sans doute, que sir William n'ayant plus d'amour pour elle, avait perdu en même temps tout desir de se voir uni à elle par de nouveaux liens. Elle se confirma dans cette idée, lorsqu'elle vit que, loin de l'empêcher de monter à cheval, de danser, et de faire de longues courses à pied, il l'y encourageait au contraire ; mais Hélène qui commençait à sentir qu'elle ne pouvait plus être heureuse que par ses enfans, mit le plus grand soin à ne pas perdre, par une imprudence volontaire, la seule perspective de bonheur qu'on ne pût lui ravir.

Sir William, feignant de ne pas remarquer les précautions qu'elle affectait de prendre, arrangeait chaque jour

de nouvelles parties de plaisir, des promenades à cheval, des courses, ou des jeux qui demandaient de la force et de l'agilité. Elle avait une santé robuste, et ne savait comment s'excuser de ne pas accepter ce qu'on lui proposait, sans paraître s'occuper d'elle jusqu'au ridicule, et par un motif auquel personne ne semblait attacher la moindre importance.

Après un séjour de deux mois à Weymouth, sir William forma, avec quelques personnes, le projet de traverser dans toute sa longueur le pays de Galles d'aller ensuite de Chester à Scarborough, et d'employer ainsi tout le temps qui s'écoulerait encore jusqu'aux fêtes de Noël, qu'Hélène et lui devaient aller passer un mois dans le Devonshire, avec le jeune Mordaunt et lady Almeria.

Hélène se hasarda à demander un peu de repos, et parla d'Oakley; mais sir William lui dit que le voyage lui ferait du bien, et qu'il n'avait tout ar-

rangé ainsi que par rapport à elle.

Dans l'espoir que lorsqu'ils seraient à Scarborough, elle réussirait à persuader sir William de faire une visite au château de Groby, qui n'était pas beaucoup plus avancé vers le nord de l'Angleterre, elle se sentit moins d'éloignement pour ce qu'on lui proposait. Elle fit part de cette idée à son père, et cela lui suffit pour trouver beaucoup d'agrément, dans l'exécution d'un projet qui, autrement, aurait été pour elle une source intarissable de contrariétés. Mais quand on arriva à Scarborough, sir William déclara que la saison était tellement avancée, qu'aucune considération ne le déterminerait à faire un mille de plus vers le nord; et sous ce prétexte, il retourna à grandes journées dans le Berkshire.

Hélène, fort heureusement, avait peu souffert de tous ces voyages. Quand elle se vit de nouveau à Oakley, elle aurait bien voulu pouvoir y rester quelque

temps : sir William ne tint aucun compte de ses desirs. A peine arrivé, il se montra impatient d'aller à Stanton-Park, et ils partirent pour s'y rendre.

Lady Almeria avait rempli sa maison d'une nombreuse société de jeunes gens à la mode, tous plus frivoles et plus dissipés les uns que les autres. La chasse, les courses à cheval, les volans et tous les exercices agréables occupaient la matinée : le soir on se livrait aux plaisirs d'une table abondamment servie ; on jouait gros jeu, et ceux qui ne jouaient pas dansaient ou faisaient de la musique. L'amour s'y montrait sous toutes les formes et à tous les degrés, depuis l'humble berger, timide, soupirant et jaloux, jusqu'à la coquette étourdie qui se joue des sentimens qu'elle feint d'éprouver.

Le jeune Mordaunt et lady Almeria avaient cessé depuis long-temps, de conserver même les apparences de la passion qui leur avait fait faire ensem-

ble, en si peu de temps, le voyage d'Ecosse. Mais en cessant de contribuer mutuellement à leurs plaisirs, ils étaient tombés dans l'excès contraire, et ils avaient perdu jusqu'au souvenir de ce qui s'était passé entr'eux. Le mari n'avait pour sa femme aucun égard, aucune attention; de son côté, sa femme le traitait avec la plus froide indifférence. Il faisait des coquetteries à la première femme tant soit peu jolie qui voulait l'écouter, et elle folâtrait avec tous les agréables qu'elle rencontrait dans son chemin.

Elle était accouchée depuis peu d'une pauvre petite fille qu'elle avait abandonnée à des soins mercenaires, et qui était bien rarement visitée par sa mère. Avec un semblable spectacle devant les yeux, dans une maison qui offrait une si vaste carrière à de justes censures, la chaumière de la nourrice était le refuge d'Hélène : elle y passait chaque jour plusieurs heures.

Depuis le séjour de Weymouth, sir William semblait avoir beaucoup perdu de son amour pour sa femme; néanmoins il ne pouvait, dans le cercle dont elle était alors environnée, s'empêcher de remarquer la supériorité que lui donnaient sa raison et ses rares qualités. Il en fut saisi d'admiration; il parut se rapprocher d'elle avec plaisir, et souvent il allait la chercher chez cette nourrice, où elle restait pendant la plus grande partie de la journée.

Hélène, qui ne perdait jamais de vue le desir vertueux qu'elle avait de donner d'elle à sir William une opinion qui le rendît plus estimable à ses yeux, et qui ranimât dans son cœur des sentimens qu'elle n'avait plus pour lui, sentit renaître ses espérances à l'approche du moment desiré où des soins et des jouissances domestiques fixeraient son mari auprès d'elle. Elle se réjouissait à l'avance de le voir quitter la vie dissipée et même vicieuse qu'il menait, pour se rendre à

son ménage, et venir la chercher dans la retraite innocente où elle se renfermerait pour nourrir son enfant. Quelquefois cédant à un mouvement de tendresse et d'abandon, elle s'amusait à lui mettre dans les bras sa petite nièce, et à le faire jouer avec elle, comme si elle eut voulu goûter, par anticipation, le plaisir qu'ils éprouveraient tous les deux lorsqu'ils auraient un enfant avec qui ils pourraient jouer de même, et qui leur appartiendrait : mais il ne se prêtait pas long-temps à cette douce illusion; s'il suivait Hélène chez la nourrice, c'était pour ne pas la quitter, et il n'allait l'y chercher que pour l'en ramener aussitôt.

CHAPITRE VIII.

Hélène était déjà depuis plus d'un mois à Stanton-Park ; et le peu d'agrémens que lui offrait la société qu'on y avait rassemblée, ou plutôt l'éloignement que lui inspiraient la plupart des personnes qui la composaient, l'avaient conduite naturellement à renfermer, pour ainsi dire, ses charmes et ses talens dans une réserve polie, qui empêchait tous ceux qui l'approchaient de se familiariser le moins du monde avec elle.

M. Villars survint.

A la ville, jamais elle ne l'avait mieux traité que tous ceux qui fréquentaient sa maison. Il était difficile en effet, dans des cercles nombreux, et où chacun cherchait à se montrer sous les dehors les plus avantageux, de distinguer personne, quelques motifs que l'on eût

d'ailleurs de le faire : mais dans cette maison de campagne de lady Almeria, où la familiarité allait presque jusqu'à la licence, où tous les vices semblaient être en action, et où chacun se faisait gloire de la dépravation de son cœur, Henry obtint, il faut l'avouer, une prédilection marquée. Lorsqu'Hélène lui parlait, son front se déridait; elle n'avait plus l'air si froid et si réservé; elle perdait toute contrainte; son cœur était sur ses lèvres; son regard s'animait, et le sourire de la confiance et de l'approbation donnait à sa figure une douceur inexprimable.

Henry venait de Groby : jamais elle ne se lassait de parler de son père, de ses sœurs, de ses chers Thorntons. Rien de ce qui se rapportait à eux ne lui paraissait peu intéressant, ou indigne de son attention et de sa curiosité.

A la vérité, elle ne desirait rien tant que de voir sir William se mêler à ces conversations; car elle aurait voulu qu'il

y prît un égal intérêt : mais le changement qu'avait opéré en elle l'arrivée de Henry, était pour lui une offense mortelle, et la preuve la plus convaincante de la justesse de ses soupçons.

Depuis ce moment, une haine mortelle avait succédé dans l'ame de sir William à l'amour qu'il avait eu autrefois pour Hélène; il forma la résolution de s'en venger.

Il était capable de cette fausseté dont il la soupçonnait si injustement. La crainte qu'il avait de passer pour un mari jaloux, lui donna la force de cacher, même aux yeux de sa femme, les tourmens qui le consumaient.

Loin de se conduire comme à Weymouth, il persista dans les démonstrations de la tendresse qu'il avait feint de reprendre pour elle. Il lui vantait souvent Henry ; il lui faisait remarquer combien il était supérieur à tous ceux qu'elle voyait ; il montrait du plaisir à causer avec lui, et cherchait toujours à

intéresser Hélène à leurs entretiens. Il était porté à cette profonde dissimulation, non-seulement par le desir d'échapper au ridicule de la jalousie, mais dans l'espérance qu'en écartant ainsi toute méfiance de la part d'Hélène et de Henry, il s'assurerait d'un fait dont il ne doutait pas, quoiqu'il n'en eût aucune preuve, et il pourrait ensuite exécuter le projet qu'il avait formé; ce qu'il n'aurait pas osé, sans une démonstration de son déshonneur, poussée jusqu'à l'évidence.

Sir William avait beaucoup plus d'artifice qu'il n'en fallait pour tromper l'innocence ingénue d'Hélène. Elle jugea qu'il s'était convaincu de l'injustice de ses soupçons, et aussi-tôt elle lui pardonna de bon cœur ceux auxquels il s'était livré. Elle s'imagina que réellement il n'était pas mécontent qu'elle conservât pour Henry, et qu'elle lui témoignât cet intérêt, cette amitié que l'on a pour un proche parent, d'autant

plus que jamais elle n'avait désavoué ses sentimens pour lui, et qu'elle avait au contraire toujours protesté qu'ils la suivraient au tombeau. L'examen le plus sévère de son cœur ne lui montrait rien dans sa conduite dont elle dût se cacher ; et lorsqu'elle crut que sir William était entièrement guéri de sa jalousie, elle se trouva bien soulagée, et se livra avec sécurité au repos que cet heureux événement lui faisait espérer. Henry semblait aussi avoir repris son caractère naturel ; et Hélène se félicitait en secret de ce qu'enfin elle touchait au terme de ses malheurs.

Elle était naturellement disposée à la confiance, et son imagination saisissait avec avidité tout ce qui lui promettait l'accomplissement de ses vœux. Il y avait des momens où elle regardait comme certains des changemens dans sa position, quoiqu'elle n'eût encore que la probabilité de les opérer par les efforts réunis de sa vertu et de sa raison.

« Maintenant, se disait-elle à elle-même, Henry est heureux. Avec le temps, sir William deviendra tel que je desire qu'il soit. Son amour pour moi sera aussi raisonnable qu'il est tendre. Il méritera tout mon cœur, et je le lui donnerai : et enfin, après tant de chagrins et d'alarmes, il n'y aura pas de destinée plus douce que la mienne ».

Il aurait dépendu de sir William de réaliser ce rêve de bonheur ; il préféra d'y substituer les tourmens de la cruauté la plus raffinée.

Le plaisir qu'Hélène éprouvait en songeant à l'avenir, lorsqu'elle s'entretenait avec sir William et Henry, s'épanchait quelquefois sur son visage, et lui donnait un air tendre et satisfait qu'il serait impossible de décrire. Henry voyait alors en elle l'image de la vertu ; et sir William, la femme la plus abandonnée et la plus méprisable..... « Le moment viendra, se disait-il alors tout bas ; il viendra le moment de ma vengeance» !.... et

cette espérance lui donnait la force de se contraindre, et de retenir les transports de la rage qu'il avait dans le cœur.

Cependant la nécessité de dissimuler devint à la fin trop pénible; il brûlait déjà de commencer à punir et à se venger : Hélène devait faire ses couches à Londres; il l'y conduisit vers le commencement de février.

CHAPITRE IX.

Dès qu'ils eurent quitté Stanton-Park, sir William changea absolument de conduite. Il ne chercha plus à déguiser la mauvaise opinion qu'il avait conçue de sa femme : il lui reprocha, sans aucun ménagement, le plaisir qu'elle avait paru goûter dans la société de Henry, et se félicita de l'adresse avec laquelle il avait rendu inutiles toutes les précautions qu'elle avait prises pour cacher ses véritables sentimens.

Hélène l'écouta d'abord avec un étonnement et une indignation qui, pendant quelque temps, lui ôtèrent l'usage de la parole. Elle ne savait comment répondre à cette accusation. Sa conscience et son honneur ne lui reprochaient rien. Elle avait toujours cru que sir William approuvait les marques d'intérêt qu'elle donnait à Henry ; elle était sûre d'ailleurs qu'il n'y avait pas dans cet attachement presque fraternel, une seule étincelle de l'amour dont son mari avait le droit de s'offenser.

Elle ne pouvait conserver de longs ressentimens : avant qu'elle eût la force de répondre aux outrages de sir William, elle sentit pour lui, en elle-même, quelque chose de semblable à la pitié, où peut-être il se mêlait aussi du mépris.

« La seule chose qui m'afflige dans tout ceci, lui dit-elle, c'est que vous puissiez accorder, avec les idées que vous avez sur l'honneur et sur la tendresse, les efforts que vous faites pour

trahir ceux que vous avez pris l'engagement de défendre. Regarder comme une découverte que vous devez à votre adresse, un sentiment qui n'a jamais été désavoué de ma part, est une tentative inutile pour me tromper une seconde fois. Pour être confiante, l'innocence n'est pas dépourvue de sens. Soyez persuadé que vous n'avez rien découvert, car on n'a essayé de rien cacher. Aussitôt que j'eus accepté votre cœur, le mien vous fut dévoilé tout entier. Si vous n'avez pas su le conserver long-temps, il ne faut point en accuser mon inclination pour un autre, mais vous en prendre à ce que vous manquez des qualités qui seules peuvent rendre un attachement durable. J'ai travaillé à vous aimer, et jamais vous n'aviez été si près de posséder mon cœur, qu'au moment que vous avez choisi pour m'accabler des reproches les plus injurieux. Que dirai-je de plus? Oh! le plus malheureux des hommes! que puis-je ajouter à ce que je

viens de vous dire? si ce n'est que mon cœur sera encore à vous, lorsque vous saurez le mériter».

Sir William frémit de rage. L'évidence de la vérité le frappa avec la rapidité de l'éclair qui brille et tue en même-temps. Se croire seul responsable de la perte d'un bien aussi précieux que l'attachement d'Hélène, était pour lui un tourment qu'il n'avait pas la force de supporter. Accuser Hélène de fausseté, ne pas douter qu'elle ne fût coupable, lui parut beaucoup moins pénible; et tout-à-coup se refusant à la conviction, il se livra à un accès de fureur qui le soulageait à la vérité momentanément, mais qui devait être à l'avenir la source des reproches les plus amers.

Le trouble qu'Hélène éprouva hâta le moment de sa délivrance. Elle fut prise subitement du mal d'enfant; le danger augmentait peu à peu; bientôt il devint si grand que sir William aurait volontiers consenti à la voir dans les bras

de M. Villars, si, à ce prix, il avait pu s'assurer qu'elle ne mourrait pas. Ce n'était pas par la mort d'Hélène que le ciel avait résolu de le punir : elle donna le jour à un garçon, et l'on déclara qu'elle était hors de danger.

Au milieu des mouvemens divers de douleur, d'effroi et d'indignation qui l'agitaient, Hélène éprouva, en serrant son fils contre son sein, une joie qui ne pouvait être troublée par les malheurs qui ne menaçaient qu'elle seule ; et elle n'en eut que plus de regrets, de ne pouvoir aimer dans le père de son enfant, un mari de son choix.

Sous prétexte de lui épargner toute émotion qui pût lui être nuisible, sir William s'absenta quelques jours de son appartement ; et, de son côté, elle profita de cet intervalle pour se disposer à une si grande bienveillance envers lui, qu'elle fût en état de le recevoir, lorsqu'il reviendrait, avec un intérêt qui lui prouvât qu'elle était disposée à oublier

tout ce qui s'était passé dans leur dernière entrevue.

Elle lui présenta son fils en souriant tristement, et lui dit : « Qu'il soit le gage de l'oubli du passé, et d'une amitié inviolable ponr l'avenir ».

« Un fils » ! dit-il en regardant l'enfant d'un air égaré.

« Est-ce que vous ignoriez que c'était un garçon » ?

« Oui », répondit-il, et il répéta : « Un fils » !

« Cher sir William, prenez votre enfant dans vos bras. Donnez-lui un baiser ; rien n'est si salutaire pour les peines de l'ame que les caresses faites à l'innocence ; je l'ai moi-même éprouvé ».

« Je l'éprouverais sans doute aussi » !

« Pourquoi donc ne l'essayez-vous pas » ?

« Non : ce remède-là n'est bon que pour les femmes ».

« Il l'est aussi pour un père », ajouta Hélène.

« Vous

« Vous avez raison », dit sir William; mais il ne toucha pas l'enfant.

Hélène affligée, surprise, et confusément agitée par des soupçons que leur indécision rendait encore plus pénibles, serra précipitamment son fils contre son cœur, et fondit en larmes.

Sir William, effrayé, essaya de la calmer, en lui disant ce qu'il put trouver de plus tendre et de plus consolant; mais il ne fit aucune caresse à l'enfant, et ne parut pas non plus le regarder, ni comme le gage de l'oubli du passé, ni comme le garant d'une amitié inviolable.

La convalescence d'Hélène fut longue. Le chagrin influait beaucoup sur sa santé; elle voyait sir William rêveur et mécontent. Quoiqu'il ne dît et ne fît rien qui témoignât de l'humeur ou du ressentiment, les mêmes soupçons qu'il avait toujours eus semblaient seuls l'occuper encore, et absorber toutes ses facultés.

Hélène eut enfin la force de sortir en voiture. Elle prenait chaque jour des forces, et elle jugea à propos de ne pas tarder davantage à informer sir William d'une résolution qu'elle avait formée : il lui en fournit lui-même bientôt l'occasion.

Un jour qu'il la rencontra revenant de la promenade, il la félicita sur ce qu'elle commençait à reprendre ses belles couleurs, et que ses yeux retrouvaient leur éclat et leur vivacité, et il ajouta froidement et d'un ton offensant : « Vous pourrez bientôt reparaître dans la société ; vous pourrez bientôt revoir tous vos amis ».

« Je n'ai que peu de mots à vous dire à cet égard, répondit Hélène ; et si vous avez le loisir de m'entendre, je profiterai de ce moment ».

« Vous n'allez pas me faire un sermon, j'espère » ?

« Je n'ai point l'éloquence en partage, et ce que j'ai à vous dire ne sera pas long ».

« Fort bien, madame, reprit-il avec ironie; je vous écoute, parlez ».

« Lorsque je m'apperçus pour la première fois de la mauvaise opinion que vous aviez injustement conçue de moi, j'aimai à croire qu'une semblable jalousie n'était que l'effet d'un trop ardent amour, et je m'en rapportai, pour vous dissuader, à cet amour lui-même, et à l'innocence de ma conduite. Quand ensuite j'eus lieu de penser que le mal avait des racines plus profondes, qu'il provenait de la tournure de votre esprit, et que peut-être vous n'en guéririez pas, je vous offris avec franchise de me retirer du monde avec vous, et de ne vivre que pour vous. Vous traitâtes cette proposition comme une absurdité, comme le rêve d'une imagination romanesque; vous m'ordonnâtes de recevoir auprès de moi tous ceux qui rechercheraient ma société, et de n'établir entre eux aucune distinction. J'obéis à cet ordre, autant qu'il était en mon

pouvoir de le faire : il ne comprenait pas, il ne devait même pas comprendre celui de fermer mon cœur à des sentimens qui ne pouvaient vous offenser, et que j'avais toujours avoués ; ni la défense non plus de me rapprocher davantage, dans nos sociétés, des gens véritablement estimables, de distinguer la sagesse de la folie, et le bien du mal. Vous savez si mes préférences ont jamais excédé les bornes de la décence ; et j'ai la douleur de voir que, malgré la conformité de ma conduite avec ces principes, qui sont essentiellement irréprochables, je n'ai pas pu me justifier à vos yeux. Je ne croyais pas alors qu'il fût possible que vous eussiez des doutes sur ma fidélité. Mais aujourd'hui, vous ne craignez pas de m'accuser d'avoir volontairement donné mes affections à un autre. Après cette accusation, en est-il que vous ne puissiez pas diriger contre moi ? Je frémis en y songeant, et je veux me mettre à l'abri

d'un soupçon, dont l'injustice pourrait s'étendre sur les enfans que je vous donnerai peut-être encore. Ce que je vous ai proposé il y a quelque temps, par tendresse pour vous, je vous le demande aujourd'hui comme une grace et comme un refuge pour moi. Je ne retournerai plus dans aucune société, je ne reverrai plus aucun ami, de peur de réveiller en vous des doutes qui m'outragent. Si vous voulez que je reste à Londres, j'y serai prisonnière dans ma maison; mais si vous préférez de sauver les apparences d'originalité que cela me donnerait sans doute dans le monde, je vous demanderai la permission de me retirer à Oakley : ma santé sera un excellent prétexte à faire valoir, et là du moins, vous n'aurez pas le moindre motif de persister dans une jalousie qui me blesse et vous rend malheureux ».

Sir William témoigna le plus grand étonnement, en voyant avec quel calme et quelle assurance Hélène parlait de

ses torts et de sa conduite : l'empire de la vérité sembla le distraire, malgré lui, d'un projet qui occupait son esprit.

« Iriez-vous seule à Oakley » ? lui demanda-t-il.

« Je ne serai pas seule, mon fils m'y tiendra compagnie ; et j'espère encore que tout amour pour moi n'est pas tellement éteint dans le cœur de son père, qu'il ne vienne de temps en temps nous rendre visite ».

Un mouvement de méfiance et d'indignation se peignit à l'instant sur la figure de sir William.

« Vous n'en doutez pas ? son père ira sûrement vous rendre visite » ?

« Ah ! je l'espère, dit Hélène avec vivacité. Vous approuvez donc mon projet, sir William ; vous me permettez de me retirer à Oakley ».

« Oui ; pour y régner, pour y rechercher la popularité par d'insidieuses aumônes, pour vous y faire un parti du rebut de la nature entière, pour y éta-

blir votre réputation sur les ruines de la mienne ».

« Bon Dieu ! s'écria Hélène ; puis se modérant un peu, elle reprit en ces termes : Combien de telles pensées sont loin de moi ! je n'ai aucune prédilection pour Oakley. Vous avez une terre dans le pays de Galles, laissez-moi y aller. Envoyez-moi dans le nord de l'Ecosse ; exilez-moi en Irlande ; faites-moi tout ce que vous voudrez : je ne mets à votre volonté qu'une seule restriction, c'est que vous ne me forciez pas de rester ici, et d'y voir une société, où l'innocence la plus pure ne me mettrait pas à l'abri des plus odieux soupçons ».

L'obstination barbare de sir William parut encore une fois s'ébranler. Il resta silencieux et rêveur : « Si je pouvais croire, dit-il, que ce n'est que prévention de ma part !.... ».

« Je ne sais quels moyens employer pour vous en convaincre, autres que ceux dont je me suis déjà servie inutile-

ment. Il me paraît que votre jugement est troublé par une illusion que le temps et vos propres réflexions peuvent seuls détruire. Souffrez que j'attende votre guérison tranquillement, sans y mettre aucun obstacle, et loin de toute possibilité d'augmenter le mal par ma conduite. Il n'y a pour nous, dans ce moment, aucun plaisir à être ensemble; au contraire, il peut naître de ce rapprochement tant de sujets de discussions, offensantes peut-être, pour tous les deux, que nous concevions à la fin l'un pour l'autre le plus grand éloignement, et qu'il nous devienne impossible à l'avenir, de conserver cette amitié mutuelle d'où dépendent notre bonheur, notre vertu et notre réputation ».

« Fort bien, repartit sir William après un moment de silence : soit; cette expérience nous sera utile à plusieurs égards. Mais qui prétendez-vous mettre dans votre secret? quel sera votre confident »?

« Personne. C'est un secret que je voudrais me cacher à moi-même, et comptez que je le garderai fidèlement ».

« Quoi ! vous n'écrirez pas une lettre bien touchante à votre cousin, pour le prier de vous éviter, et lui faire vos adieux; pour lui parler du sacrifice de l'amitié à vos devoirs, de l'espoir d'un temps plus heureux où l'innocence reprendra ses droits, où vous pourrez avouer l'estime, avec laquelle vous avez toujours été et vous serez toujours... Vous tournerez enfin, à-peu-près dans ce sens, une période qui terminera votre lettre d'une manière brillante. Cela ne serait-il pas aussi très-régulier »?

« Vous n'êtes plus en état de m'entendre maintenant : je vais vous laisser, et j'attendrai que vous fixiez l'endroit où vous voulez que j'aille ».

« Attendez; cela peut se décider sur-le-champ. Oakley est le lieu le plus convenable. Votre retraite dans cette terre paraîtra fort naturelle, et fera

naître moins de conjectures. Quand croyez-vous que vous serez en état de vous mettre en route »?

« Dans moins d'une semaine; et je vous demande en grace, sir William, que ce peu de jours s'écoule avec le moins de trouble qu'il sera possible. Vous ne verrez en moi que de la bonne humeur, et même, si vous me le permettez, de la gaîté ».

« Dieu puissant ? pourquoi faut-il nous séparer? — Ah, Hélène ! êtes-vous tout ce que vous paraissez être »?

« J'espère qu'avant long-temps vous n'en douterez pas; et je crois que l'arrangement que nous venons de faire doit contribuer à hâter ce moment fortuné ».

« Vous voulez donc vous en aller »?

« Oui : mais j'en serais bien éloignée, si je croyais qu'en continuant de rester ici, je réussisse à détruire les injustes soupçons qui nous rendent l'un et l'autre si malheureux ».

« Il me semble qu'il vaut mieux que vous partiez. Peut-être, en votre absence, retrouverai-je plutôt l'usage de ma raison ; peut-être cette séparation rendra-t-elle plus heureux le temps que nous aurons ensuite à passer ensemble ».

CHAPITRE X.

PEU de jours après Hélène partit de Londres pour se rendre à Oakley, emportant avec elle son fils bien-aimé. Elle le regardait comme le seul être qu'il lui fût permis d'aimer en toute liberté, ou du moins le seul, pour qui sa tendresse ne fût pas empoisonnée par des réflexions pénibles.

Elle ne pouvait pas se dissimuler que sir William mettait le plus grand soin à l'éloigner de sa famille ; et il avait si mal reçu la jeune miss Thornton la première fois qu'il l'avait vue chez lui, qu'à l'exception d'une quinzaine de jours qu'elle

avait passés à Oakley, Hélène n'avait pas eu le plaisir de l'avoir auprès d'elle depuis son mariage. Il montrait la même répugnance à la laisser visiter par ses sœurs ; et même dans les premiers jours de l'explosion de sa colère, il avait reproché à sa femme qu'elle avait un attachement plus tendre et plus vif pour son père que pour lui.

Il avait souffert qu'elle fît sa société accoutumée de lady Almeria, qui était sans cesse environnée de gens dont il trouvait le commerce fort agréable et qu'il savait qu'Hélène ne pouvait pas aimer, et du jeune Mordaunt son frère, qui n'avait pas beaucoup d'amitié pour elle : mais, autant qu'il était en son pouvoir, il la tenait d'ailleurs à une grande distance de tout le monde. Il aurait voulu qu'elle ne fût jamais seule, et que tous ceux qu'il rassemblait autour d'elle, lui fussent également indifférens.

Un genre de vie, d'où toute sensibilité devait être bannie, aurait été, en

soi, extrêmement ennuyeux pour Hélène; il lui était devenu insupportable à cause des maux plus réels que les persécutions de sir William y avaient joints. Il lui sembla trouver à Oakley un abri sûr contre l'orage qui avait pendant si long-temps grondé sur sa tête.

Elle nourrissait son fils, et c'était une des raisons que l'on avait données pour motiver sa retraite à la campagne, dans une saison où tout le monde se réfugiait à la ville. Cet emploi délicieux était pour elle une source continuelle de plaisirs et de jouissances. Seule dans sa maison, elle était libre d'y consacrer tout son temps et toutes ses pensées; et elle trouvait déjà, ou du moins elle croyait trouver dans les petits gestes pleins d'intelligence et les regards expressifs de son enfant, le sentiment et la récompense de l'amour extrême qu'elle avait pour lui.

Lady Almeria avait mené sa petite fille à Londres; et le peu de soin qu'on

en prenait et le mauvais air qu'elle respirait, avaient mis la pauvre enfant dans un état pitoyable. Hélène en fut informée; elle supplia instamment sa belle-sœur de la lui confier; on s'empressa d'accéder à sa demande, et elle ne tarda pas à recevoir sa nièce, qui vint augmenter ses occupations et son bonheur.

Avec ses deux enfans et les divers sujets de distraction qu'elle savait se procurer, elle recommença bientôt à jouir d'un repos qu'elle n'avait goûté depuis long-temps, que pendant de bien courts intervalles. Elle cessa absolument d'en vouloir à sir William; elle se flatta de nouveau que, si elle réussissait à lui inspirer du goût pour les jouissances paisibles de la campagne, elle parviendrait avec le temps à le corriger de son funeste penchant à la méfiance, à le guérir radicalement de sa jalousie, et à l'aimer, quand elle l'aurait rendu digne de son amour, avec autant de tendresse qu'il en avait jamais eu pour elle; elle se

félicitait même du parti qu'elle avait pris, et se persuadait que les vexations qu'elle avait essuyées, lui serviraient à mieux apprécier des temps plus heureux.

Elle écrivait souvent à sir William, pour lui donner des détails sur tout ce qu'elle faisait, et lui raconter les bons mots de la petite Almeria, qui cependant savait à peine articuler, et les progrès étonnans et les gentillesses de son fils. Quant aux réponses de sir William, elles étaient courtes, elles ne contenaient que les anecdotes du jour, et jamais elles n'avaient de rapports avec les événemens domestiques, et les récits intéressans dont sa femme l'entretenait.

Hélène attribuait cette insensibilité à la vie qu'il menait, et qui n'était pas propre à faire éclore en lui les sentimens d'un père et d'un mari. Elle s'imaginait que sa guérison serait plus prompte, si elle pouvait lui faire trouver plus de douceurs auprès de sa fem-

me et de son fils, que dans les agrémens d'une société bruyante et dissipée; et dans cette espérance elle l'avait souvent pressé de venir la voir; mais jusqu'alors il avait résisté à toutes ses instances.

CHAPITRE XI.

Tandis qu'Hélène se livrait ainsi à ses goûts innocens, et qu'elle commençait déjà à recevoir la récompense qui accompagne ordinairement la pratique des vertus domestiques, Henry était en proie aux plus cruels tourmens.

A son arrivée à Londres, il avait appris le départ d'Hélène pour la campagne, et il avait ouï dire que les motifs de ce voyage étaient le besoin qu'elle avait de soigner sa santé que ses couches avaient sérieusement dérangée, et le devoir qu'elle s'était imposé de nour-

rir elle-même son fils. Rien n'était plus naturel sans doute ; et Henry, qui connaissait Hélène, y aurait facilement ajouté foi, sans une circonstance qu'il ne pouvait expliquer.

La conduite de sir William, pendant le temps qu'ils avaient passé tous ensemble dans le Devonshire, l'avait complètement trompé. Il croyait que sir William avait pour Hélène tout l'amour dont il était impossible de se défendre, quand on la connaissait ; et jamais il n'avait eu aucune raison de soupçonner que de son côté, elle ne se trouvât pas très-heureuse de l'affection de son mari, et qu'elle ne le payât pas de retour ; mais il ne pouvait concilier cette tendresse mutuelle, et l'indifférence avec laquelle sir William avait laissé Hélène aller seule à la campagne, dans un moment où elle devait lui inspirer le plus vif intérêt. Il ne comprenait pas non plus comment un père s'était décidé si facilement à se séparer de son fils, du pre-

mier fruit de son mariage, et qu'il avait sûrement beaucoup desiré.

Cette opposition manifeste entre les procédés qu'aurait dû avoir sir William et ceux qu'il avait, fit soupçonner à Henry que la retraite à laquelle Hélène s'était condamnée, avait d'autres motifs que ceux que l'on disait publiquement. Il mit cependant beaucoup de prudence à s'assurer si ses soupçons étaient fondés, de peur de les communiquer à d'autres.

Il ne négligea rien pour se rencontrer, le plus souvent qu'il était possible, avec sir William, qui le traitait toujours, comme lorsqu'ils étaient ensemble en Devonshire; car il avait fermement résolu de laisser ignorer au public, même en exécutant la vengeance qu'il méditait contre sa femme, que jamais il eût eu le moindre doute sur son amour ou sur sa vertu.

En effet, il parlait souvent d'elle, du goût qu'elle avait pour la vie cham-

pêtre; de sa passion pour son fils, qui était si vive, qu'elle semblait l'emporter en elle sur tout autre sentiment; et quelquefois il allait jusqu'à se plaindre de ce qu'elle privait ainsi et lui-même et tous ses amis, du plaisir de la voir à Londres et d'y jouir de sa société.

Henry était fortement tenté de lui demander alors ce qui pouvait le retenir à la ville, lorsqu'Hélène était à la campagne: mais comme il ne pouvait ni oublier, ni espérer que sir William oubliât les rapports qu'il y avait eus entr'elle et lui, il était extrêmement réservé, toutes les fois qu'il prononçait le nom d'Hélène devant lui, et qu'il lui parlait d'elle. Jamais il n'amenait de pareils entretiens, et il les terminait toujours aussi-tôt qu'il pouvait. Sir William s'apperceyait de cet excès de discrétion, et l'attribuait aux motifs les plus condamnables; et par un desir inquiet de s'assurer de ce qu'il craignait d'apprendre, il voyait rarement Henry sans

trouver quelque moyen de l'entretenir de la retraite d'Hélène, de sorte qu'à la fin Henry commença à croire qu'il y avait en cela de l'affectation, ou quelque dessein secret.

Il doutait encore, lorsque lady Almeria lui fournit une occasion de juger qu'il ne s'était pas trompé dans ses conjectures.

La femme-de-chambre de lady Almeria était cousine de celle d'Hélène. Elles étaient toutes deux du Northumberland, et la dernière avait passé toute sa vie, jusqu'au moment où elle était entrée au service d'Hélène, à une portée d'arc du château de Groby; de sorte qu'elle pouvait parler avec connaissance de cause des amours de sa maîtresse et de M. Henry, de la cruelle sévérité de lord Villars, du désespoir des deux amans, de l'arrivée soudaine de Henry la veille du mariage d'Hélène, de toutes les circonstances enfin de cette affaire qui avait été rendue publique; et l'on

pense bien qu'elle y ajoutait aussi des faits qui n'étaient jamais arrivés, mais qui étaient le résultat des conjectures et des propos du voisinage, et qu'à force de les répéter, on ne révoquait plus en doute. Elle avait conclu de tout cela que jamais Hélène n'aimerait sir William ; et depuis le jour de leur mariage, toutes les fois qu'Hélène lui paraissait moins gaie qu'à l'ordinaire, elle attribuait sa mélancolie, à ce qu'elle n'avait pas pu épouser celui qu'elle avait choisi.

Avec de pareilles idées qui se présentaient sans cesse à son esprit, il était impossible que quelquefois elle ne s'apperçût pas des mauvais procédés de sir William envers sa femme, et de l'effet qu'ils produisaient sur elle. Elle suppléait par des conjectures, à ce dont elle ne pouvait avoir la certitude ; et ses conjectures se changeaient bientôt après en autant de réalités : il faut même avouer que souvent elle ne se trompait pas.

Hélène avait laissé quelques livres à

Londres, dans un cabinet dont elle avait emporté la clef à la campagne. Vers cette époque à-peu-près, elle les envoya chercher par sa femme-de-chambre.

Jenny, qui avait la tête pleine de tout ce qu'elle s'imaginait qui était arrivé dans la maison de sir William, depuis la dernière fois qu'elle avait vu sa cousine, profita du peu d'instans qu'elle avait à passer en ville pour aller chez lady Alméria, et là elle raconta à Betty, avec beaucoup de détails, tout ce qu'elle savait et tout ce qu'elle ne savait pas. Elle parla de l'accouchement prématuré qui avait suivi immédiatement une discussion très-vive entre Hélène et sir William; elle répéta quelques mots qu'elle avait entendus par hasard; elle insista sur la longue absence que sir William avait faite de l'appartement de sa femme, sur l'éloignement qu'il paraissait avoir pour son fils, sur l'affliction profonde qu'elle avait souvent remarquée sur la physionomie et dans tout le maintien

d'Hélène, sur la barbarie qu'il y avait à sir William de n'être pas allé une seule fois à Oakley depuis qu'elle s'y était retirée, et sur le contentement et le repos qu'Hélène semblait goûter malgré l'absence de son mari.

De toutes ces circonstances, elles tirèrent la conclusion, avec une assurance qui ne leur laissait plus de doutes, que sir William était jaloux de M. Villars; qu'il avait relégué Hélène à la campagne, afin d'empêcher qu'ils ne se vissent, et qu'Hélène était plus heureuse seule, et livrée au souvenir de son premier amour, qu'elle ne l'avait jamais été dans le monde et auprès de sir William qui l'outrageait par ses soupçons et par sa conduite.

Comme Jenny aimait sincèrement sa maîtresse, tout ce qu'Hélène faisait était bien à ses yeux. Elle en aurait reçu l'ordre de lui ménager une entrevue avec Henry, qu'elle l'aurait facilement excusée, sous le prétexte de l'impossibilité

de vaincre un premier sentiment, ou bien sous celui de diverses provocations reçues de la part d'un mari jaloux : pour les ames vulgaires il n'en faut en effet pas davantage, pour motiver la violation de toutes les bienséances et l'oubli même de la vertu.

Plus Jenny croyait qu'Hélène essuyait de mauvais traitemens, et plus elle était sûre de l'innocence de sa maîtresse : aussi elle la représenta comme la victime la plus patiente, et sir William, comme un tyran cruel.

La femme-de-chambre de lady Almeria avait souvent entendu sa maîtresse parler avec une sorte de mépris, de sir William, témoigner sur-tout beaucoup de surprise de ce qu'Hélène s'éloignait de Londres à cette époque, et avancer, comme une supposition très-vraisemblable, qu'elle s'était retirée à la campagne, malgré elle et à cause de la jalousie de sir William. A la vérité lady Almeria avait toujours ajouté qu'elle n'était

n'était pas dans le secret, et qu'elle ignorait la véritable cause d'une conduite si extraordinaire.

A toutes ses autres foiblesses, lady Almeria joignait celle de s'occuper beaucoup des affaires d'autrui. Elle avait toujours prédit que le mariage d'Hélène avec sir William finirait mal, et elle saisissait avec beaucoup d'empressement toutes les circonstances qui pouvaient tendre à prouver l'accomplissement de ses prédictions.

On s'imagine bien que Betty était toujours écoutée avec plaisir, lorsqu'elle médisait des connaissances de sa maîtresse, ou qu'elle lui répétait ce qui se passait dans leur intérieur.

Aussi la première fois qu'elle eut occasion de rendre quelque service à lady Almeria, elle lui débita tout ce qu'elle avait appris de sa cousine. Elle y ajouta toutes les exagérations auxquelles se livrent ordinairement ceux qui racontent des histoires, et veulent produire

le plus grand effet possible. Lady Almeria n'eut pas de peine à la croire; et s'étant rencontrée bientôt après avec Henry, elle lui dit :

« Maintenant je peux expliquer pourquoi lady Ackland nous à quittés d'une manière si étrange. Cet exécrable sir William est jaloux de vous; il se propose de confiner Hélène à Oakley pour toute sa vie : et malheur à vous deux, si vous approchez du seuil de sa porte!

Henry devint pâle comme la mort.

« Promettez-moi, madame, lui dit-il, que vous n'accueillerez point des idées si peu vraisemblables, et sur-tout que vous ne les répéterez pas ».

« Ah! vous doutez? Venez auprès de moi, et je vous donnerai des preuves qui justifieront sur-le-champ ma véracité ».

« Pourquoi m'assurerais-je d'une chose qui m'affligerait profondément, si j'en avais la certitude ».

« Vous ne pouvez vous en affliger plus

que je ne fais. Depuis que je sais ce qui se passe, j'éprouve une agitation que je ne peux modérer. Je suis sûre que je n'oserai jamais en dire la moitié à M. Mordaunt; il couperait la gorge à sir William, ou s'en vengerait d'une autre manière, car c'est un vrai dragon ».

La curiosité de Henry l'emporta sur sa prudence, et il écouta tout ce que lady Almeria avait à lui dire; mais il serait impossible de décrire l'impression que ce récit fit sur lui, et l'émotion avec laquelle il l'entendit. Il était tout tremblant; et son trouble fut tel, que lady Almeria commença à se repentir d'avoir choisi le lieu d'une assemblée pour lui faire cette confidence.

« Allons, ajouta-t-elle; je ne vous en dirai pas davantage: combien vous aimez encore cette Hélène! Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un soupirant aussi constant que vous ».

« Maintenant, à quelque prix que ce

H 2

soit, il faut que je sache tout : vous m'avez mis au supplice ».

« Mais je n'ose pas : à vous voir, on croirait que c'est vous qui voulez couper la gorge à sir William ».

« Non ; je n'ai point de pareilles pensées. Sir William n'a point à craindre les effets de ma vengeance. Qu'avez-vous encore à m'apprendre » ?

« Eh ! mon dieu ! pas grand'chose. Il est facile d'imaginer à quels excès peut se porter un homme insensé et jaloux. Au reste, Hélène est si discrète, que je suis persuadée qu'elle n'a pas fait entendre la moindre plainte, qu'il ne lui est pas même échappé un soupir en présence de sa femme-de-chambre ».

« Elle ! se plaindre ! — à sa femme-de-chambre ! — Non. Hélène sait souffrir : mais se plaindre ; jamais ».

« Aussi n'obtiendra-t-elle jamais aucune réparation. Jamais elle ne recevra aucun soulagement. Je ne vois pas que ce soit une si grande preuve de raison.

Si j'étais à sa place je me plaindrais, et me plaindrais tout haut. Il faut savoir effrayer les hommes. Il est possible de leur faire peur : et sir William n'oserait pas la traiter ainsi, s'il craignait que sa conduite ne fût exposée au grand jour ».

Henry n'était pas disposé à entrer en discussion sur de pareilles maximes ; et voyant que lady Almeria n'avait plus rien à lui dire, il lui recommanda instamment d'observer le plus profond silence, ce qu'il n'espérait cependant pas d'obtenir, et il se retira, le cœur oppressé de douleur, et pouvant à peine supporter ce qu'il souffrait.

Quoiqu'il eût des doutes sur la fidélité des rapports de celle dont il venait de recevoir des avis si intéressans, et que, lorsqu'il s'agissait du bonheur d'Hélène, il fallût lui donner des preuves évidentes des faits que l'on citait, ceux-ci étaient d'une si grande importance, qu'il se sentit comme entraîné à donner confiance au témoignage le plus suspect,

d'autant plus que ce témoignage se trouvait confirmé par plusieurs particularités, dont il avait une connaissance certaine.

Il avait été informé de la maladie soudaine et dangereuse de lady Ackland, attribuée par lady Almeria à la violence de sir William, et qu'on lui avait dit auparavant avoir été causée par un mouvement de frayeur. C'était un fait également sûr qu'elle s'était retirée à la campagne, et que loin de l'y accompagner, sir William ne lui avait pas même rendu une visite depuis qu'elle y était. Les entretiens fréquens que Henry avait eus avec lui à ce sujet, et que sir William recherchait avec tant d'empressement, lui revinrent dans l'esprit, et il jugea que leur principal motif avait été le dessein de confirmer ou de détruire des soupçons qui existaient auparavant, que sir William avait évidemment conçus.

Ces soupçons semblaient, à la vérité, s'accorder bien peu avec la conduite

amicale et franche que sir William avait tenue envers lui dans le Devonshire, et l'empressement qu'il avait mis à rechercher sa société à Londres : mais Henry ne pouvait s'empêcher de craindre que ces procédés, qui étaient bien propres à déguiser d'autres intentions, ne fussent plutôt une preuve de la profondeur de la blessure que de sa non-existence.

Il consulta aussi-tôt son devoir et ses moyens. Il forma mille projets différens pour parvenir à la découverte de la vérité, et arrêter le cours des malheurs qu'il avait déjà causés ; mais il rencontrait par-tout des obstacles insurmontables, et il fut obligé, malgré lui-même, de reconnoître que le moyen le meilleur et le plus sûr était de ne rien faire.

Poussés cependant par le desir de se deviner mutuellement, sir William et lui se cherchaient et se rencontraient sans cesse. Le même intérêt les occupait tous les deux ; et quoiqu'ils missent dans leurs entretiens beaucoup de réserve et de

circonspection, il leur était impossible de parler d'autre chose.

Henry observa que sir William lui demandait souvent à quoi il employait son temps, s'il aimait toujours la chasse, s'il y allait souvent, et si elle ne le rapprochait pas quelquefois de sa petite maison. Et le desir d'éloigner des soupçons déjà trop cruels le trahissait quelquefois, car alors il niait avec tant de chaleur ce qui pouvait inquiéter sir William, ou bien il rendait un compte si détaillé de toutes ses actions, qu'il avait l'air de trahir la vérité, quand il la disait au contraire sans aucun déguisement.

Aussi, lorsqu'ils se quittaient, il arrivait bien rarement que Henry ne restât pas plus convaincu que jamais de la jalousie dont il était l'objet, et que sir William ne se crût pas plus fondé à en avoir.

Ces entretiens et les réflexions qu'ils suggéraient à sir William, excitèrent en

lui une telle indignation, et lui firent éprouver de si vives souffrances, qu'il résolut de ne pas différer plus long-temps sa vengeance. Pour frapper plus sûrement le coup qu'il méditait, il était nécessaire qu'il vît Hélène, et qu'il lui inspirât, s'il était possible, une parfaite sécurité. Dans cette intention, il se décida à aller sans délai faire un voyage à Oakley.

CHAPITRE XII.

Sir William trouva Hélène brillante de santé, et embellie par un air de contentement que donnent seules l'innocence et la vertu. Les travaux champêtres et les soins domestiques l'occupaient uniquement. Ses enfans étaient continuellement dans ses bras. Elle passait avec eux la plus grande partie de son temps; aucune de ses pensées ne paraissait l'éloigner des environs d'Oakley.

Elle reçut son mari avec les transports d'une joie si naïve, qu'il était impossible de croire que son arrivée ne lui fît pas un vrai plaisir, et que, s'il ne trouvait pas auprès d'elle tout le bonheur qu'il pouvait desirer, il ne devait s'en prendre qu'à lui.

Tant de calme et de sécurité était tellement incompatible avec le crime dont il avait été si prompt à l'accuser, que dans les premiers jours il fut forcé, malgré ses préventions, à lui rendre justice. Cependant, n'aimant pas Henry, comment avait-elle pu être si heureuse pendant l'absence de son mari? La réponse à cette question était trop naturelle pour qu'il ne la trouvât pas, et ce fut pour lui une source de reproches amers qui lui étaient insupportables.

« Si son cœur n'était pas à un autre! se disait-il à lui-même; mais je l'ai perdu pour toujours. C'est en aimant Henry qu'elle a cessé de m'aimer. Ma conduite

envers elle a justifié cet abandon à ses yeux ; et c'est-là, sans doute, la cause de l'air heureux et satisfait que je lui vois, et de l'hypocrisie profonde qui lui sert à déguiser ses véritables sentimens ».

A ces idées, pourtant, il en succédait d'autres plus dignes d'Hélène ; et de nouveaux soupçons, de nouvelles jalousies, les chassaient bientôt après de l'esprit de sir William. Son trouble n'échappa point à Hélène. Elle s'efforça de le distraire par les prévenances les plus affectueuses. Elle ne prononçait pas une seule parole, elle ne lançait pas un regard qui pût rappeler qu'elle ne s'était retirée à la campagne que pour éviter les effets violens de la plus injuste jalousie, ou prouver qu'elle conservait encore quelque ressentiment des outrages qu'elle avait reçus. Il semblait qu'elle eût entièrement oublié tout ce qui s'était passé avant son départ pour Oakley. On aurait dit qu'elle voulait que cet événement fût

une époque nouvelle dans sa vie, et dont sir William pourrait, s'il voulait, dater leur bonheur mutuel.

Trois semaines s'écoulèrent ainsi. La douceur extrême d'Hélène et les sages précautions qu'elle prenait pour rassurer son mari, avaient fait une telle impression sur lui, qu'il commença à regarder toutes ses craintes passées comme les sensations d'un songe effrayant dont il avait été délivré à son réveil. Il vit bien que, s'il pouvait toujours vivre avec Hélène à Oakley, il réussirait à surmonter sa jalousie; mais y passer toute sa vie, fût-ce même avec un ange, vivre dans cette profonde solitude, ne pouvait convenir à ses goûts. Il savait qu'il n'aurait aucune peine à persuader Hélène d'y rester. Elle paraissait même le desirer; et il se flattait que, s'il lui était possible de s'assurer qu'elle n'y vécût que pour elle et pour ses enfans, la tendresse avec laquelle il ne doutait pas qu'elle ne le reçût toutes les fois qu'il lui plairait

de la venir voir, suffirait pour le rendre heureux.

Un seul obstacle s'opposait à l'exécution de ce plan tracé par l'égoïsme. Sir William craignait qu'il n'y eût quelque mystère caché sous cette préférence qu'Hélène donnait au séjour d'Oakley. Le voisinage de la petite maison de Villars lui revint à l'esprit, et ralluma toute sa jalousie.

Cependant il jugea que c'était une bonne épreuve à faire. Si Hélène était innocente, on pouvait, avec sécurité, la laisser à Oakley : si elle était coupable, il importait peu qu'elle habitât Oakley ou d'autres lieux. Le temps et une suite d'observations devaient tout éclaircir ; et sir William se décida à observer et à attendre.

Il était ainsi livré encore à ses soupçons, cherchant cependant à les croire mal fondés, lorsqu'il arriva un événement qui parut à son imagination troublée la preuve la plus convaincante de

ce qu'il craignait de vérifier. Cet événement lui fit prendre irrévocablement la résolution de se venger ; il décida de la destinée d'Hélène.

Les deux enfans furent atteints en même temps de la rougeole, et la maladie offrit dès l'abord les apparences les plus dangereuses. Hélène envoya aussi-tôt un exprès à lady Almeria ; et se renfermant dans son appartement avec ses deux malades, elle les soigna et les veilla sans relâche et avec une égale sollicitude. Almeria était déjà hors de danger avant l'arrivée de sa mère ; mais le petit garçon en courait encore beaucoup.

Hélène, qui n'avait aucune espérance de le sauver, et dont toutes les facultés étaient absorbées par la douleur, ne s'appercevait pas de l'indifférence avec laquelle sir William voyait ses larmes et le danger de son fils : mais tout le monde en était frappé dans la maison. Ce fut pour lady Almeria la preuve la plus com-

plète de ce qu'on lui avait dit. Elle avait promis à Henry de l'instruire des progrès de la maladie de l'enfant, et elle n'hésita pas à lui rapporter toutes les observations qu'elle avait faites sur la conduite du mari.

Le désespoir s'empara de Henry, lorsqu'il ne douta plus de la cruauté de sir William, et qu'il imagina quelles devaient être les souffrances d'Hélène. Il n'osait cependant ni punir le tyran, ni essayer de soulager la victime. Il se contenta de prier lady Almeria de ne pas ralentir sa correspondance avec lui, et de lui raconter jusqu'aux moindres particularités qui la frapperaient : puis il attendit à Londres l'événement avec toute l'inquiétude qu'il aurait éprouvée, s'il avait été réellement le père de l'enfant.

Tous les efforts de la médecine, toutes les veilles et tous les soins d'Hélène ne purent reculer l'époque de la mort de son fils chéri. Il mourut ; et sa malheu-

reuse mère resta immobile au chevet de son lit. Trop profondément affectée pour pouvoir pleurer, elle gardait un morne silence, et, l'œil sec et fixé devant elle, elle semblait ne songer à rien, et cependant rien ne la dérangeait de cette attitude vraiment effrayante.

Sir William était sorti pour aller visiter divers ouvrages qu'il faisait faire. A son retour, il entra dans l'appartement, et demanda froidement, comme à son ordinaire : « Comment cela va-t-il ici » ?

« Il est mort », répondit lady Almeria.

« Dieu soit loué » ! s'écria-t-il ; et en même temps il s'en alla.

A ces mots, Hélène, que rien n'avait pu distraire encore de sa douleur, leva les yeux au ciel, et tomba sans connaissance, et presque sans donner le moindre signe de vie.

Les cris de lady Almeria ramenèrent sir William. « Vous l'avez tuée, lui cria-t-elle dès qu'il parut : vous avez assassiné Hélène ».

Il serait impossible de décrire la consternation de sir William. Il ne connaissait pas la force de l'expression dont il s'était servi ; l'impression qu'elle avait faite sur Hélène lui paraissait inconcevable : mais en la voyant pâle et sans mouvement, il se sentit à l'instant hors de lui-même. Il la prit dans ses bras, et s'empressant de l'éloigner de cette chambre de mort et de deuil, il la porta chez elle. Pendant qu'on employait tous les moyens de la rappeler à la vie, il se jeta à ses pieds, la supplia avec les plus vives instances de le pardonner, s'accusant lui-même d'être le plus cruel et le plus injuste des hommes, et lui promettant un amour et une confiance sans bornes, si elle voulait ne vivre que pour son bonheur.

Hélène ouvrit les yeux : mais, comme si la vue de sir William lui eut fait horreur, elle mit aussi-tôt ses mains sur son visage, et elle pleura amèrement.

Sir William ordonna à tout le monde de se retirer.

« Non ! non ! non » ! dit Hélène avec effroi.

« Est-ce que vous me haïriez ? reprit-il. N'oseriez-vous plus vous confier à moi » ?

Ces paroles rappelèrent Hélène à elle-même. « Je ne dis pas cela, sir William : mais je suis bien indisposée, et j'ai besoin de secours ».

« Je vous en donnerai. Je sacrifierai ma vie pour la vôtre Pourriez-vous me refuser de vous servir, de vous prodiguer mes soins » ?

« Laissez-nous, dit Hélène à demi-voix. Ah ! sir William ! ajouta-t-elle lorsqu'ils furent seuls ; que signifient ces démonstrations de tendresse, après que j'ai reçu de vous une si forte preuve de votre haine mortelle pour moi » ?

« Une preuve de haine mortelle ! Hélène ! que vous me jugez mal ! Comment avez-vous donc interprété les mots dont je me suis servi, pour trou-

ver en eux des expressions de haine? C'est un sujet trop délicat pour nous en expliquer dans ce moment. Est-ce donc un crime impardonnable que de remercier Dieu d'avoir terminé les souffrances d'un être qu'on n'avait plus l'espoir de conserver » ?

Hélène ne répondit rien.

« Ma chère Hélène! dites que vous vous êtes trompée. Convenez-en avec moi. Ne persistez pas dans une erreur qui me blesse et m'afflige ».

« Je ne puis parler. Mon cœur est cruellement oppressé; mais vous ne devez pas craindre que je sois jamais injuste envers vous ».

« Daignez donc, ma chère amie, jeter les yeux sur moi; ne détournez pas vos regards, comme si ma vue vous était odieuse. Je vous ai souvent offensée: jamais encore vous n'avez été implacable. Serez-vous moins généreuse dans ce moment, où je n'ai pas eu l'intention de vous déplaire »?

« Comme je n'ai pas pu croire que vous ayez voulu m'offenser, je n'ai point de pardon à vous accorder ».

« Qu'un tendre embrassement soit donc le gage de l'oubli de cette fatale méprise. Soyez sûre que vous n'aurez jamais une peine, que je ne la partage aussi-tôt ».

« Je tâcherai de le croire. — Ne soyez pas fâché si je vous demande un moment de solitude. Je suis bien affligée. Il me serait impossible, dans ce moment, de faire usage de ma raison. Je ne peux être tout ce que vous voudriez que je fusse, telle que je devrais être en effet. Laissez-moi me recueillir; j'espère que bientôt j'aurai su me résigner à tous les maux que je suis destinée à souffrir, et me préparer à jouir des consolations qui me sont encore réservées ».

« Puissiez-vous mettre mon amour au nombre de ces consolations, dit sir William en l'embrassant; et pour me le

prouver, ne me tenez pas trop long-temps éloigné de vous».

Sir William la laissa ensuite, et il s'efforça de dissiper le trouble où cette scène l'avait jeté, en se persuadant qu'il avait donné, aux mots révoltans qui lui étaient échappés, une interprétation qui éloignerait totalement les idées d'Hélène de leur véritable signification.

Quels que fussent les soupçons qui lui eussent suggéré cette exclamation, et à quelque mouvement qu'il eût cédé en la faisant, il sentit que l'offense, même la plus cruelle, ne pouvait l'excuser. Il ne douta point que lady Almeria ne répétât ce qu'il avait dit, et il vit aussitôt son honneur compromis : mais il songea aussi qu'en persuadant à Hélène que dans le premier moment il n'avait écouté que sa pitié, il s'assurait un ardent défenseur, et que son retour vers elle et le vif intérêt qu'il lui témoignerait à l'avenir, répondraient victorieusement

à la censure qu'attirerait sur lui l'imprudence qu'il avait commise.

Tels étaient les motifs peu louables sur lesquels il fondait la conduite qu'il se proposait de tenir désormais : cependant, il faut convenir qu'il avait été très-sensible à ce qui s'était passé, et qu'il prenait réellement beaucoup de part aux regrets d'Hélène. Il s'était accoutumé depuis peu à la regarder, plutôt comme outragée, que comme ayant des torts à réparer, de sorte qu'il sentait renaître sa première passion pour elle; et son amour se mêlant à la pitié qu'elle lui inspirait, et aux justes reproches qu'il avait à se faire, il devenait tous les jours plus attentif et plus tendre qu'il ne l'avait été dans le commencement de son mariage.

Mais Hélène ne pouvait plus se trouver heureuse de l'amour de sir William. Quelqu'explication qu'il donnât aux mots injurieux et cruels dont il s'était servi, il n'était plus en son pouvoir de détruire

l'impression qu'ils avaient faite sur elle. Sans se rendre un compte exact des motifs qui l'avaient déterminé à la traiter avec tant de barbarie, ce procédé lui paraissait d'autant plus odieux, qu'elle ne l'avait pas mérité. Elle se rappelait d'ailleurs l'indifférence absolue qu'il avait montrée pendant toute la maladie de son fils, et il était impossible qu'il eût ressenti tout-à-coup une compassion si vive pour des maux dont, pendant si long-temps, il avait paru n'être pas touché. Elle ne devinait cependant pas pourquoi sir William s'était réjoui d'un événement si malheureux, à moins que ce ne fût parce qu'il la privait d'une source continuelle de jouissances. Elle s'était souvent apperçue qu'il était jaloux de la tendresse qu'elle avait pour son fils, et qu'il ne voyait qu'avec beaucoup de peine, le partage d'un cœur où il aurait voulu régner seul. Malgré son extrême indulgence, elle ne pouvait excuser un pareil égoïsme ; de sorte qu'il se mêla à

la douleur qu'elle éprouvait beaucoup d'éloignement et de dégoût pour son mari; et malgré tous ses efforts pour se vaincre à cet égard, elle ne put y réussir entièrement. Ses regrets lui furent d'un plus grand secours; ils l'absorbaient tellement, qu'elle ne s'occupait pas d'autre chose; et si l'outrage qu'elle avait reçu n'y avait pas été lié par des rapports intimes, il aurait été bientôt effacé de sa mémoire.

CHAPITRE XIII.

TANDIS qu'Hélène se livrait à sa douleur, elle éprouva que, lorsqu'on a un cœur bienfaisant, il n'y a pas de malheur si grand, auquel l'occasion de diminuer celui des autres n'apporte quelque soulagement.

Les lettres qu'elle recevait du Northumberland, l'informèrent que le petit-fils de sa protégée, la vieille Deborah,

jeune

jeune homme distingué par son intelligence, sa probité et son industrie, était tombé, par une suite de revers inévitables, dans la plus grande détresse, et qu'il avait été mis en prison avec sa femme et ses deux enfans. Charlotte, qui lui racontait ces détails, déplorait l'impossibilité où se trouvait son père de venir au secours de ces pauvres gens, qui étaient d'autant plus à plaindre qu'ils n'avaient pas mérité leur sort. Il s'agissait de payer pour eux une somme de deux cents livres, et c'était beaucoup trop d'argent pour que M. Mordaunt en fît le sacrifice, sans exposer sa famille à manquer pendant plusieurs jours des objets nécessaires à la vie.

A la lecture de cette lettre, Hélène sentit son cœur palpiter dans son sein. Sir William n'avait pas cessé de lui payer sa pension, et depuis plusieurs mois elle avait eu si peu de dépense à faire, qu'elle se trouvait fort riche dans ce moment. Elle pouvait, en anticipant sur le dernier

quartier, ce que de nouvelles économies rendaient extrêmement facile, former les deux cents livres dont elle avait besoin, et par le retour du courrier elle remit à sa sœur une traite de pareille somme sur le banquier de sir William.

Il est inutile de décrire la joie et la reconnaissance de la famille à qui elle venait de rendre un service si important : mais elle ne fût ni moins heureuse qu'eux, ni moins reconnaissante envers le dispensateur de tous les biens, envers l'Être qui nous fait le don le plus précieux, celui d'un bon cœur. Elle lui adressa ses actions de grace, et elle éprouva ensuite un calme et un repos que pouvait seul lui donner le plaisir d'avoir fait une bonne œuvre.

Lady Almeria n'avait que trop fidèlement rapporté au malheureux Henry toutes les circonstances de la mort de l'enfant, et le chagrin qu'Hélène en avait eu : ces détails l'affligèrent lui-même à un tel point, qu'il ne put s'empêcher de

faire quelques tentatives pour sortir de cet état cruel. Cependant lorsqu'il réfléchit que tout ce qu'il savait venait de lady Almeria, et qu'il se rappela son étourderie et le goût qu'elle avait pour l'exagération, il jugea qu'il était prudent de tout voir par ses propres yeux, et de ne s'en rapporter qu'à lui-même, avant de hasarder aucune démarche.

La douleur d'Hélène, qui ne lui permettait d'ouvrir son cœur à aucun autre sentiment que la bienveillance, et la douceur de son caractère, qui n'admettait ni ressentiment ni haine, lui donnèrent la force d'accueillir les prévenances et les égards de sir William, avec assez de satisfaction et de reconnaissance pour que tous ceux qui les entouraient crussent que la meilleure intelligence régnait entre les deux époux. Elle avait aussi été singulièrement touchée de la générosité qu'il avait montrée à l'égard du petit-fils de la vieille Deborah, d'autant plus que cette vertu n'était pas ordinaire en lui.

Il avait su par hasard ce qu'elle avait fait pour cette famille infortunée, et il avait trop de finesse pour ne pas voir que cette circonstance lui offrait un moyen plus sûr de rentrer en grace avec Hélène, que toutes les démonstrations de sa fausse tendresse. Il la loua beaucoup de sa bienfaisance, et il lui donna, en l'imitant, une preuve irréfragable que son suffrage n'était pas emprunté. Aux deux cents livres qu'elle avait données il en ajouta cent, afin que le jeune homme eût les moyens de recommencer son commerce avec quelqu'avantage.

Hélène lui sut bon gré de cette action généreuse, et elle osa se flatter encore une fois qu'il connaîtrait un jour le véritable emploi des richesses, qu'ils n'auraient bientôt plus qu'un même desir, que leurs ames s'entendraient, et qu'enfin ils retrouveraient le bonheur.

Sir William avait expliqué à lady Almeria, de la même manière qu'à Hélène, l'expression dont il s'était servi. Il

cherchait à prouver de plus en plus, par les démonstrations du plus tendre amour, et même en partageant les regrets de sa femme, qu'il était impossible de l'interpréter autrement. Hélène de son côté semblait avoir pardonné, ou du moins avoir oublié tout ce qui s'était passé, et lady Almeria ne voyait plus rien entre eux, qui justifiât sa première opinion et les rapports de Jenny.

Malgré ces apparences, elle ne voulait pas convenir de sa méprise, et en avouant, dans les lettres qu'elle écrivait à Henry, le changement qui s'était opéré, elle l'attribuait hardiment à l'artifice profond de sir William qui n'employait probablement ce moyen que pour la mieux tromper : elle se fondait sur le chagrin qui dévorait Hélène, et qu'elle disait ne pouvoir pas être causé par la mort d'un enfant qui n'avait pas quatre mois.

Mais Henry, à qui cela ne paraissait

pas aussi impossible, et qui d'ailleurs aurait souhaité que cette douleur profonde eût une autre cause que celle qu'il avait imaginée jusqu'alors, crut que le moment était favorable, puisque sir William se trouvait à Oakley, et qu'il paraissait être avec elle de la meilleure intelligence, pour essayer de s'assurer par lui-même de la vérité. Il partit dans cette intention pour sa petite maison. Le lendemain de son arrivée, il se rendit à Oakley; lady Almeria l'avait prévenu qu'*Hélène* était si indisposée, que rarement elle sortait de son appartement avant deux heures de l'après-midi, de sorte qu'il avait choisi, pour sa première visite, une heure à laquelle il était à-peu-près certain de ne rencontrer que sir William.

Il avait traversé une partie du parc, et il se proposait d'entrer, par les jardins, dans une antichambre où se tenaient ordinairement les domestiques. Pour y arriver, il fallait qu'il passât né-

cessairement devant la salle à manger qui était au rez-de-chaussée, et où lady Almeria déjeûnait dans ce moment. Ils s'apperçurent réciproquement : lady Almeria se hâta de l'appeler, et lui dit : « Vous voilà donc dans notre voisinage? Je ne croyais pas que vous vinssiez ; mais vous avez été bien informé, car j'imagine que vous savez que sir William n'est pas chez lui ».

« Sir William n'est pas chez lui! répéta Henry ; pourquoi ne m'en avez-vous pas averti plutôt »?

« Il n'est parti que depuis deux jours pour une affaire très-peu importante, et je présume qu'il sera absent une semaine entière. Allons, asséyez-vous ; je vais courir chez Hélène lui annoncer votre visite : je suis sûre qu'elle aura beaucoup de plaisir à vous voir, et que cela lui fera du bien ».

« Restez, je vous en supplie ; restez, lui cria-t-il ; sachant tout ce que vous savez, pouvez-vous penser que je con-

sente à voir lady Ackland en l'absence de son mari »?

« Pourquoi non? je vous dis que cela lui fera du bien. Il s'en est peu fallu que vous ne l'ayez trouvée ici. Elle est beaucoup mieux : elle déjeûne tous les jours avec nous ; mais elle avait ce matin un grand mal de tête, et elle est restée dans sa chambre ».

« Je suis bien heureux que cela se soit rencontré ainsi ! Maintenant, lady Almeria, promettez-moi, s'il est possible que vous gardiez un secret, que lady Ackland ne saura pas que je suis venu ici ; et pour vous dédommager de la contrainte que je vous impose, je vous permets de faire part à sir William de toutes les circonstances de ma visite ».

« Moi, lui en faire part ! Non vraiment, jamais je ne lui dirai rien qui puisse lui donner la moindre satisfaction. Mais au nom du sens commun (car je n'ai pas de plus hautes préten-

tions »), je vous en prie, confiez-moi le motif qui vous empêche de voir lady Ackland ».

« Il me semble qu'il vous est facile de répondre vous-même à cette question, si, de tous les rapports que vous m'avez faits, il y en a quelques-uns qui soient exacts. C'était sir William, et non lady Ackland, à qui je venais rendre visite, et quand sir William sera de retour, je reviendrai. Je n'ai aucun sujet de fuir lady Ackland; mais je ne la verrai point en l'absence de son mari ».

« Pourquoi ne pas vous donner vous-même, auprès d'Hélène, le mérite de la privation que vous vous imposez? Vous n'avez aucun sujet de fuir lady Ackland! je le crois bien; et quand je sais que vous donneriez un de vos yeux pour avoir le droit de la regarder avec l'autre, je ne comprends pas comment vous refusez de lui dire tout ce que vous souffrez pour l'amour d'elle ».

« Ma chère lady Almeria, voulez-vous

que lady Ackland sache que la jalousie de son mari m'est connue ? J'espère que jamais elle n'apprendra cette triste vérité. Ne m'avez-vous pas dit que, même à vos yeux, elle ne veut jamais paraître s'en appercevoir ? Irai-je lui révéler que vous et moi sommes en possession de ce fatal secret, d'un secret qu'elle voudrait cacher à tout le monde » ?

« Restez, voyez-la ; et parlez-lui, comme si vous ignoriez tout ce qui s'est passé ».

« Oui, pour l'exposer à d'injustes soupçons et à de mauvais traitemens de la part de sir William ! Vous avez imaginé vous-même que j'étais informé de son absence ; pensez-vous qu'il soit moins susceptible que vous de tomber dans une semblable erreur ? Quand sir William saura que je suis venu, et que je n'ai pas vu lady Ackland, il est impossible qu'il ne croye pas, ce qui est vrai, que je suis venu pour lui et non pour sa femme ».

« Fort bien : je n'ai pas beaucoup de confiance en moi, soit en fait de prudence, soit en fait de sentiment ; mais je gage que je mènerais un mari jaloux mieux qu'aucun de vous deux. J'irais droit devant moi : si cela plaisait à mon haut et puissant seigneur, tant mieux pour lui ; sinon, il serait bientôt las de se plaindre ; car cela ne lui serait d'aucune utilité. Mais vous allez enfin voir Hélène.... c'est la porte de sa chambre qu'elle ferme...je l'entends qui descend ».

« Adieu donc : je m'en vais ; et je vous supplie encore une fois de ne pas lui parler de ma visite ».

Henry sortit aussi-tôt ; et de peur qu'on ne le vît par les croisées, s'il prenait pour s'en retourner le même chemin qu'il avait suivi en venant, il traversa à la hâte le côté opposé du parterre, qui n'était pas attenant à la partie du parc par laquelle il était entré. Après avoir marché au hasard pendant quelque temps, il trouva une haie, la franchit,

gagna la grande route et ensuite sa petite maison.

Quand il fut de retour chez lui, il réfléchit sur le succès de sa fuite et sur le tort qu'il aurait fait à Hélène, s'il l'avait vue en l'absence de sir William. Il ne pouvait se dissimuler qu'une pareille visite ne fût très-propre à donner à un jaloux la certitude d'une correspondance secrète. Il résolut d'être plus prudent à l'avenir, de prendre patience, et de se conduire désormais, comme si les souffrances d'Hélèue lui étaient indifférentes : mais il se reprocha d'avance les maux qu'il pouvait avoir causés par un desir trop vif de la secourir, quoiqu'il eût pris pour ne se point trahir toutes les précautions imaginables.

« Adorable Hélène ! s'écria-t-il, je ne puis contribuer à votre bonheur ; que jamais au moins je ne m'expose à vous rendre plus malheureuse, pour avoir cherché à me procurer de vaines consolations »!

Hélas! si la seule possibilité d'aggraver le malheur d'Hélène causait de si vives alarmes au cœur sensible et généreux de Henry, que n'aurait-il pas éprouvé, s'il avait su combien de tourmens il venait de lui préparer. Déterminé par les réflexions qu'il avait faites, il s'en retourna à Londres, bien décidé à ne plus essayer, sous aucun prétexte, de se rapprocher d'Hélène ni de sir William.

Lady Almeria eut à essuyer un grand combat entre son indiscrétion et son orgueil, qui avait été un peu piqué par ces mots de Henry, « s'il est possible que vous gardiez un secret ». La prudence, la délicatesse, et même l'intention de l'obliger ne l'auraient pas retenue; le desir de lui prouver qu'elle savait garder un secret, l'emporta en elle et lui ferma la bouche: mais, agitée par la contrainte qu'elle s'imposait, il lui fut impossible de rester en place; elle attira Hélène dans le jardin, et la quitta

bientôt après pour s'assurer si Henry était réellement parti.

Hélène s'en retournait seule et lentement au château, lorsqu'à son grand étonnement, elle apperçut sir William qui venait au-devant d'elle. Il était suivi d'un domestique à qui elle entendit qu'il demandait avec vivacité, et même avec un peu d'humeur, si, pendant son absence, on n'avait point reçu de visites. Sur la réponse négative que cet homme lui fit, il s'en éloigna avec colère, et, à la vue de sa femme, il frémit, et il eut l'air très-embarrassé. Hélène n'avait pas assez de force pour hâter le pas; elle crut voir un moment que sir William, loin de venir avec empressement à sa rencontre, avait pris un autre chemin : il ne tarda cependant pas à arriver auprès d'elle.

« Vous vous portez beaucoup mieux, lui dit-il avec un peu d'aigreur, depuis que je vous ai quittée. On m'a dit que vous déjeûniez tous les jours dans le

salon, et je vois que vous vous promenez dans le jardin».

«Oui, dit Hélène en lui prenant le bras : mais cette folle lady Almeria m'a échappé, et j'aurais eu bien de la peine à regagner la maison sans un appui».

«Vous en aviez un, j'imagine, quand vous êtes sortie»?

«Lady Almeria était avec moi; elle m'a quittée presque aussi-tôt, sous je ne sais quel prétexte, et pour aller je ne sais où».

«Avez-vous été seule pendant mon absence»?

«Oui; et la pauvre lady Almeria est si ennuyée, que je crois qu'elle m'aurait abandonnée à moi-même si vous n'étiez pas venu mettre fin à notre tête-à-tête».

«Ma présence n'ajoutera pas beaucoup à ses plaisirs».

«Je crois, en effet, que rien ne pourra la retenir plus long-temps ici. Elle trouve qu'elle a déjà fait assez de sacrifices à la pitié : c'est, à ce qu'elle

dit, le motif auquel nous devons attribuer la grace qu'elle nous a faite de nous tenir compagnie ».

Comme elle achevait ces mots, ils entrèrent dans le salon. Hélène fut fort aise de pouvoir se reposer sur un sofa. Quant à sir William, il se tint debout devant elle, observant un profond silence, les yeux fixés sur elle, et fortement préoccupé.

Frappée de son air et de ses manières, qui n'étaient plus les mêmes qu'avant son départ, Hélène soupçonna que, pendant son absence, il avait éprouvé quelque désagrément. « Qu'avez-vous? lui demanda-t-elle avec douceur; votre retour a été plus prompt que vous ne vous l'étiez proposé : j'espère qu'il ne vous est rien arrivé ».

« Je vois bien, répondit sir William, que je suis revenu plutôt que je n'étais attendu ». Et en même temps il sortit.

Hélène, surprise et effrayée de cette réponse, ne savait à quelle conjecture

s'arrêter. Elle ne douta point qu'il n'eût conçu de nouveaux soupçons qui avaient réveillé sa jalousie ; mais elle ne devinait pas la cause de ce changement. Si elle avait su qu'il avait vu Henry sauter par-dessus la haie qui séparait le parterre de la grande route, l'énigme eût été expliquée. Il l'avait vu, en effet ; et de-là ses questions aux domestiques, ses craintes augmentées par la rencontre d'Hélène dans le jardin, et ce desir implacable de vengeance qui s'empara de lui.

CHAPITRE XIV.

En rentrant au château, lady Almeria fut instruite par Hélène, du retour imprévu de sir William. Elle en fut d'autant plus satisfaite, qu'elle s'ennuyait beaucoup à Oakley, et qu'elle s'était promis d'en partir aussi-tôt qu'Hélène aurait quelqu'un auprès d'elle. « Par conséquent, dit-elle, vous n'avez plus

besoin de moi : ainsi, je m'en retournerai demain à Londres, où je me flatte que je manque à bien des gens ».

« Vous me laisserez du moins, reprit Hélène en poussant un profond soupir, vous me laisserez votre petite fille » ?

« Très-volontiers ; mais j'espère que vous ne songez pas à rester toujours ici : si vous le faites, je vous prédis que jamais vous ne rétablirez votre santé. Au reste, je compte que dès qu'Almeria vous embarrassera, vous me l'enverrez sur-le-champ à Londres, ou bien sa bonne l'emmènera avec elle dans le Devonshire ». Lady Almeria alla ensuite donner à ses domestiques quelques ordres pour son départ, qu'elle fixa au lendemain ; et Hélène, abattue et préoccupée par diverses conjectures sur la cause de l'humeur que sir William avait témoignée, se retira dans son appartement. Lady Almeria passa un moment après dans le salon ; et songeant que ce serait une bonne précaution que de pré-

venir Henry de l'arrivée de sir William, elle lui écrivit le billet suivant :

« Sir William est arrivé ce matin. Vous » avez saisi le moment favorable pour » vous échapper ; l'ennemi vous aurait » surpris si vous aviez retardé d'un seul » moment votre départ. Ainsi, mainte- » nant vous pouvez faire vos visites avec » toute la décence convenable, et y » mettre des formes qui défient l'esprit » le plus soupçonneux. Je m'en vais de- » main : de sorte que vous serez libre » d'ajouter la pitié aux motifs qui vous » appellent à Oakley. On aura peut-être » la bonté de croire que vous n'en avez » pas d'autre, et que votre conduite est » très-louable. Au surplus, ne négligez » pas, je vous en prie, cette pauvre Hé- » lène ; car elle mourra d'ennui, si vous » l'abandonnez, pour tout plaisir, aux » conversations du *caro sposo* ».

Elle laissa ce billet sur la table, pour aller sur-le-champ donner un contr'or- dre à sa femme-de-chambre ; et il n'y

avait pas dix minutes qu'elle était absente, lorsque sir William entra par hasard dans le salon. Son nom, écrit de la main de lady Almeria, attira ses regards. Ni l'honneur, ni la délicatesse ne purent l'empêcher de satisfaire sa curiosité. Il lut ce que lady Almeria avait écrit. Chaque mot était un coup de poignard qui le frappait au cœur; et il sortit ensuite dans le jardin comme un furieux, cédant à son premier mouvement, qui le portait à aller chercher Henry, et à laver dans son sang l'outrage qu'il ne doutait plus d'en avoir reçu.

Peu de momens suffirent cependant pour modérer son emportement. Sa résolution était déjà prise auparavant, à cause de ce qu'il avait vu, et qui ne lui paraissait pas une preuve moins sûre que celle qu'il venait d'acquérir. Il revint peu à peu à cette résolution, et il éprouva, en s'y confirmant, une sorte de satisfaction, puisque désormais ce qui n'eût été qu'un acte de cruauté devenait

un acte de justice. Il avait toujours eu l'intention de prendre Hélène pour victime, s'il se décidait jamais à en immoler une à sa jalousie. Selon lui, elle était bien plus coupable que Henry. Il y avait dans sa conduite une complication d'hypocrisie, de trahison et d'infidélité. Toutes ses démarches, toutes ses actions, depuis qu'il était marié avec elle, lui semblaient porter avec soi le caractère de la plus odieuse fausseté; et il se trouvait absous dans sa conscience d'employer, pour punir le vice, les mêmes moyens dont le vice s'était servi pour flétrir son honneur.

Néanmoins son trouble était trop grand pour qu'il lui fût possible de le cacher, si l'on voulait prendre la peine de l'observer; en conséquence il se retira dans sa chambre, prétexta une indisposition soudaine, et se mit au lit.

Hélène ne tarda pas à apprendre que sir William était incommodé. Elle se rendit auprès de lui : il avait les yeux

enflammés ; sa main était brûlante : elle le supplia, avec le plus tendre intérêt, de faire venir sur-le-champ un médecin, et s'étant assise à côté de son lit, elle déclara que son intention était d'y rester jusqu'à ce que le médecin fût venu. Sir William s'y opposa avec tant de chaleur, il exprima même son refus d'un ton si dur, qu'elle céda après beaucoup d'instances, craignant d'augmenter son mal par la contradiction, plus qu'elle ne le soulagerait par ses soins. Sir William lui assura d'ailleurs qu'il n'était malade que de fatigue, et pour avoir couru à cheval au moment de la journée où le soleil était le plus ardent ; qu'il était certain que quelques heures de repos le guériraient complètement, et qu'il se sentait une grande envie de dormir.

Hélène n'avait pas assez de confiance dans les connaissances de sir William en médecine, pour s'en rapporter, soit à l'explication qu'il donnait des causes de sa maladie, soit aux remèdes qu'il em-

ploierait. Elle envoya chercher un médecin, et dans l'intervalle elle alla souvent à la porte de la chambre écouter si son mari dormait. Elle n'eut pas de peine à s'assurer du contraire, car elle l'entendit marcher à grands pas : sûre de ne pas se tromper, elle tourna doucement le bouton de la serrure ; mais éprouvant de la résistance, et supposant avec raison que les verroux étaient tirés, elle ne fit aucun effort pour entrer.

Cette circonstance augmenta beaucoup son inquiétude. Elle commença à regarder, comme une cause de l'indisposition dont sir William se plaignait, la mauvaise humeur qu'il avait montrée en arrivant, et qu'elle-même avait d'abord attribuée à la fatigue du voyage. Elle se douta que si cette indisposition était réelle, elle provenait d'une agitation morale ; mais elle craignit en même temps que ce ne fût un prétexte qu'il employait pour se soustraire à tous les regards, et ne pas exciter la curiosité.

Dans tous les cas, il ne pouvait résulter aucun bien des efforts qu'elle aurait faits pour le soigner malgré lui. S'il était malade, elle avait tout lieu de croire qu'il se prêterait à exécuter les ordonnances du médecin; et si quelque chose l'avait troublé, elle jugeait avec raison, qu'elle aurait bien plus de moyens de le ramener, lorsqu'il paraîtrait moins éloigné de vouloir l'entendre. Elle rentra donc dans son appartement, où elle attendit avec la plus vive impatience qu'il sonnât, et qu'il lui fournît ainsi une occasion de retourner chez lui.

Tandis que cela se passait, lady Almeria était revenue dans le salon, avait cacheté son billet, et l'avait envoyé à la petite maison, par le domestique qui devait aller à la ville voisine, demander des chevaux de poste pour le lendemain. Quand on lui dit que sir William était malade, elle eut d'abord quelques craintes d'être obligée de rester pour lui donner des soins, et que cette maladie

ne

ne fût de nature à ne pas lui permettre de laisser Hélène seule. Elle alla la trouver dans son appartement pour prendre des informations, mais elle ne put en apprendre rien de satisfaisant.

Le médecin arriva : Hélène aurait voulu qu'on l'annonçât sur-le-champ à sir William ; le domestique, à qui elle s'adressa, lui dit qu'il avait reçu de son maître, l'ordre positif de n'entrer chez lui que lorsqu'il appellerait, et qu'il n'osait pas lui désobéir.

Comme Hélène n'était plus alors si inquiète au sujet de la maladie de son mari, elle n'insista pas, et feignit de croire qu'il dormait et que le sommeil le guérirait sûrement. En continuant d'écouter à la porte de temps en temps, elle avait observé que le plus profond silence régnait ; elle commença à croire que l'accès de colère qu'il avait eu se passait, et qu'elle le retrouverait plus calme et bien portant.

Vers huit heures du soir on entendit

sa sonnette. Son domestique le trouva levé ; on lui dit que le docteur Wilson était arrivé, et il ordonna qu'on le fît entrer ainsi que lady Ackland. Il parla avec une raillerie amère des craintes qui avaient donné au docteur la peine de faire dix milles à cheval, par un soleil ardent, pour venir voir un homme qui s'était couché pour essayer de dormir et de chasser ainsi un violent mal de tête. « Tenez, monsieur, dit-il au médecin en lui présentant son bras ; tâtez si ce pouls n'annonce pas la plus parfaite santé ».

Le docteur Wilson assura que cela était vrai ; et il conseilla à Hélène de ne point s'inquiéter, parce que sir William avait parfaitement bien su se guérir.

Hélène, persuadée que les soupçons qu'elle avait eus, étaient justement fondés, se retira alors, et apprit à lady Almeria que le sommeil avait dissipé tous les maux de sir William, et que le docteur Wilson le trouvait fort bien.

« Dieu soit loué » ! s'écria lady Almeria.

Hélène ne put s'empêcher de sourire. « Je suis sûre, reprit-elle, que sir William vous serait fort obligé, s'il savait l'intérêt que vous prenez à sa santé ».

« Non, non, en vérité ; ce n'est pas d'intérêt qu'il s'agit. Vous savez que j'ai fixé mon départ à demain ; je craignais qu'il ne me fût impossible de m'en aller, et de laisser sir William malade, et vous si faible, si peu en état de lui donner des secours ».

Hélène secoua la tête, et réfléchit un moment sur le bien et le mal qui résultaient d'un égoïsme si parfait.

Sir William parut à souper, et le lendemain matin il descendit pour déjeûner ; mais le hasard voulut que jamais il ne se trouvât seul avec lady Almeria. Il est probable que, quand bien même cela serait arrivé, elle ne lui aurait pas parlé de la visite de Henry, non-seulement par la raison qu'elle aurait été bien

fâchée de lui rien dire qui pût lui être agréable, mais encore parce qu'elle n'éprouvait aucun desir de raconter une chose qui, à ses yeux, n'offrait pas un grand intérêt, et qui en soi n'avait rien de répréhensible.

Au moment de se séparer d'Hélène, et en lui faisant ses adieux, elle ajouta: « Je vous en prie, tâchez de vous rétablir bientôt. Vous devriez voyager un peu, changer d'air: vous ne vous porterez pas bien, tant que vous resterez ici ».

« Je crois, dit sir William lorsque lady Almeria fut partie, que pour la première fois votre belle-sœur a donné un bon conseil. Je suis parfaitement de son avis. Que penseriez-vous d'un voyage de quelques mois »?

« Je vous accompagnerai volontiers par-tout où vous voudrez aller », répondit Hélène; et l'espoir que c'était à Groby qu'on projetait de la mener, fit palpiter son cœur.

« Le soin de votre santé exige que vous cherchiez de nouveaux sujets de distraction. Le bonheur parfait dont nous jouissons depuis peu (en disant cela, son front se rida, sa voix s'altéra sensiblement); le bonheur parfait dont nous jouissons depuis peu, a besoin de nourriture : dans un climat lointain, en pays étranger, il me semble que nous aurions plus de moyens de le rendre durable, et d'empêcher que rien ne vienne le troubler. Répugneriez-vous à parcourir le continent pendant quelques mois » ?

L'idée du Northumberland occupait encore l'esprit d'Hélène, et l'empêcha de répondre avec l'empressement qu'elle avait coutume de mettre à accepter les propositions de sir William. Elle lui dit après un moment de silence et non sans quelque embarras : « Je ne peux avoir aucun motif de m'y opposer, pourvu que vous me permettiez de voir Groby avant notre départ ».

« Il vous sera très-facile de vous justifier de ce que cette conduite pourra avoir d'irrévérent à ses yeux. Vous mettrez tout sur le compte de votre mari, que vous accuserez de cruauté et de tyrannie; et non-seulement on vous excusera, mais encore on aura pitié de vous ».

« Hélas! si de pareilles idées doivent nous suivre dans notre voyage, le changement de séjour ajoutera peu de chose à notre bonheur ».

« Pourquoi donc les entretenir vous-même, loin de vous efforcer de les détruire? depuis que nous sommes mariés, avez-vous jamais voulu me faire le sacrifice de sentimens étrangers aux liens qui nous unissent »?

« Eh bien ! je le ferai dans cette occasion : je suis prête à partir avec vous, quand vous voudrez ».

« Est-ce bien au moins de tout votre cœur, que vous y consentez »?

« De tout mon cœur. Je m'étais flattée que votre volonté ne serait jamais

en opposition avec mes devoirs envers mon père; mais, puisqu'il en est autrement, votre volonté obtiendra la soumission que je lui dois ».

« Que le cœur d'une femme, s'écria sir William, est impénétrable et difficile à expliquer »!

« C'est vous-même, mon cher sir William, qui créez le mystère dont vous semblez vous étonner : il n'y a sûrement dans la nature rien de plus simple que mon cœur ».

« Ne sais-je pas?... ne sais-je pas?..... puis, se reprenant presque aussi-tôt, il ajouta : Eh bien! je vous mettrai à l'épreuve ». Il ouvrit ensuite un atlas qui était à côté de lui sur une table, et il continua en ces termes : « Voyons un peu la route que nous tiendrons. Nous laisserons la France et l'Italie; on y rencontre trop d'étrangers et de voyageurs : commençons par le nord de l'Europe. Le mariage de ma sœur avec un noble Saxon, m'a si souvent appelé dans la partie sep-

tentrionale de l'Allemagne, et j'y ai resté, à différens intervalles, tant de temps, que je suis là presque comme chez moi, et que j'ai passé à Dresde quelques-uns des momens les plus heureux de ma vie : — nous irons à Dresde; je vous présenterai à ma sœur. Chemin faisant nous visiterons La Haye, et nous verrons aussi tout ce que les Provinces-Unies offrent de curieux. Je vous montrerai Hanovre, Brunswick, Hambourg. Vous parcourrez les bords de la mer Baltique; et nous nous détournerons ensuite pour nous rendre à Berlin, où nous séjournerons quelque temps : mais nous irons passer l'hiver à Dresde ».

« Et par où reviendrons-nous en Angleterre » ? demanda Hélène.

« Je vous conduirai à Vienne, à travers la Bohême. Peut-être même entrerons-nous en Italie : il y a, au reste, dans l'archevêché de Saltzbourg, des sites dont je suis sûr que la vue vous plaira infiniment ».

« Je crois que j'aimerais assez à aller de Vienne à Venise, et de-là, par le Tirol, en Suisse. Je serais fâchée que la Suisse ne fût pas comprise dans notre tournée. — Au reste, il me semble que nous préparons là des matériaux pour une bien longue absence ».

« Il nous serait facile de voir une plus grande étendue de pays en moins de temps que nous n'en voulons prendre ».

« Oui, la voir seulement; mais ce n'est pas cette manière de voyager qui serait la plus agréable ».

« Ce n'est qu'un faible apperçu de ce que nous pourrons faire; nous modifierons ce plan selon que les circonstances et notre volonté nous y porteront ».

« Votre projet est-il réellement de partir la semaine prochaine? Il me semble qu'un départ si prompt n'est guère possible. N'avons-nous pas besoin d'acheter une voiture? Et vos affaires? — Pouvez-vous, dans un si court intervalle, les mettre en assez bon ordre, pour les

abandonner ensuite avec sécurité pendant si long-temps »?

« Tout cela s'arrangera ; ne vous en inquiétez aucunement. Faites aussi promptement qu'il sera en votre pouvoir, toutes les dispositions que vous croirez nécessaires, et comptez qu'en moins d'une semaine je serai prêt à vous conduire par Londres à Harwich ».

En disant cela sir William la quitta, comme s'il était allé sur-le-champ commencer ses apprêts de départ. Hélène se retira dans sa chambre, inquiète et affligée de tout ce qui s'était passé depuis la veille. Elle ne pouvait s'empêcher de rapprocher ce projet soudain de voyage, du trouble qui avait agité sir William, et du mécontentement qu'il avait témoigné : mais sa raison et sa pénétration étaient insuffisantes pour lui révéler un si profond mystère.

L'habitude dont elle s'était fait un principe, de toujours regarder les événemens sous un aspect favorable, et

d'ouvrir à l'avance son cœur à toutes les espérances de bonheur qui pouvaient s'y attacher, lui donna la force de repousser dans ce moment une foule de craintes pénibles et confuses qui s'élevaient dans son esprit. Elle chercha aussi à se persuader, d'après quelques mots échappés à sir William, que cette nouvelle exigence de sa part, était la dernière épreuve à laquelle il voulait la soumettre, et elle se flatta qu'en usant de prudence, elle réussirait à fonder son bonheur à venir sur une base passablement solide.

C'était dans cet espoir qu'elle avait consenti à tout, qu'elle avait renoncé au desir bien naturel de voir sa famille avant son départ, qu'elle avait cédé au caprice de sir William, et à son empressement qui lui paraissait n'avoir aucun objet; et qu'elle avait eu le courage de cacher les regrets amers que lui causait ce sacrifice. Elle était décidée à ne montrer dans cette circonstance que de la bonne volonté, et même une sorte de

satisfaction, ne doutant pas que son mari ne trouvât dans cet oubli de toute autre affection, une réfutation complète des injustes soupçons qui jusqu'alors avaient troublé la paix de leur ménage.

CHAPITRE XV.

Il n'y a point de vertu qui porte avec soi sa récompense, comme la faculté de se commander les résolutions les plus pénibles, et d'exercer sur soi cet empire avec toute l'énergie que donnent les principes de la saine morale.

Hélène ne tarda pas à éprouver en effet le sentiment dont elle avait desiré que sir William la crût pénétrée. Elle écrivit sur-le-champ à son père, pour lui annoncer le voyage qu'elle allait entreprendre. Elle chercha à excuser la promptitude de son départ et l'impossibilité où elle était de lui rendre ses devoirs avant de quitter l'Angleterre, en lui disant que sir William n'était si pressé de

partir, que parce qu'il attachait le plus grand prix à la faire changer d'air. Elle donna à entendre que, très-probablement, son absence serait beaucoup moins longue qu'on ne le disait. Elle annonça que l'époque de son retour dépendrait du parfait rétablissement de sa santé, et que, comme elle n'était plus que très-légèrement indisposée, elle était presque sûre qu'au printemps elle reviendrait en Angleterre. Elle affecta de répéter, afin de ne laisser aucun doute dans l'esprit de son père, qu'elle avait concouru à former ce projet, et elle lui promit de l'informer exactement et avec beaucoup de détails, de tout ce qu'elle verrait ou apprendrait de curieux et d'intéressant.

Quoique sa lettre fût écrite dans une bonne intention et même avec beaucoup d'adresse, elle ne produisit pas l'effet qu'elle en attendait. M. Mordaunt fut frappé du peu de solidité du prétexte dont on colorait un voyage si précipité, et du peu de ressources qu'offrirait à la

convalescence de la malade le pays où on avait résolu de la mener ; le climat du nord de l'Allemagne lui parut très-peu propre à fortifier un tempérament affaibli par la maladie et la douleur.

Hélène avait dit, il est vrai, qu'un des motifs qui l'avaient déterminée à accepter la proposition de son mari, était l'espoir que de nouveaux lieux la distrairaient agréablement, et qu'un nouveau climat lui rendrait la santé ; mais M. Mordaunt savait que, si elle en était la maîtresse, elle n'irait pas chercher des consolations ailleurs que dans le Northumberland ; et la négligence et la gaîté qu'elle s'était efforcée de mettre dans son style, et le plaisir qu'elle affectait de montrer, en songeant aux agrémens que ce voyage lui procurerait, prouvaient d'un autre côté qu'elle n'avait besoin d'aucune consolation.

Ces réflexions jetèrent le trouble et l'inquiétude dans l'ame de M. Mordaunt ; il résolut de voir sa fille avant qu'elle

partît. En conséquence il lui fit part dans sa réponse de son intention ; et pour ne pas retarder d'un moment le départ que sir William avait absolument voulu fixer à une époque très-prochaine, il lui manda qu'il se rendait sur-le-champ à Londres, où il espérait arriver à temps pour les rejoindre à leur passage, et y jouir pendant quelques heures du plaisir d'être avec eux. Il ne parlait que de quelques heures, car il avait jugé, d'après la lettre d'Hélène, que sir William ne s'arrêterait pas même un jour entier dans la capitale. En effet, sir William, par son extrême diligence, trompa le tendre empressement de M. Mordaunt. S'il avait pu deviner les craintes et les soupçons qui agitaient son beau-père, il aurait sûrement employé volontiers un jour, et plusieurs jours même s'il avait fallu, à le dissuader, à le rassurer ; mais ne doutant point qu'il ne se contentât de ce qu'Hélène lui avait dit, il ne soupçonnait pas qu'il pût y avoir

des craintes ou des soupçons à dissiper.

Le jour même que la lettre d'Hélène arrivait à Groby, sir William et Hélène partaient d'Oakley pour se rendre à Londres : sans s'arrêter à leur premier projet, ils y passèrent deux nuits et une journée; mais ayant poursuivi leur voyage dès le jour suivant, ils avaient quitté Warwich, avant que M. Mordaunt fût arrivé à Londres.

Le mariage imprévu de la femme-de-chambre d'Hélène, était le motif qui l'avait retenue. Un jeune homme, fils d'un des premiers fermiers de sir William, faisait la cour à Jenny; il était convenu qu'ils ne se marieraient que lorsqu'il aurait une ferme à diriger et à cultiver; et tous les deux regardaient cette époque comme très-éloignée dans l'avenir : mais le lendemain du jour que sir William avait résolu de voyager, son homme d'affaires avait proposé à Thomas une ferme avec des conditions si avantageuses, que rien n'avait plus

manqué que le consentement de Jenny pour qu'il l'épousât, et qu'il devînt le plus heureux des hommes. Jenny s'y était d'abord opposée; elle avait répondu qu'il lui était impossible de quitter ainsi sa maîtresse, dans un moment où elle lui devenait si nécessaire; mais la rhétorique de Thomas avait facilement triomphé de ses scrupules, et elle avait enfin osé confier à Hélène, quoiqu'avec quelque répugnance, qu'elle était bien malheureuse de s'absenter ainsi, et que si elle était restée à Groby, elle aurait épousé Thomas.

Hélène n'avait pas eu de peine à comprendre ce que signifiait cette confidence; et comme jamais ce qui lui était personnel ne l'arrêtait, quand le bonheur des autres dépendait de sa décision, elle avait consenti volontiers à laisser Jenny en Angleterre, et lui avait assuré, avec sa bonté ordinaire, qu'elle pouvait se livrer sans inquiétude à son bonheur, et croire que sa maîtresse sup-

porterait la privation de ne la point avoir auprès d'elle, sans se plaindre et sans lui en vouloir.

Sir William avait paru extrêmement satisfait de la conduite d'Hélène dans cette circonstance, et avait cherché même à plaire à la maîtresse et à la femme-de-chambre, en faisant à celle-ci un très-beau présent de noce.

Hélène avait vu dans cet acte de générosité une nouvelle preuve, que chaque jour les sentimens de son mari se rapprochaient davantage des siens. Il parlait en général des domestiques, comme s'ils eussent été des créatures d'un ordre inférieur, et les regardait comme obligés, quand on les payait bien, à subir sans murmurer l'esclavage du caprice et les rigueurs de la tyrannie. Craignant qu'il ne blâmât fortement l'ingratitude et l'insensibilité de Jenny, et ayant préparé d'avance des observations propres à le calmer, et à lui faire prendre en patience ce qu'elle

pourrait éprouver de désagrémens et d'embarras à cause de ce contre-temps, elle avait été enchantée de le trouver dans des dispositions si différentes, et s'était hâtée d'accéder à la demande qu'il lui faisait, de ne remplacer Jenny que par une étrangère qui lui serait beaucoup plus utile pendant son séjour dans le continent.

Elle avait écrit en conséquence à lady Almeria, pour la prier de lui procurer une femme-de-chambre, et la nécessité de faire un choix entre celles qui se présentaient, l'avait retenue à Londres. Enfin, après en avoir arrêté une qui lui convenait davantage, elle avait renvoyé Jenny et continué son voyage.

Rien n'égale le mécontentement qu'éprouva M. Mordaunt, lorsqu'à son arrivée à Londres, il trouva qu'Hélène en était partie; mais son fils et lady Almeria lui donnèrent de si fortes assurances qu'elle se portait bien, et qu'elle avait l'air d'être très-satisfaite, qu'il n'eut

plus aucune inquiétude, et ne conserva que le déplaisir d'avoir manqué l'occasion de la voir. Il attribua la promptitude inutile de ce départ aux craintes de sir William sur la santé d'Hélène, et un peu aussi au desir qu'il devait avoir de revoir des pays étrangers, et de reprendre des habitudes qu'il préférait à celles de sa patrie.

M. Mordaunt s'en retourna en Northumberland, rassuré sur le compte de sa fille, et par conséquent bien disposé à rassurer de même tous ceux qui s'intéressaient à elle, c'est-à-dire, tous ceux qui la connaissaient, car il n'y avait guère que sa mère qui ne sût pas l'apprécier.

Néanmoins mistriss Mordaunt n'avait plus pour sa fille ce dégoût, cet éloignement qui avait rendu Hélène si malheureuse pendant plusieurs années. En se mariant, Hélène était sortie de l'état où ses rares qualités donnaient sans cesse de l'ombrage à sa mère; et les moyens que son mariage lui avait procurés de

la prévenir quelquefois dans ses desirs et dans ses goûts, lui avait jusqu'à un certain point concilié son affection, de manière cependant que cette affection était toujours commandée par l'égoïsme. Hélène avait eu soin de lui envoyer toujours quelque nouvelle parure à la mode; elle lui avait écrit avec exactitude toutes les anecdotes du jour, et n'avait jamais manqué de lui faire passer les nouveautés politiques et littéraires à mesure qu'elles paraissaient; ce qui la mettait à même de conserver sur ses voisins de campagne, cette supériorité en quoi elle semblait concentrer alors toute sa vanité. Les mortifications que mistriss Mordaunt avait essuyées l'avaient humiliée, et quoiqu'elles ne l'eussent pas corrigée de ses défauts, elles l'avaient du moins rendue plus attentive à les cacher. Sa fille aînée, celle qu'elle aimait le plus, et qui, avec ses deux enfans, était entièrement à la charge de M. Mordaunt, qui pouvait à peine suffire à leurs be-

soins, était un exemple si frappant des conséquences funestes de son fol orgueil, qu'elle était forcée d'abjurer les principes qui l'avaient conduite à commettre de pareilles fautes : elle n'osait plus prétendre à diriger une famille dont tous les membres avaient eu en quelque façon à souffrir de sa folie et de sa légéreté. Son cœur était dévoré par un chagrin qui ne lui laissait aucun moment de repos, et qui détruisait secrètement sa santé.

Le mariage de son fils avec lady Almeria, dont elle s'était promis beaucoup de satisfaction et de grands avantages, l'avait aussi trompée dans son attente. Lady Almeria avait pour elle le mépris le plus marqué ; jamais elle n'allait la voir, ni elle n'invitait sa fille à venir partager avec elle les amusemens de sa maison de campagne, ou les plaisirs qu'elle goûtait à la ville. Quant à son fils, il ne répondait à la préférence insensée qu'elle avait eue pour lui, que comme s'il en eût considéré les effets et non pas les motifs ;

motifs ; rien ne pouvait excuser à ses yeux la conduite blâmable de sa mère ; et non-seulement il avait, comme sa femme, du mépris pour elle, mais encore il la tournait en ridicule.

Il n'y avait que M. Mordaunt qui ne cessait de lui donner des marques d'estime et de tendresse ; et comme la mauvaise santé de mistriss Mordaunt, qui empirait de jour en jour, augmentait en même temps l'intérêt qu'il prenait à elle, il oublia peu à peu toutes les fautes passées ; il sentit même renaître dans son cœur un sentiment qui avait quelques rapports avec son premier amour.

Après avoir parlé de l'égoïsme de mistriss Mordaunt, c'est un soulagement que de reporter son attention sur Henry. Malgré l'étonnement que lui causèrent la nouvelle du voyage d'Hélène dans le continent, et la certitude qu'on avait employé ce moyen pour l'éloigner de lui, quand il apprit par lady Almeria qu'elle se portait mieux, et qu'elle pa-

raissait jouir de quelque repos, il se trouva amplement dédommagé de ses propres peines, par l'espoir qu'elle allait enfin recevoir la récompense de ce courage et de cette force d'esprit qui l'avaient mise au-dessus des caprices et des revers de la fortune; et il reconnut dans la suite des épreuves qu'elle avait subies, et dans leur résultat dont il ne doutait plus, la bonté de ce principe qui veut que l'on prenne pour règle de conduite et pour unique moyen d'arriver au bonheur, l'observation inviolable de ses devoirs.

« Hélène suivra, disait-il, le chemin de la vertu, bien loin de moi, à la vérité; mais si, de mon côté, j'ai la force de ne pas m'écarter non plus de la route qui m'est tracée, et d'y marcher d'un pas ferme et sûr, malgré la distance qui nous sépare et celle qui nous séparera sans doute encore, nous nous réunirons un jour. Les convenances, d'injustes soupçons, des craintes offensantes ne vien-

dront pas nous troubler dans ce dernier asyle, et nous y jouirons à jamais du plus parfait bonheur».

CHAPITRE XVI.

Tandis que les amis d'Hélène s'efforçaient ainsi de se consoler de son absence par de flatteuses espérances et de douces pensées, elle poursuivait son voyage avec moins de plaisir qu'elle ne s'en était promis.

Il y avait eu si peu d'intervalle entre le moment où il avait été décidé qu'elle quitterait l'Angleterre et celui de son départ, que les apprêts du voyage avaient employé presque tout son temps; et elle n'avait eu que bien rarement le loisir ou l'occasion de passer quelques momens avec sir William qui, de son côté, mettait aussi de l'ordre dans ses affaires. Toutes les fois qu'elle s'était en-

tretenue avec lui sur des objets étrangers à celui qui les occupait tous les deux, elle avait eu toute raison d'être contente de lui; et quoique la satisfaction qu'il témoignait ne fût pas accompagnée de cette gaîté qui s'y mêlait toujours, avant que la bonne intelligence qui régnait entr'eux eût été troublée, elle se flattait que cet état serait durable, et que chaque jour il acquerrait de nouvelles douceurs.

Mais elle commença bientôt à craindre que son penchant à croire ce qu'elle desirait ne l'eût trompée.

Une sorte de mélancolie sombre et profonde semblait avoir passé dans l'ame de sir William. Il traitait sa femme avec une froide sévérité, que jusques-là elle n'avait jamais remarquée en lui; et comme la mauvaise humeur et les accès de colère qu'elle avait eus à supporter auparavant, s'étaient constamment dissipés en même temps que les soupçons qui en étaient la source, la sévérité ar-

bitraire avec laquelle il la traitait, ne pouvait s'excuser que par la certitude de la dépravation de sa femme. Il ne lui parlait que d'un ton despotique et absolu, qu'il s'était arrogé depuis peu ; il affectait de vouloir la diriger jusque dans les plus petits détails de son intérieur ; la femme-de-chambre qu'elle avait prise, devint bientôt elle-même victime de ses caprices. Hélène se vit dans la nécessité d'en changer ; et toutes celles qui la remplacèrent inspirèrent de plus en plus du dégoût et de l'éloignement à sir William.

La correspondance d'Hélène avec ses amis, l'offensait plus que toute autre chose. Il lui reprochait sans cesse que, quoiqu'elle l'eût suivie dans l'étranger, ses pensées, ses vœux et ses affections étaient restés en Angleterre ; il semblait concevoir des soupçons sur tous les paquets qu'elle recevait, et quelquefois il ne craignait pas de lui donner à entendre qu'ils ne seraient heureux ensemble que

lorsqu'elle n'aurait plus de rapports qu'avec lui seul.

Hélène feignait alors de ne pas comprendre ce qu'il voulait dire : rien ne l'aurait déterminée à faire ainsi le sacrifice de ses devoirs; il n'y avait que la violence qui pût l'y contraindre. « Dans un bon cœur, lui disait-elle quelquefois, toutes les affections dépendent tellement les unes des autres, qu'en en détruisant une, on les détruit toutes. Si je n'aimais pas mes parens, mes sœurs et mes amis, comment vous aimerais-je vous-même »?

Sir William n'écoutait rien de tout cela. Comme il avait abandonné l'espoir d'être aimé d'Hélène, ses mauvais procédés envers elle étaient plutôt l'effet de son ressentiment que de sa jalousie. Il ne doutait plus qu'elle ne fût coupable. Le consentement qu'elle avait donné à ce voyage, l'air de satisfaction qu'elle avait eu après y avoir consenti, étaient pour lui des preuves nouvelles de la

fausseté qu'il croyait avoir remarquée dans toute sa conduite, depuis le premier moment de leur mariage —; fausseté qui la rendait encore plus criminelle à ses yeux, et plus odieuse : il avait bien voulu paraître en être la dupe, tant que cela avait été utile à ses projets ; mais il était désormais décidé à la punir par tous les mauvais procédés et tous les outrages que pourraient inventer la colère et la soif de la vengeance.

Dans une ame plus généreuse et plus franche que celle de sir William, les manières affectueuses d'Hélène, ses prévenances, et l'innocence de ses sentimens, auraient produit des effets différens. Elles auraient fait naître des doutes malgré les plus fortes apparences de crime. Elles auraient amené des explications, et enfin une réconciliation parfaite ; ou du moins elles auraient suspendu la condamnation, et retenu le bras terrible de la vengeance.

La résolution de sir William était prise.

Rien ne pouvait plus l'en détourner. A la vérité, s'il avait été parfaitement maître de lui, il aurait caché ses desseins jusqu'au moment de les exécuter; mais il fit de vains efforts pour se contenir. Les passions fatales qui déchiraient son cœur éclataient malgré lui; et la pauvre Hélène en était la victime.

On ne s'étonnera pas que, dans sa position, Hélène desirât ardemment de revenir en Angleterre, ni qu'elle trouvât peu de plaisir dans la variété des objets qui s'offraient à ses regards: cependant sa raison, et ce principe qu'elle savait si bien mettre en pratique, qu'il faut toujours tirer le meilleur parti possible de sa situation, ne l'abandonnèrent pas. Son bon-sens lui indiqua les moyens les plus sûrs d'atteindre ce but; il lui enseigna à modérer ses desirs, à se soustraire au despotisme de l'imagination, à calculer la somme de bonheur et de malheur qui lui était dévolue; et il lui montra que, parmi les malheureux, il y en avait bien

plus au-dessus qu'au-dessous d'elle. Chaque jour cependant semblait apporter des changemens dans cette proportion.

L'importunité de la mauvaise humeur de sir William laissait à Hélène si peu de de repos, que sa patience et sa résignation ne l'en mettaient pas un seul instant à l'abri, et qu'elle savait à peine où puiser des consolations, soit pour le moment actuel, soit pour un avenir encore plus redoutable.

Elle n'avait presque plus d'espoir que sa conduite pût disposer sir William plus favorablement. Elle se confirmait dans cette opinion, en réfléchissant que les mauvais procédés qu'il avait pour elle n'avaient actuellement aucun motif, et qu'il n'était possible d'en trouver la cause que dans le passé. Elle était séparée de tous ceux qui lui étaient chers; elle était seule avec sir William, dans un pays où il n'existait pas un être qui lui parût mériter son attention ou son in-

térêt. De quoi pouvait-il la soupçonner? Qu'avait-il à craindre? Il fallait donc attribuer les mauvais traitemens dont il l'accablait, à la dureté de son caractère, et à un ressentiment profond causé par des outrages imaginaires, dont la réparation était par conséquent impossible.

Douces représentations, tendres caresses, soins affectueux, patience, elle avait vainement employé tous les moyens, et n'en connaissait pas d'autres: elle perdit tout espoir; elle résolut de s'armer du plus grand courage, et de supporter du moins avec calme et dignité les rigueurs d'une destinée à laquelle il n'était pas en son pouvoir d'échapper.

Le temps ne pouvait plus apporter d'autre remède à ses maux, que la rupture d'un lien qui, pendant qu'il subsisterait, serait pour elle une source d'amertume et de douleur: mais il n'était pas dans la nature d'Hélène de fonder, même en idée, son bonheur

sur la mort d'un de ses semblables, et elle avait trop de piété pour souhaiter de hâter le moment terrible où elle irait rendre compte de sa vie : en cela comme en toute autre chose, elle s'en rapportait à l'Etre tout-puissant, dont la sagesse et la bonté lui inspiraient une confiance sans bornes.

Elle jugea qu'il était convenable qu'elle opposât de la résistance à sa douleur ; en conséquence elle ne se laissa plus le loisir d'y songer. Elle s'occupa presque continuellement des personnes et des choses qu'elle rencontrait dans son chemin ; et comme les connaissances générales qu'elle avait acquises, et la culture de son esprit rendaient sa conversation très-intéressante, et lui faisaient faire des observations piquantes sur les productions de l'art ou de la nature qui la frappaient, quoiqu'elle ne fût point heureuse, elle ne laissait pas de se procurer des distractions fort agréables.

Jamais elle ne s'abandonnait à la tris-

tesse et à la langueur que lui causait quelquefois la certitude de n'avoir pas un meilleur avenir : elle regardait ces momens de faiblesse comme un signal qui l'avertissait de redoubler d'activité, et alors elle mettait tout en usage pour fixer son attention sur d'autres objets.

Elle allait d'un endroit à un autre, selon la volonté, ou plutôt selon le caprice de sir William ; et après avoir employé quelques mois à visiter plusieurs des cours du nord de l'Allemagne, à côtoyer la mer Baltique, et à voir rapidement Berlin et ses environs, elle se trouva vers la fin de décembre établie avec lui, dans une maison commode et jolie, située sur les bords de l'Elbe.

A son arrivée à Dresde, Hélène fut présentée à la sœur de sir William. Elle la trouva parfaitement bien élevée et remplie de talens, attentive à lui rendre tous les devoirs et à lui faire toutes les prévenances qu'exigeait la politesse, mais sans témoigner le moindre desir de

former avec elle quelque liaison, ni de franchir les bornes de la civilité. On aurait dit qu'elles n'avaient l'une pour l'autre aucun attrait : madame Teschen était depuis si long-temps absente de l'Angleterre, qu'elle ne s'y intéressait plus du tout. Par sentiment et par goût, elle était devenue allemande ; et le mépris et la froideur de sir William pour Hélène, devaient naturellement lui donner de sa belle-sœur une idée peu avantageuse, sans qu'il fût au pouvoir de celle-ci de la détromper, à cause du peu d'intimité qui régnait entr'elles.

CHAPITRE XVII.

Hélène, en effet, ne tarda pas à s'appercevoir que l'intention de sir William était qu'elle ne se liât d'amitié ni avec madame Teschen, ni avec aucune autre femme. Il semblait vouloir empêcher qu'on ne la connût, qu'elle ne se

répandît dans le monde, ou qu'elle ne cherchât les occasions de se faire des amis.

Après qu'elle eut été présentée à la cour et dans toutes les maisons que sir William avait fréquentées autrefois, et lorsqu'elle eut vu toutes les curiosités de la ville, sir William lui donna évidemment à entendre qu'il n'était jamais si content d'elle, que lorsqu'elle se renfermait dans sa maison, et n'y recevait personne.

Cette solitude profonde, cet éloignement de *toute société* s'accordaient bien davantage avec les goûts d'Hélène, qu'avec la prudence dont elle aurait voulu user dans cette occasion. Sir William était rarement chez lui, de sorte que livrée ainsi à elle-même, et privée de tous les moyens d'occuper l'activité de son esprit et la sensibilité de son cœur, ses livres et ses travaux ne suffisaient pas pour suspendre ses regrets ou la détourner de ses tristes pressentimens.

Il lui devint absolument nécessaire de se prescrire une étude dont la nouveauté fixât toute son attention. Elle jugea que dans sa position, il pourrait lui être fort utile de savoir l'allemand. Jusqu'à ce moment, elle n'avait resté nulle part assez long-temps pour l'apprendre, et elle avait alors plus de loisir qu'il ne lui en fallait pour exécuter cette entreprise. On lui avait dit que cette langue était fort difficile ; mais loin de la décourager, cela avait augmenté en elle le desir de la connaître, et elle espéra que le travail de son esprit lui ferait oublier les peines de son cœur. Elle se mit à l'ouvrage avec une sorte d'avidité : son maître venait lui donner leçon tous les jours, et l'assiduité avec laquelle elle se livra à l'étude, jointe à sa facilité naturelle, lui prouva bientôt qu'on avait exagéré les difficultés qu'elle avait à surmonter. Son objet principal fut aussi rempli ; la nouveauté l'intéressa singulièrement ; son temps se trouva employé ;

toutes ses réflexions se dirigèrent vers un seul objet ; cela l'empêcha de penser à ses chagrins, et elle se persuada de plus en plus que l'occupation est le véritable secret du bonheur.

Il y avait à-peu-près dix jours qu'elle étudiait, lorsque sir William, qu'elle voyait rarement dans le cours de la journée, si ce n'est pour quelques minutes, et qui ne savait pas à quoi elle s'occupait, entra dans son appartement au moment qu'elle s'y attendait le moins.

Il lui demanda en anglais, d'un ton aigre et avec curiosité, ce qu'elle faisait.

« J'apprends l'allemand », dit-elle en souriant.

« Ne savez-vous donc pas assez de langues? reprit-il durement. Que signifie cette affectation d'amour pour l'étude » ?

Hélène douta si elle l'avait bien entendu. Malgré toutes ses faiblesses, sir William lui avait toujours paru inaccessible à la basse jalousie que certains hommes conçoivent des talens des fem-

mes et de leurs connaissances ; elle l'avait au contraire souvent entendu dire qu'en se mariant il avait cherché, non-seulement une maîtresse, mais encore une compagne ; et qu'il s'était déterminé à fixer son choix sur elle, autant à cause de la culture de son esprit, que pour les graces de sa personne, et la douceur de son caractère.

C'était, à la vérité, dans les premiers temps de son amour qu'il s'exprimait ainsi, et ce pouvait n'être que des flatteries ; mais elle l'avait toujours vu rechercher la société des femmes les plus instruites, et il paraissait trouver le plus grand plaisir à s'entretenir avec elles ; aussi ne sut-elle à quoi attribuer ce mécontentement soudain qu'il témoigna, quand il apprit qu'elle voulait ajouter une nouvelle langue à celles qu'elle connaissait déjà.

« Est-ce sérieusement, lui demanda-t-elle, que vous vous trouvez offensé de ce que j'étudie l'allemand » ?

« Oui, très-sérieusement ; et je veux que, sur-le-champ, vous renvoyiez ce monsieur, et que vous le préveniez que vous n'avez plus besoin de lui ».

Hélène se tournant vers son maître, lui dit en français que, dans ce moment, elle avait des affaires, et qu'elle le ferait avertir du jour qu'elle pourrait le recevoir.

Il s'en alla : et Hélène s'adressant de nouveau à sir William, le pria instamment de lui expliquer ce que signifiait l'ordre qu'il venait de lui donner.

« Je ne veux pas que vous appreniez l'allemand ; et si vous l'étudiez de nouveau, vous vous rendrez coupable de désobéissance ».

« Vous avez si peu fait usage envers moi d'un ton si impérieux, que vous me permettrez de vous représenter que j'ai quelque droit de m'en étonner ».

« Je sais qu'un des nouveaux principes dans le mariage, comme en toute autre chose, est l'égalité ; mais j'ai toujours

conservé ceux de l'ancien temps, et en m'unissant à vous, j'ai cru et voulu prendre une femme soumise et obéissante ; par conséquent vous ne devez pas vous étonner, si j'exige de vous ce que vous vous êtes volontairement engagée à faire ».

« Je m'étais imaginée que vous aimiez mieux tenir vos droits de l'amour, que d'en faire l'objet d'un devoir servile et étranger au sentiment. Si je me suis méprise, nous sommes tous les deux bien malheureux ; mais vous êtes le plus à plaindre. Comptez au reste qu'on aura pour vous tous les égards qui vous sont dûs ».

« Si jamais il fut un temps où j'aie eu à choisir, dit sir William en soupirant, ce temps n'est-il pas passé sans retour ? Voudriez-vous bien, ajouta-t-il après un moment de silence, et en montrant une grammaire, et quelques livres allemands qui étaient sur la table, ordonner à votre femme-de-chambre de

faire un paquet de ces livres? j'y mettrai ensuite mon cachet ».

« Je le ferai moi-même », répondit-elle ; et réunissant aussi-tôt tous ses livres et tous ses cahiers, elle les lia avec une ficelle ; elle alluma une bougie, et présenta à sir William le paquet et un bâton de cire à cacheter.

Sir William la regardait d'un air triste et avec beaucoup d'attention. Il prit sans rien dire le bâton de cire à cacheter, le présenta à la flamme de la bougie, en fit tomber quelques gouttes sur le nœud de la ficelle, et y apposa son cachet ; puis levant les yeux au ciel, il s'écria en poussant un profond soupir : « Ah ! s'il était possible de douter ! si je pouvais encore me faire illusion »! et il sortit précipitamment.

« Quelle fatale et malheureuse contradiction ! dit Hélène en se laissant tomber sur une chaise ; desirer si ardemment d'être aimé, et travailler si assidument à se faire haïr »!

Après cet événement, sir William parut éviter plus que jamais de se trouver seul avec Hélène. Il avait l'air de craindre qu'elle ne reprît sur lui tout son empire. Son état la rendait très-intéressante; elle était grosse, et elle ne pouvait s'empêcher de remarquer, avec quelque surprise, que sir William, malgré son indifférence pour elle qui augmentait chaque jour, semblait en être plus content qu'il ne l'avait été dans un temps où elle se croyait l'objet de toutes ses affections.

Quant à elle, sa grossesse ne lui faisait pas un grand plaisir : son courage était abattu; et le souvenir de la manière cruelle dont les espérances qu'elle avait conçues de son fils avaient été trompées, ne lui permettait pas de regarder d'avance l'époque de la naissance de son second enfant, comme celle d'une nouvelle vie pour elle, ou du bonheur d'un nouvel être.

Elle passa ainsi l'hiver à Dresde. Plus

d'une fois, sir William s'était absenté deux ou trois jours de suite, soit pour aller visiter d'anciens amis qui résidaient à quelques lieues de la ville, soit pour faire des parties de campagne. Afin de goûter plus librement les plaisirs champêtres, il annonça que son intention était de s'établir pour quelques mois, dès les premiers jours du printemps, dans un village de Saxe, sur les confins de la Bohême : c'était un endroit qu'il connaissait parfaitement, et où il était sûr de trouver beaucoup d'amusement, parce qu'il avait reçu de plusieurs amis qu'il avait dans le voisinage, l'invitation d'aller partager avec eux les plaisirs de la campagne.

Hélène le suivit sans répugnance. Elle avait plus d'espoir de n'être pas tourmentée en changeant souvent de séjour, qu'elle ne craignait que cela ajoutât à ses peines : et elle avait trop de chagrin et d'ennui à Dresde, pour ne pas trouver quelque consolation à en sortir.

CHAPITRE XVIII.

Ils prirent une maison qui avait presque l'apparence d'une chaumière, et qui était située dans un village, sur une montagne qui sépare la Saxe de la Bohême. Leur établissement y fut bientôt fait. Ils s'étaient pourvus, à Dresde, de tout ce qui leur était nécessaire; de sorte qu'ils ne manquaient d'aucune des commodités de la vie, auxquelles ils étaient accoutumés.

Hélène ne tarda pas à trouver sa position plus agréable. Les mœurs des paysans, leurs usages et leurs manières, l'intéressèrent beaucoup. Dans un petit hameau, composé tout au plus de vingt maisons, entouré de vastes forêts, et à qui des rochers arides et inaccessibles semblaient fermer toute communication avec le monde civilisé, elle trouva la gaîté, l'hospitalité, la sociabilité, qu'elle

avait souvent cherchées en vain dans des sociétés plus policées. Les hommes, à la vérité, y étaient condamnés aux travaux les plus pénibles; mais les louables efforts qu'ils faisaient pour fournir aux besoins de leurs familles respectives, ne paraissaient pas nuire à leur enjouement naturel.

Hélène observa avec plaisir que presque tout le monde y savait lire, que l'instruction n'y était pas un obstacle à l'accomplissement des devoirs du ménage : les femmes vêtues proprement, laborieuses et pleines de vivacité, la charmaient sur-tout par la beauté de leurs formes; et elle regretta, plus que jamais, de ne pouvoir communiquer avec elles.

Malgré l'impossibilité où elle était de se faire entendre des habitans, elle passait presque tout son temps dans leurs chaumières. Elle se promenoit aussi dans les forêts voisines. Elle aurait bien voulu pouvoir escalader les rochers comme elle avait

avait coutume de faire en Northumberland, à une époque plus heureuse de sa vie; mais son état l'en empêchait.

Sir William était si souvent absent, qu'il ne savait pas comment elle employait son temps; quand il l'aurait su, il n'y aurait sans doute trouvé rien à redire.

Une des promenades favorites d'Hélène était derrière le village, dans un petit bois planté le long d'un ruisseau, qui, rencontrant dans son cours un rocher élevé, et couvert de mousse et de ronces, allait se creuser un nouveau lit à quelques pieds au-dessous, et tombait avec un bruit et une force qui imitaient en miniature la plus belle des cascades. Le sentier qui passait à côté se prolongeait dans cet endroit par une pente douce; et après sa chute, le ruisseau promenait tranquillement ses eaux dans une vallée charmante.

Au pied du rocher était une chaumière, que sa situation et tout ce qui

l'entourait rendaient très-pittoresque. Hélène s'était souvent arrêtée à la contempler, et toujours avec un nouveau plaisir. Quelquefois même elle y était descendue pour s'asseoir sur un banc qu'il y avait devant la porte; et les bons paysans qui habitaient cette paisible demeure n'avaient jamais manqué de lui offrir du lait ou d'autres rafraîchissemens.

Un matin, elle y porta ses pas; et, se trouvant plus fatiguée qu'à l'ordinaire, elle se faisait une *grande joie* d'aller s'asseoir sur son *banc* hospitalier. Sa douleur fut extrême lorsque, du haut du rocher, elle chercha en vain la chaumière; elle avait disparu, et du sol sur lequel elle était bâtie, s'élevait un tourbillon de fumée qui annonçait quelle avait été sa triste destinée. Qui aurait pu songer à soi dans ce moment? Hélène oublia qu'elle était grosse, et courut au bas du rocher avec une vîtesse qui l'avait mise hors d'haleine lorsqu'elle arriva.

Elle y trouva la famille infortunée dont l'asyle avait péri par les flammes, s'abandonnant à toutes les horreurs du désespoir. Cette famille était composée d'une vieille femme, de ses deux filles, et de trois enfans. Le père de ces enfans, le mari d'une des filles de la vieille femme, était mineur; il travaillait alors à quelque distance de chez lui, et n'avait pu leur donner un secours qui aurait probablement détourné le malheur, qu'il n'aurait pu alors que déplorer avec eux.

A la vue d'Hélène, tous ces pauvres gens se réunirent autour d'elle. La vieille femme lui serrait les mains; les enfans se suspendaient après elle en pleurant; leur mère lui montrait les débris de la chaumière, et reportait ensuite sur ses enfans ses yeux mouillés de larmes. Il était impossible de n'être pas ému par un spectacle si touchant. L'accent de la prière est par-tout et toujours le même. Le cœur d'Hélène était ouvert à tous les

malheureux. Elle serra affectueusement la main de la vieille femme, embrassa les enfans, tira sa bourse et la leur donna. Elle n'avait que peu d'argent, car sir William ne lui payait plus sa pension si exactement; mais heureusement il n'en fallait pas davantage. Quoiqu'ils eussent perdu tout ce qu'ils possédaient, leur perte était peu considérable. La bourse qu'ils venaient de recevoir leur parut être une mine d'or. La sensible Hélène ne put entendre, sans la plus vive émotion, l'expression de leur reconnaissance. Le banc avait été brûlé : elle s'assit sur une pierre; et la sœur de la jeune femme, qui s'apperçut la première qu'elle n'était pas dans un état naturel, vola vers le ruisseau, et en rapporta un peu d'eau dans un vase de terre. Hélène but cette eau; elle se trouva soulagée, et se leva pour s'en aller; mais elle vit une seconde fois à ses pieds les heureux qu'elle avait faits.

Echappant enfin à leurs remercîmens

et aux transports de leur joie, elle s'en retourna, s'abandonnant à toutes les douceurs de la bienfaisance. Depuis le service qu'elle avait rendu au petit-fils de la vieille Deborah, elle n'avait pas éprouvé une sensation si délicieuse.

« Ah! s'écria-t-elle, que ceux-là connaissent peu le bonheur, qui le font consister dans des jouissances purement personnelles »!

Le moment de ses couches approchait: elle commença à demander, avec quelques instances, à sir William, de quitter les lieux qu'elle habitait. Il avait été décidé qu'elle accoucherait à Vienne, et que, lorsqu'elle serait rétablie, ils en partiraient pour continuer leur voyage, dont Hélène desirait beaucoup d'abréger la durée. Tous ses vœux étaient fixés sur l'Angleterre. Quelquefois même elle osait se flatter que, si elle y retournait avec un enfant bien portant dans ses bras, elle pourrait encore y trouver du bonheur.

Les jours s'écoulaient cependant ; et sir William, sous différens prétextes, la retenait encore dans sa petite maison ; mais enfin il fallut partir sur-le-champ, s'il voulait réellement qu'Hélène arrivât à Vienne avant d'être à terme.

Pendant quelque temps, il avait cessé de s'occuper, comme il avait fait en quittant l'Angleterre, des femmes-de-chambre qu'Hélène prenait à son service. Celle qu'elle avait alors la servait depuis son arrivée à Dresde, et elle n'avait aucune raison d'en changer. L'avant-veille du jour qui avait été fixé pour le départ, sir William en parut extrêmement mécontent ; il éleva des soupçons sur sa fidélité, se plaignit de son impertinence, et desira qu'on lui donnât son congé.

Hélène ne put s'empêcher de lui représenter que cet acte de complaisance l'exposerait à supporter seule les fatigues d'un long voyage ; qu'elle avait besoin des secours auxquels elle était accoutu-

mée; que, s'il voulait lui permettre de la garder jusqu'à son arrivée à Vienne, elle promettait de la renvoyer aussi-tôt après. Sir William insista; et malgré les inconvéniens qui devaient en résulter, elle s'estima trop heureuse de terminer à ce prix une nouvelle discussion. Elle consentit donc à tout ce qu'il voulut; il s'engagea, en retour, à lui procurer quelque petite paysanne qui les accompagnerait, et resterait à Vienne auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle eût trouvé quelqu'un qui lui convînt davantage.

Il rencontra fort à propos une jeune personne qui arrivait de Dresde, où elle avait été en service, et qui consentit volontiers à rester avec Hélène aussi long-temps qu'on voudrait l'y garder. Les caprices de sir William à cet égard s'étendaient jusques sur ceux qui le servaient lui-même. Il en avait changé fort souvent; de sorte que leur suite se trouva composée de la jeune Saxone qu'ils venaient de louer, et d'un seul domestique.

« Nous formerons à Vienne un établissement agréable, lui dit sir William; on y a déjà arrêté pour nous une maison commode, et j'ai chargé une dame de mes amies de nous y procurer des domestiques de son choix. J'ajouterai à la liste que je lui ai donnée une femme pour vous ».

« Mon cher sir William, répondit Hélène en lui serrant la main, combien je serais heureuse si vous réalisiez ce que vous venez de m'annoncer, si nous pouvions former en effet quelque part un établissement agréable! Il y a long-temps que nous en avons besoin l'un et l'autre; et cependant il semble que tous les agrémens de notre vie et notre bonheur ne dépendent que de nous ».

« Soyez tranquille; bientôt tout sera comme il doit être ».

FIN DU TOME SECOND.



